

Princeton University Library



32101 045357462

0904

.7535

~~ANNEX LIB.~~

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Revue

DE

LA RENAISSANCE

TOME X

Revue

DE

LA RENAISSANCE

ORGANE INTERNATIONAL

des Amis du XVI^e Siècle
ET DE LA PLÉIADE

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : LÉON SÉCHÉ

TOME X. — NEUVIÈME ANNÉE



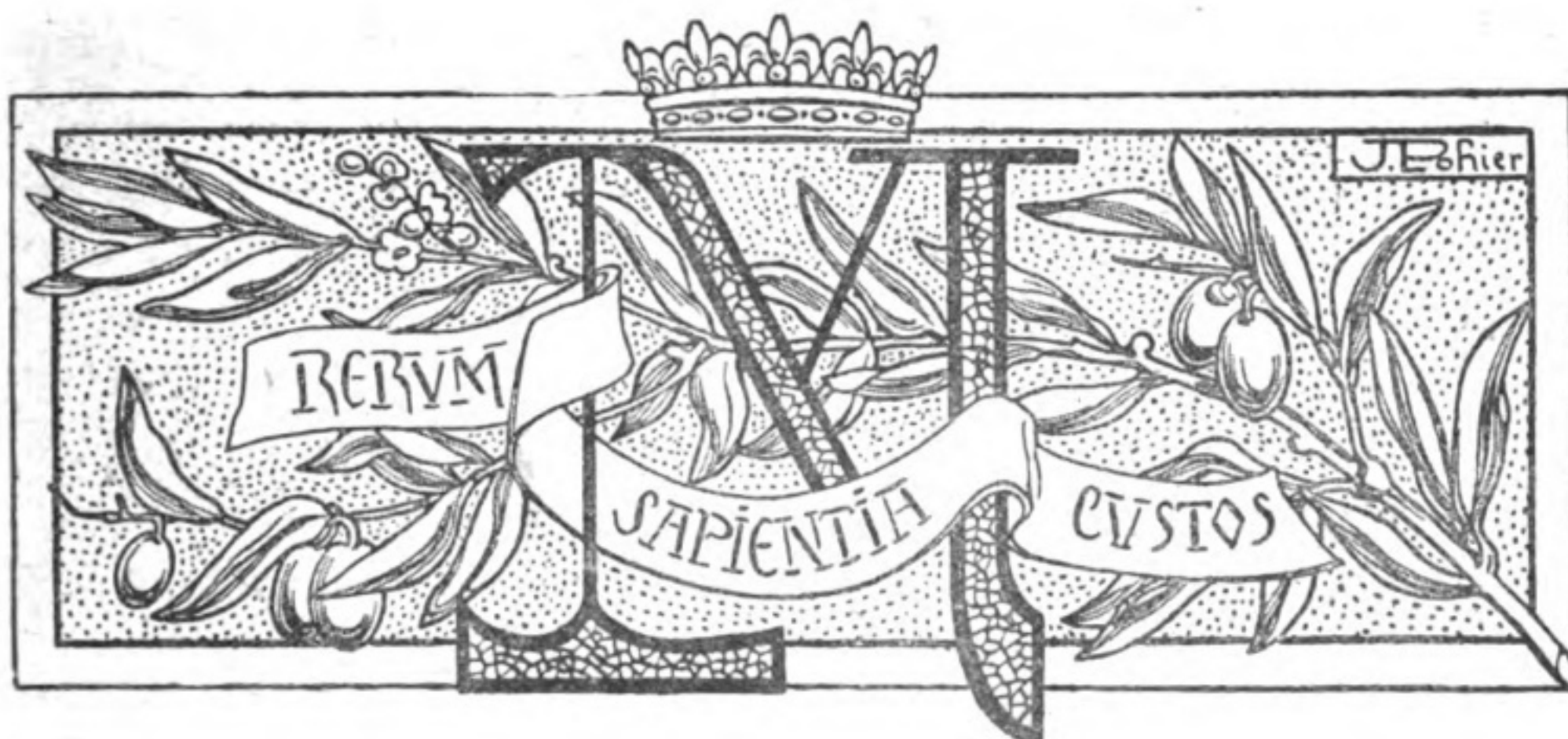
« Cette année, nous avons distingué la *Revue de la Renaissance*, que dirige M. Léon Séché, et qui s'occupe surtout de la Renaissance angevine et de la Pléiade. »

(Rapport fait à l'Académie française par M. Gaston Boissier sur les concours de l'année 1903.)

LIBRARY
PRINCETON UNIVERSITY

PARIS
AUX BUREAUX DE LA REVUE
14, RUE DU CARDINAL-LEMOINE
1909

YTI2X3VIMU
YRABLU
L.N.M713DN199



Ronsard et le Prieuré de Croixval.

Dans une monographie récente, bien comprise et fort documentée sur la commune de Ternay ¹ (canton de Montoire, Loir-et-Cher), publiée par le Comité des Travaux historiques et scientifiques, M. P. Clément, de la Société archéologique du Vendômois, donne d'intéressants détails sur le prieuré de Croixval.

Ils sont d'autant plus précieux, qu'à part les ruines et les souterrains voûtés signalés par MM. G. Launay ² et L.-A. Hallopeau ³,

1. *Monographie de Ternay*, par M. P. Clément, instituteur public à Artins (Loir-et-Cher).

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Bulletin des Sciences économiques et sociales du Comité des Travaux historiques et scientifiques, année 1906.

Tirage à part : Paris. Imprimerie Nationale, 1907, in-8° de 43 p.

2. G. Launay : *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme*. Vendôme, Typ. Lemercier, 1880, in-8°, p. 59.

3. L.-A. Hallopeau : *Le Bas-Vendômois, de Montoire à la Chartre-sur-le-Loir*. La Chartre-sur-le-Loir, Imp. et Lib. J. Moire, 1906, in-8°, p. 48.

on ne connaissait pas grand'chose de ce prieuré, jadis florissant¹.

On parle bien de Saint-Cosme où mourut et fut inhumé Ronsard², mais, communément, on se borne à nommer, en passant, le prieuré de Croixval.

C'est là une lacune fort regrettable. Croixval mériterait plus de renommée par les séjours fréquents que semble y avoir fait le poète.

Situé au confluent de deux petites rivières, portant l'une et l'autre le nom de Cendrine, ce prieuré, dépendant de l'abbaye de Tiron (ordre de Saint-Benoît, institué, en 1109, par Bernard d'Abbeville et rattaché en 1629 à la congrégation de Saint-Maur), remonte au plus tard à 1125.

En un site verdoyant à merveille, s'élève, au-dessus, un coteau qu'ombrageaient les chênes de la forêt de Gastines.

Nous sommes, on le voit, en plein pays de Ronsard.

La Croixval avait été placée sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine, dont une statue, provenant de son ancienne chapelle, se voit encore en l'église de Ternay.

Des seigneurs du lieu, Payen Hélinan et Hubert Sauvegrain, figurent avec l'assentiment de leurs suzerains, parmi les premiers bienfaiteurs de l'église de « Sancte Magdalene de Crucis-Valle » (1125), et de nouvelles libéralités se poursuivirent, pendant tout le XII^e siècle, en faveur des moines de Saint-Sauveur de Tiron, établis à Croixval³.

1. Un plan de la fin du XVIII^e siècle, conservé dans la sacristie de Ternay, donne la composition du prieuré de Croixval en 1785 :

Croixval.....	49	arpents	28	perches.
La Sau-sonnière.....	38	—	16	—
Petit Vauguion.....	23	—	60	—
Le moulin de Croixval.....	8	—	64	—
Les Marguerites.....	26	—	21	—
Le gué de la Barre.....	43	—	77	—

2. Cf. Pierre Dufay : *Etude iconographique sur Ronsard. Le portrait, le buste et l'épigraphe de Ronsard au Musée de Blois.*

(*Mercure de France*, 1^{er} avril 1907, p. 421-435.)

Paris, Honoré Champion, 1907, in-8^o.

3. *Cartulaire de Tiron*, charte LXXIV. — C. Clément, loc. cit., p. 8, 9.

Le prieuré portait : d'argent à trois clous de sable, 2 et 1.

Deux poètes en furent, dans la seconde partie du XVI^e siècle, tour à tour titulaires : Amadis Jamyn et Ronsard.

Mais, je ne saurais mieux faire que citer MM. P. Clément et l'abbé Froger.

« Le 22 mars 1566, Jamyn, cleric du diocèse de Langres, qui avait succédé depuis peu à Guillaume Ragereau dans le prieuré de Croixval, cédait ledit prieuré à Pierre de Ronsart, cleric du diocèse du Mans, tout en se réservant une pension annuelle de 120 livres tournois, sa vie durant, ou jusqu'à ce que, par l'entremise dudit Ronsart ou de quelqu'un de ses successeurs, le constituant soit canoniquement pourvu dans l'un des diocèses de Langres, Troyes, Le Mans, Angers ou Chartres, d'un bénéfice de 150 livres tournois de rapport ; auquel cas ladite pension se trouvera par là même éteinte. Passé dans la maison dudit de Ronsart portant pour enseigne *l'Ange*, sise près et en dehors des fortifications de Paris, sur les fossés Saint-Victor. Présents : discrètes personnes Jean-Antoine de Baïf et Jean Patrillet, clerics des diocèses de Paris et de Langres, témoins pour ce requis ¹. »

L'abbé Louis Froger, dans son *Ronsard ecclésiastique*, trace le tableau de ce qui fut le prieuré de Croixval :

« Au pied d'une colline que revêtent encore les arbres de *Gastine la sainte*, sur la rive droite d'un petit ruisseau, la Cendrine, affluent du Loir, se dresse un corps de logis, seul débris du prieuré. Les anciennes ouvertures ont été murées, un enduit ne permet plus d'en retrouver la place ; portes et fenêtres ont été ouvertes au gré des derniers propriétaires. Seul, le toit aigu et un rampant, jadis orné de crochets sculptés dont il reste quelques spécimens et que gardent encore à chaque base deux lions ² accroupis, rappellent le XVI^e siècle. Là

1. P. Clément, *loc. cit.*, p. 11.

2. Deux chiens, spécifie M. Hallopeau.

vécut Ronsard. Quelle conduite il y tint, quels actes il y accomplit, questions actuellement insolubles, tant font défaut les documents. Les registres de la paroisse de Ternay auraient pu présenter de précieuses indications, ils sont perdus. Ceux des paroisses voisines ont subi le même sort, si jamais ils ont existé. Nous y aurions sans doute trouvé le poète, tel que nous le montrent ceux de la Chapelle-Gauguin¹, tenant le 22 mai 1568 sur les fonts baptismaux, la fille d'une des plus honorables familles de cette commune². »

M. P. Clément, plus heureux que l'abbé Froger, a cependant retrouvé des traces des séjours de Ronsard à Croixval. A deux reprises il fut parrain, aux Hayes et à Montoire :

« Le quatorsiesme jour d'aougst, l'an que dessus (1575), fut baptisée Marie Binet, fille de Jehan Binet et estoyent parrain et marraines noble homme Pierre de Ronssart, escuyer seigneur de Croixval, et damoiselles de la Borde et de Saint-Sulpice³. »

« Le treizième jour de septembre, l'an 1583 fut baptisé Pierre, fils de M^e Thomas Soullaz, licencié-ès-lois, avocat en Vendosmois, et Renée Allart et ont esté parrains Noble homme Pierre de Ronsart, aulmosnier du roy nostre sire et son premier poète en ce royaulme, et M^e Jehan Georget, prêtre, prieur de Saint-Martin-du-Bois, et Perrine Allard⁴. »

Chose curieuse, Ronsard qui semble avoir habité assez souvent son prieuré, alors que son aîné, Claude de Ronsart, était propriétaire du château familial de la Possonnière⁵, ne dit mot, dans ses œuvres, de Croixval.

1. La Chapelle-Gauguin, canton de La Chartre-sur-le-Loir, arrondissement de Saint-Calais (Sarthe).

2. L'abbé Louis Froger : *Ronsard ecclésiastique*. Mémoires de la Société archéologique du Maine, t. X.

Tirage à part : La Flèche, in-8° de 80 p.

3. Registres paroissiaux de la commune des Hayes, canton de Montoire.

4. Registres paroissiaux de Montoire. — P. Clément, *loc. cit.*, p. 11 en note.

5. Cf. P. Laumonier : *Ronsard et son héritage paternel*.

Annales Fléchoises, août 1904, p. 33.

Tirage à part : La Flèche, Imp. Eug. Besnier, 1904, in-8°, p. 6.

Il décrit le paysage sans le nommer. Tout juste si dans la pièce de la *Salade*, dédiée à Amadis Jamyn, avec la « belle fontaine », où les deux amis iront laver *boursette*, *pâquerette*, *pimprenelle*, *responsette*, *bouton de groiselier*, il semble faire allusion à une fontaine de Croixval.

Puis en lisant l'ingénieux Ovide
En ces beaux vers où l'Amour est le guide,
Regagnerons le logis pas à pas.
Là recourant jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fontaine ¹.

En 1576, les habitants de Tours vinrent le trouver à Croixval, pour le prier de venir honorer de sa présence et de ses vers l'entrée de François, duc de Touraine et d'Anjou, dans leur ville.

A Croixval également, malade et sentant venir la mort, il disposa, le 20 septembre 1585, en présence de Jean Mirault, notaire royal à Saint-Paterne², de Louis de Bueil, seigneur de Racan³, de Jacques Boyer, seigneur de Saint-Sulpice-de-

1. *Œuvres complètes de Ronsard*, édition Blanchemain, tome VI, p. 87.

2. Saint-Paterne, canton de Neuvy-le-Roi, arrondissement de Tours.

3. Louis de Bueil, chevalier des ordres du roi, père du poète Racan, était propriétaire du fief et du château de la Roche, auquel Racan donna le nom de la Roche-Racan. Il avait épousé Marguerite de Vendômois et se trouvait, de ce fait, allié de Ronsard, par le mariage, en 1420, de Jeanne de Vendômois avec Gervais Ronsart, seigneur de la Possonnière.

C'est là tout un roman, dont profita l'orgueil des Ronsart pour se rattacher aux maisons de Bourbon et de Vendôme.

Il n'y avait, cependant, pas beaucoup à se vanter de cette union, ni de la « régularisation » qui la suivit.

Jeanne Vendosmois, fille d'Hamelin Vendosmois et d'Alix de Bessé, ne tarda point à quitter Gervais Ronsart, pour aller vivre, à Savigny, avec Jean de Bourbon, seigneur de Carency en Artois, d'Aubigny, de Buquoy, de l'Escluse et de Duisant, chambellan du roi Charles VI, troisième fils de Jean de Bourbon I^{er}, comte de la Marche, et de Catherine, comtesse de Vendôme.

L'adultère était en partie double. Jean de Bourbon était lui-même marié à Catherine d'Artois qui, d'ailleurs, n'avait pas suivi son mari à Savigny et était restée à Carency.

Gervais Ronsart et Catherine d'Artois ayant eu le bon goût de mourir, vers 1420 : en vertu d'une permission de l'official du Mans, du 3 septembre, Jean épousa sa maîtresse. Dix-huit ans plus tard, en 1438, une dispense du pape Eugène IV valida

Roquemeur¹, et de Jehan de Loré, seigneur des Prés², des prieurés de Saint-Gilles-lès-Montoire³, de Sainte-Madeleine-de-Croixval et de Saint-Guingalois-de-Château-du-Loir, en faveur de son ami Galland⁴, principal du collège de Boncourt⁵.

Claude Binet, dans son *Discours sur la Vie de Pierre de Ronsard*, a laissé un récit succinct des trois derniers mois vécus par le poète, que torturait la goutte, à Croixval, où ne devait pas tarder à le rejoindre le fidèle Galland.

La fin approchait. C'était bien l'« Avant partir », gravé par Loys de Ronsart sur la façade de la Pössonnière. Le Prince des Poètes ne devait quitter Croixval — caprice ou illu-

le mariage depuis longtemps consommé et légitima les bâtards. Ce fut matière à procès.

Loys de Ronsart, le frère du poète, était marié à une fille naturelle de Louis de Bueil, comte de Sancerre et grand échanson de France, Annette, légitimée par lettres de juillet 1549.

La présence de Louis de Bueil, seigneur de la Roche, n'avait donc rien qui puisse surprendre.

Cf. Hallopeau, *loc. cit.*, p. 154, 155, 89. A. de Maude, *Essai sur l'Armorial du Vendômois*, Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, t. V (1866), p. 225.

1. Ce Jacques Boyer habitait le fief de Rocantuf, voisin de Croixval.

2. Il existait bien un fief des Prés sur commune actuelle de Chemillé, canton de Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire).

Les hommes du sec Chevillé
Sont altérés comme leurs plaines
Mais quand leur gosier est mouillé
Ils chantent clair comme syrènes.

Mais Ronsard chante, d'autre part, la fontaine du Gast, voisine de Chevillé, sous le Maine :

P. Blanchemain, *Œuvres inédites de P. de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Paris, Aubry, 1855, in-12, p. 150.

3. L'ancien prieuré de Saint-Gilles, dont la chapelle est connue par les belles fresques des XI^e, XII^e et XIII^e siècles qui décorent les voûtes de l'abside, les bras de la croix et l'intrados des arcs-doubleaux.

La chapelle du prieuré de Saint-Gilles est encore un lieu de pèlerinage, le 1^{er} septembre, pour tâcher de guérir les enfants de la peur.

4. Non pas Philippe Galland, professeur au Collège de France, mort de la dysenterie, à Paris, en 1559, mais un de ses neveux, qui lui avait succédé à la direction du collège de Boncourt.

5. Le collège de Boncourt avait été fondé en 1353 par Pierre de Bécoud ou Boncourt, pour l'entretien de huit écoliers de la province de Thérrouanne. Il fut, en 1438, réuni au collège de Navarre, également situé sur l'emplacement actuel de l'école polytechnique.

sion de malade — que pour Saint-Cosme, où il s'éteignait le 27 décembre 1585.

« Le 22 du mois d'octobre 1585, il écrivit au sieur Galland et le sujet de ses lettres estoit qu'il estoit devenu fort faible et maigre depuis quinze jours, qu'il craignoit que les feuilles d'automne ne le vissent tomber avec elles, que la volonté de Dieu fust faite et qu'aussi bien, parmy tant de douleurs nerveuses ne pouvant soutenir, il n'estoit plus qu'un inutile fardeau sur la terre, le priant au reste de l'aller trouver, estimant sa présence luy estre un remède.

» Quelques jours après, comme la douleur lui augmentoit et que ses forces diminoient, ne pouvant dormir pour indigestion et grandes douleurs d'estomach qu'il sentoit, il envoya quérir avec un notaire le curé de Ternay¹, pour déposer le secret de sa volonté, ouïr la messe en grande dévotion et, s'ectant faict habillé premièrement, receut la chrestienne communion, ne voulant tout à son aise recevoir celui qui avoit tout enduré pour nous, regrettant sa vie passée et en prévoyant une meilleure. Ce fait, il se fit dévêtir et remettre au lict disant : « Me voilà au lict, attendant la mort, terme et passage » commun d'une meilleure vie ; quand il plaira à Dieu de » m'appeler, je suis tout prest de partir. Il renvoya le notaire, » luy disant qu'il n'y avoit encore rien de pressé et qu'il se » portait mieux après avoir mis toute sa fiance en Dieu. »

Le sieur Galland arriva le 30^e d'octobre à Montoire, en un de ses bénéfices nommé Saint-Gilles, distant de lieue et demie de Croixval où il (Ronsard) s'estoit retiré pour la crainte de

1. M. P. Clément a identifié ce curé de Ternay : il s'appelait Pierre Martin et mourut en 1591.

M. Clément, dont on ne saurait trop louer les intéressantes et fructueuses recherches, a relevé, malgré les injures qu'il a subies du temps, son acte de décès. Il mérite d'être cité, il y est question de Ronsard :

« Ici décéda messire Pierre Martin après avoir desservi en dignité et qualité la paroisse de Terné sept années et ce après le décès de défunct le poyte Ronsard duquel par sa faveur il en avoit été pourveu. »

ceux de la nouvelle opinion, qui rompus du siège d'Angers¹ venoient fondre en ce pays. Il y séjourna six jours, y ayant solennisé la feste de Toussaints. De là il retourna à Croixval le lendemain, accompagné du sieur Galland, lequel il pria d'escrire un épigramme qu'il avait médité pour pasetemps, imitant un ancien en ceste sorte :

Amelette Ronsardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Très chère hostesse de mon corps,
Tu descends là-bas faiblelette,
Pasle, maigrelette, seulette,
Dans le troid royaume des mors,
Toutefois simple, sans remors
De meurtre, poison et rancune,
Mesprisant faveurs et trésors
Tout enviez par la commune.
Passant, j'ay dit, suy ta fortune,
Ne trouble mon repos ; je dors.

« ... Les nuicts suivantes, auxquelles il ne pouvoit dormir, quelques remèdes qu'il eust esprouvé, ayant usé du pavot en diverses façons (tantôt de la feuille cruë en salade, puis cuite, tantôt de la graine et de l'huile que l'on en tire² et de plu-

1. Le 20 octobre 1585, ne prévoyant pas que le prince de Condé et quatre mille hommes d'élite arriveraient le lendemain à son secours, la poignée d'aventuriers *de la religion*, qui s'était emparée du château d'Angers, s'était rendue au comte du Bouchage, frère du duc de Joyeuse, gouverneur d'Anjou et aux bourgeois d'Angers.

La petite armée de Condé, isolée au milieu d'une contrée où les huguenots ne possédaient pas une forteresse, cernée par des troupes bien supérieures en nombre, ne pouvait ni combattre, ni opérer sa retraite. C'est alors, pour échapper à une destruction inévitable, qu'elle s'éparpilla en si petits groupes qu'« on en voyait plus dix ensemble ».

C'étaient là « ceux de la nouvelle opinion » dont la crainte avait fait se réfugier Ronsard à Montoire.

Leur tactique réussit au delà de leurs espérances et la plupart purent, au milieu de périls sans nombre, regagner sains et saufs leurs foyers.

2. Ambroise Paré, dans son « vingtiesme livre des Venins », signalait déjà les dangers, sinon les méfaits de l'opium :

« L'odeur fascheuse du suc de Pavot noir, qu'on appelle Opium, faict qu'il est malaisé à mesler parmy le boire sans qu'on s'en aperçoive, tout ainsi qu'on faict de

sieurs autres remèdes qu'on réserve aux extrémités), il continua à faire quelques stances et jusques à quatre sonnets, lesquels au matin il récitait au sieur Galland pour les écrire, ayant la mémoire et la vivacité de l'esprit si entières qu'elles sembloient arguer de feinte l'extrême foiblesse de son corps. Le long du jour, tous ses discours estoient pleins de belles et graves considérations, mesme sur les troubles renaissans et qui menaçoient notre siècle de misères nouvelles. Comme il languissoit ainsi, séjournant encore quinze jours à Croixval, il lui print envie de se faire transporter à Tours en son prieuré de Saint-Cosme, tant pour recouvrer plus facilement ses commodités à subvenir à sa maladie que pour satisfaire à l'opinion qu'il avoit que le changement d'air lui apporterait quelque secours ¹. »

Quelques jours avant sa mort, Ronsard avait rédigé à Saint-Cosme, le 22 décembre, un nouveau testament, par lequel il disposait du prieuré de Croixval en faveur d'un René Guettier — un curé de Sougé portait ce nom — à la place de Galland.

Le nouveau bénéficiaire eut beau apporter, au lendemain de la mort de Pierre de Ronsart, d'extrêmes diligences à s'installer dans la place et à jouir de ce legs *in extremis*, il ne semble point que Galland ait eu peine à l'évincer, ainsi que les

la Man'ragore ; entendu principalement qu'il ne faict mourir la personne, si l'on n'en prend grande quantité ; mais de tant qu'il y a danger pour l'ignorance des médecins ou apothicaires qui en peuvent ordonner plus qu'il ne faut, l'on le cognoistra, pour ce que sa frigidité insigne il induit un sommeil très profond, avec un prurit et démangeaison et frisson si grande, que souvent le malade en est excité de son profond sommeil ; au reste ils tiennent tousiours les yeux fermez sans se mouvoir. Ce travail cause une sueur puante qui distille goutte à goutte ; tout leur corps est palle et transi, et ont les lèvres enflammées, et leur voit-on relascher la mandibule d'embas, ils jettent un souffle froid et lent, et lorsqu'on leur verra les ongles ternis, le nez tors, et que les yeux leur enfonceront, c'est signe qu'ils sont prochains de mort. Le bezahar est le Castoreum donné à boire en pouldre jusques à deux dragmes avec du vin. »

C'est gai !... Mais l'on ne songeait pas, alors, aux fumeries toulonnaises... ou autres.

1. Claude Binet, *Discours sur la vie de Pierre de Ronsard*.

autres concurrents qui lui disputaient Saint-Guingalois et Saint-Gilles. Ils restèrent dans sa famille et, au siècle suivant, M. P. Clément relève, sur les registres paroissiaux, comme parrain, aux Hayes (1618) et à Montoire, un Philippe Galland, principal du collège de Boncourt, prieur de Croixval et de Saint-Gilles ¹.

PIERRE DUFAY.

1. P. Clément, *loc. cit.*, p. 15.



Les Sources italiennes de la Défense et illustration de la langue française¹.

(Suite.)

SPERONE SPERONI ET SON DIALOGUE DES LANGUES.

Sperone Speroni est un personnage assez oublié aujourd'hui, mais qui a joui d'une grande célébrité en son temps. Il est vrai que la réputation semble lui être venue surtout plus tard, après l'époque où Joachim Du Bellay écrivit la *Deffence*. Les *Dialogues* ne lui ont pas été recommandés, semble-t-il, par le nom de leur auteur, mais par leur contenu propre; et cela nous permet de ne pas nous attarder à la biographie de Sperone Speroni².

Il était né en 1500. Son père était professeur à Padoue. Il

1. Sous ce titre, M. Pierre Villey publie à la Librairie Champion un remarquable travail que nous analysons plus loin, nous en détachons les chapitres suivants.

2. Pour la biographie, on doit toujours se reporter à celle que nous devons à Marco Forcellini, et qui figure dans l'édition des *Opere* de Speroni donnée à Venise en 1740. Cf. également le père Nicéron, *Mémoires pour servir à l'Histoire de la République des Lettres*, t. XXXIX, p. 42. Sur les *Dialogues*, qui nous occupent ici tout particulièrement, on pourra consulter: E. BOTTARI, *Dei Dialoghi di S. Speroni* (Cesena, 1878). Sur Speroni critique littéraire: ZAMBONI, *Virgillio e l'Eneide secondo i critici del cinquecento* (Messina, 1895). La tragédie intitulée *Canace* est, de toutes les œuvres de Speroni, celle qui a eu le plus de retentissement au XVI^e siècle, mais elle ne nous intéresse pas ici. On pourra consulter à son sujet les différentes histoires de la littérature italienne.

reçut une forte culture classique, et suivit notamment à Bologne les cours du célèbre Pomponazzi. Très jeune encore, il professa la logique dans sa ville natale ; puis en 1528, à la mort de son père, il renonça définitivement à sa chaire. D'après son biographe, ses affaires domestiques motivèrent cette résolution. Il paraît dès lors avoir mené l'existence d'un bourgeois aisé et très curieux de questions littéraires. Occupé parfois par des procès, chargé de missions par ses concitoyens, il ne perdait pas de vue ses chères études. Il ne s'en faisait pas un métier, il ne se souciait pas de publier ses œuvres et toutes celles qu'on ne l'obligea pas à laisser imprimer ne parurent pas de son vivant. Nous le trouvons à l'Académie degli Infiammati de Padoue, qu'il préside en 1542¹. Son éloquence semble avoir été fort goûtée. Il entretenait une correspondance abondante qui faisait honneur à ses amis. Des copies de ses écrits circulaient de main en main. Il avait composé dans sa jeunesse des dialogues moraux qu'on appréciait. Il faisait des vers, et il était l'auteur d'une tragédie, la *Canace*, qu'on connaissait fort bien autour de lui, puisque, trois ans même avant qu'elle ne fût imprimée, on écrivit un *Jugement sur la Canace*. Il lisait en érudit l'*Orlando furioso*, la *Divine Comédie*, l'*Énéide*, et il préparait des commentaires sur ces divers ouvrages.

Cette manière de traiter les œuvres italiennes comme les œuvres latines et grecques, et de leur appliquer la même méthode de critique, n'était sans doute pas absolument nouvelle ; elle n'était pourtant pas encore banale. Par ses travaux d'érudition, comme par ses œuvres en langue vulgaire, l'humaniste Speroni, l'ancien professeur de l'Université de Padoue, se classait résolument parmi les modernes. En 1547, à la suite d'une traduction de Cicéron, Ludovico Dolce déclare qu'il a imité la langue de Speroni, parce que Speroni lui semble avoir écrit

1. Cf. FONTANINI, éd. de 1753, t. I, p. 115.

en italien mieux que tout autre, bien qu'il ne se soit pas astreint à suivre scrupuleusement la manière et le vocabulaire de Boccace. Salviati a dit de lui qu'il fut « uomo non pur solennissimo in isciencia, ma della nostra prosa finissimo dettatore ». Les critiques italiens s'accordent en général à reconnaître que sa forme ne manque pas d'élégance, qu'on ne trouve pas en général chez lui la prolixité verbeuse et la mollesse qui sont des défauts trop fréquents au XVI^e siècle.

En dépit de ces qualités, l'influence de Speroni risquait de rester limitée à un petit cercle de familiers. Ses travaux lui assuraient peut-être un grand prestige dans son milieu ; ils ne pouvaient pas avoir d'action au dehors puisqu'ils restaient inédits. Les circonstances en firent connaître quelques-uns. Un de ses amis, Alessandro Piccolomini, ayant plagié deux de ses Dialogues, pour en revendiquer la paternité, Speroni permit sans doute de les publier avec quelques autres (1542). Quatre ans plus tard, un indiscret fit imprimer une copie fautive de la *Canace* : Speroni eut encore la main forcée ; pour défendre sa réputation, il dut publier un texte plus correct (1546), et quelques années plus tard (à partir de 1550), la *Canace* provoqua beaucoup de bruit autour de son nom, car elle souleva d'interminables polémiques. Une autre fois encore (1561), Francesco Sansovino, malgré sa défense, publia deux discours de Speroni dans un recueil de morceaux oratoires, et les protestations de l'auteur restèrent sans effet. Ainsi sa réputation s'étendit. Dans deux séjours à Rome (1560-64 et 1573-78), il se rencontra avec des savants illustres. Des princes l'accueillirent avec honneur. Il mourut, entouré de respect, à l'âge de quatre-vingt-huit ans (1588)¹.

Les *Dialogues* avaient contribué à cette notoriété en dépit

1. Un fait caractéristique montre combien la réputation de Speroni s'était étendue vers la fin de sa vie. On voit par une lettre d'un de ses amis, qu'en juillet 1582, Ronsard envoya à Speroni un volume de vers, désireux d'en savoir son sentiment (Cf. les *Opere* de Speroni, éd. 1740, t. V, p. 371).

de l'indifférence que leur auteur ne cessa de leur témoigner. La publication en fut faite par un de ses amis, Daniel Barbaro, qui s'exprime ainsi en tête de la première édition dans une épître dédicatoire au prince de Salerne: « Voyant que ces dialogues de jour en jour perdaient peu à peu leur beauté native à mesure qu'ils passaient de manuscrit en manuscrit, que pour ce motif on les lisait dans des textes incorrects, que (chose plus grave) d'autres s'approprièrent ces enfants que leur père semblait négliger et rejeter, mu de compassion et d'un légitime dépit, sans rechercher le consentement de Messer Speroni, j'ai entrepris de les faire lire dans un texte aussi correct que possible, et de leur rendre leur « état civil ». Je craignais que l'auteur ne vît comme une ombre d'offense dans une publication qui était faite sans aveu: c'est pourquoi j'ai fait usage du nom de Votre Seigneurie, afin que sa douceur et son autorité pussent apaiser et calmer la douleur et l'amertume qu'il en pourrait ressentir¹. » Le motif véritable qui poussait Barbaro à faire cette publication, c'était le désir de revendiquer pour Speroni la paternité de deux Dialogues récemment plagés par Piccolomini, et il est assez vraisemblable que Speroni ne s'opposa pas à l'entreprise. Il déclara pourtant plus tard que tout s'était fait sans lui, que la première édition défigurait son texte, et que jamais il ne revit aucune des éditions qui se succédèrent. Elles allaient cependant se gâtant de plus en plus. En 1574, un des amis de Speroni, Alvise Mocenigo, l'engageait à corriger son œuvre. Il n'en fit rien. Après sa mort seu-

1. « Vedendo adunque ch'i detti Dialogi ogni giorno andavano piu della loro natia bellezza perdendo, quanto più di mano in mano transcritti, et per tale cagione scorretti si leggevano, et quello che è peggio, da altri crano usurpati, come parto dal proprio padre negletto et rifiutato, ho voluto, mosso da compassionevole et giusto sdegno, altramente non ricercando il consentimento di Messer Sperone, fargli leggere più castigati che fusse possibile, et riconoscergli per figliuoli di chi sono Et perchè mi pareva pure non sô che ombra d'offensione indur nello animo dell' autore, publicandogli senza la parola sua, ho voluto usare il nome di V. S. con la dolcezza et dignità et delquale io mitigasse et acquetasse ogni acerbità et dolore, che li potesse in alcuna parte venire. »

lement, ses héritiers assumèrent cette tâche, et aux dix Dialogues de 1542 ils en ajoutèrent huit autres jusqu'alors inédits (1596). La collection n'était pas encore complète : elle ne le fut qu'un siècle et demi plus tard, dans l'édition des œuvres de Speroni que publia Marco Forcellini, en 1740.

Le succès avait été si vif au début que les Aldes, chaque année, donnaient une nouvelle édition : nous en connaissons de 1542, 1543, 1544 ; il y en a deux de 1546. Dès 1546, à Lyon, on imprima une traduction française de deux dialogues¹. Claude Gruget traduisit les huit autres peu de temps après, et sa traduction parut à Paris en 1551². Muret composa en l'honneur de Speroni une ode latine. Le livre jouissait donc d'une certaine réputation quand Du Bellay l'a connu. Voici dans quels termes Gruget, désireux d'allécher son lecteur, en expose le contenu : « Il m'a semblé bon, toucher entre autres choses, et brièvement, le contenu des dix dialogues, desquelz je n'en ay traduit que huit, car quant au second, et quatreiesme, qui sont celuy de la Dignité des femmes, et celuy de la Cure familiere, que plus proprement selon les Grecs, nous nommerons economye, et selon nous, soing de mesnage, ilz ont esté par cy devant traduictz, sans que j'aye peu sçavoir par qui, et imprimez à Lyon... Le premier dialogue traite d'Amour et Jalousie, avec telle grâce et de si bon esprit, que je ne doute point (lecteur) que tu n'en raportes avecques le plaisir, beaucoup de fruit. Le second est de la Dignité des Femmes, le seul tiltre declare assez dequoy il traite. Le tiers est un discours pour le temps des enfantemens, par lequel l'honneur des dames

1. *De la cure familiere Avec aucuns preceptes de mariage, extraictz de Plutarque, Aussi un Dialogue de la dignité des femmes, traduit des Dialogues de M. Speron, Italien* A Lyon, par Jean de Tournes, 1546. — Cet opuscule est rare : on le trouve à la Bibliothèque nationale, R. 26961.

2. Sur Claude Gruget, cf. outre les Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et du Verdier, la Bibliothèque de l'abbé Gouget, t. XII, p. 25. Du Verdier loue Gruget pour son « langage naïf et nullement affecté », et pour le désir qu'il a manifesté d'enrichir la langue française par ses traductions.

est grandement conservé. Le 4^e est économique, son nom l'interprète assez. Le cinquième est d'usure, et par iceluy Speron monstre son bon esprit : car il fait que la pire chose du monde semble bonne. Le sixième est de Jupiter et Discorde, dedans lequel il se trouve de grans traitz de philosophie naturelle et morale. Le septième est des langues : ou se peut recueillir de grant fruit, comme l'a bien sceu faire l'un de nos excellentz François, en parlant de l'honneur de nostre langue. Aussi a la verité Speron confesse, la langue italienne proceder de nous, ou du moins la meilleure chose qu'ils ayent. Le huitième est de rhétorique, que je conseille estre veu de tout homme studieux, m'assurant que s'il est bien considéré, on le trouvera digne de pris, pour le labeur qui y est et pour le profit qui s'en peut tirer, qui n'est point si petit, que les doctes mesmes n'y trouvent à repaistre. Vray est que le sujet merite bien estre plus amplement dilaté, et continué davantage, comme on peut voir par la lecture d'iceluy : parquoy s'il se trouvoit quelqu'un digne de tel fardeau, il feroit beaucoup pour son honneur, et plus pour nous, s'il vouloit parachever ce que l'auteur a delaisné à faire, ou pour le moins qui ne s'est trouvé en lumière. Les neuf et dixième sont deux petitz dialogues, traitans de propos amoureux, fort agreables, et plaisans, et qui neanmoins ne sont point sans fleurs ni sans fruit. »

Remarquons l'attention toute particulière que Gruget accorde aux dialogues intitulés *Des langues* et *De la rhétorique*. Ceux-là touchent, en effet, à des questions qui, en France, sont tout à fait à l'ordre du jour. Le premier défend la langue vulgaire contre les latiniseurs ; le second se propose d'appliquer aux langues modernes l'art de la rhétorique ancienne. Ces deux-là ont intéressé particulièrement Du Bellay comme ils ont intéressé ces contemporains. Du *Dialogue de la rhétorique* il me semble se souvenir en quelques endroits : ainsi, quand il compare les archaïsmes à des « pierres precieuses »

que l'auteur peut quelquefois « usuper et quasi comme enchasser », n'a-t-il pas dans l'esprit cette phrase de Speroni : « In fra lequali [parole] (quasi stelle per lo sereno di meza notte) rilucevano alcune poche, parte antiche, ma di vecchiezza non dispiacevole, *huopo, un quando, sovente*: parte vaghe, e leggiadre molto, lequali quasi gemme belle a gli occhi di ciascheduno, solamente da gentili e alti ingegni sono adoprare¹... » Mais ce ne sont là que des réminiscences vagues. Au contraire, il a largement mis à contribution le *Dialogue des langues*.

En réalité, ce n'est pas un dialogue, ce sont deux dialogues de même sujet, qui se succèdent l'un à l'autre, reliés entre eux par un fil très léger.

Le premier est une discussion entre Bembo, un courtisan, et un professeur de langues anciennes nommé Lazzaro. La simple énumération des personnages suffit à faire pressentir que l'ouvrage appartient au même courant que les *Prose* et que le *Cortegiano*. Dans tous les trois, en effet, nous retrouvons beaucoup d'idées communes. L'influence de Bembo sur Speroni n'est pas douteuse.

Lazzaro Buonamico vient d'être nommé professeur de latin à l'Université de Padoue. Il reçoit des félicitations de Bembo pour sa nouvelle dignité, et son enthousiasme pour ses chères études lui dicte des propos tels que ceux-ci : « J'espère faire en sorte que plusieurs hommes, de quelques estatz et nations qu'ils soient, laissant les autres études à part, s'adonneront à ceste seulement, comme à celle qui les peult vrayement honorer². » Ou encore : « J'aymeroie mieux sçavoir parler come faisoit Ciceron que d'estre le pape Clement³. »

Il ne tarit pas de sarcasmes pour cette pauvre langue toscane

1. Fol. 148 r^o.

2. Trad. Gruget, fol. 137 v^o.

3. *Ibid.*, fol. 139 r^o.

qui a la ridicule prétention de se substituer au latin : « Il me semble quand j'y pren garde, que la tuscanne est au regard de la latine, ce que la lye est au respect du vin : car le vulgaire n'est autre chose que la latine gastée et corrompue, ou de la longueur du temps, ou par la force des estrangers, ou par nostre pusilanimité. Au moyen dequoy ceux qui preposent l'estude de la langue vulgaire a la latine, ou ilz sont sans jugement et ne peuvent discerner le bon d'avecques le mauvais, ou estans privez d'entendement sont indignes du meilleur. Parquoy il en avient ainsi qu'à aucunes complexions humaines, lesquelles debiles de vigueur naturelle, et n'ayans pover de faire sang de la viande dequoy se nourrit le corps, la convertissent en flegmes qui rendent l'homme sans vigueur, et le font conforme à la qualité de l'humeur. A ceste cause on devroit faire loy sur tous : quant aux non sçavans de ne parler latin pour ne diminuer la reputation de ceste divine langue, et les lettrez ne parler aux ignorans (si non contraints pas nécessité) en langue maternelle comme entr'eulx font : à fin que ce commun non sçavant, par l'exemple et auctorité des grandz personnages, ne print argument de faire cas de son ordure, ains reduisist son ignorance en bonne art¹. »

Lazzaro est donc bien le latiniseur traditionnel. En face de lui, le Courtisan, à la manière de Balthasar Castiglione, plaide pour la langue du bon usage, pour cette langue *courtisane* (*cortigiana*), mélange de tous les dialectes, qui se parle dans les cours, et entre les personnes de bonne éducation. Représentant de l'opinion moyenne, le Bembo de Speroni, comme l'auteur des *Prose*, se déclare partisan d'une langue à la fois littéraire et vivante, du toscan qu'ont illustré les Pétrarque et les Boccace.

Sous prétexte de louer la langue latine qu'il doit enseigner,

1. Trad. Gruget, fol. 138 v^o.

Lazzaro entame une diatribe en règle contre le vulgaire italien. Il l'attaque pour quatre motifs principaux :

1° Parce que, barbare par son origine, privé de nombres, de déclinaisons, de règles, de toute grammaire, il est incapable d'exprimer les conceptions de l'esprit ; c'est une « *indistinta confusione di tutte le barbarie del mondo* », et « il est meilleur ignorer les lettres vulgaires que les sçavoir » ;

2° Parce qu'il est sans harmonie : « c'est une musique de tabourins, ou plustôt de harquebuses et fauconneaux qui estourdit le cerveau, et le brouille... » ;

3° Parce que son développement a marqué la décadence politique de l'Italie ;

4° Parce qu'il n'a ni syllabes longues, ni syllabes brèves, ni pieds, ni métrique qui vaille.

Les partisans du « vulgaire » répondent tant bien que mal à ces accusations. Bembo, le porte-parole de Speroni, se contente de laver la langue italienne du reproche de barbarie et d'irrégularité : « Je confesse notre langue maternelle estre un certain rassemblement non confuz, ains reiglé de plusieurs et diverses voix, noms et verbes, et autres parties d'oraison lesquelles au commencement furent semées en Italie par estranges et diverses nations, et puis par la douce et artificielle dilligence de noz predecesseurs, ramassées en un son, une forme et une ordre tellement composées, qu'ils en forgerent ceste langue, qui maintenant nous est propre et non d'autrui. Imitant en cela notre mere Nature, laquelle avec les quatre elementz fort divers entr'eulx, pour leur qualité et leur assiette nous a faiz et formez, plus perfetz et plus nobles que ne sont les elementz mesmes¹. » Il reconnaît au reste que les reproches de Lazzaro sont en partie fondés ; mais, à son avis, les défauts de la langue vulgaire viennent, non d'une irrémédiable impuissance, comme le prétend Lazzaro, mais d'une

1. Trad. Gruget, fol. 145 r^o.

inexpérience passagère. Elle est encore dans sa première jeunesse : il faut l'enrichir, la façonner. Ce n'est encore qu'un « tendre surgeon » ; quand on l'aura cultivé, arrosé, enté, il portera des fruits aussi beaux que le latin. Et Bembo pose ces deux principes essentiels : que toutes les langues sont égales entre elles, différentes seulement par le génie des hommes qui les parlent et dont elles sont l'image ; et qu'il est nécessaire de s'adapter à son temps, de parler la langue de son siècle, de changer d'idiome à mesure que la nature substitue les vulgaires aux vulgaires. Ce seront les principes mêmes de Du Bellay.

Là-dessus une discussion s'engage entre lui et le Courtisan. Maintenant que Lazzaro semble vaincu, au moment de tirer les conclusions, le désaccord éclate entre les vainqueurs. Plus logique que Bembo, le Courtisan prétend déduire de ces prémisses toutes les conséquences qu'elles comportent : il demande qu'on écrive comme l'on parle, comme parlent les gens bien élevés. On débat sur la valeur respective des différents dialectes. Le Courtisan veut leur faire une place à tous et donner satisfaction à tous les amours-propres. Bembo n'admet que le toscan ; il affirme surtout qu'il ne faut pas se contenter d'écrire comme l'on parle, que le naturel ne suffit pas : pour parvenir à la gloire, il faut y joindre l'art, l'étude assidue d'une langue qui a été enrichie par le travail des grands écrivains, et qui, quoique vulgaire, ne livre tous ses secrets qu'aux laborieux.

Un Écolier, qui avait gardé le silence depuis le début de cette scène, intervient alors à la demande d'un des interlocuteurs. La modestie qui convient à son âge l'empêchera d'exprimer un avis personnel ; il se contentera de rapporter un entretien que, en sa présence, deux maîtres illustres, Jean Lascaris et Peretto, ont eu sur ce sujet des langues. Là s'engage le second dialogue : les deux rôles sont tenus par l'Éco-

lier qui parle tour à tour pour Peretto et pour Lascaris ; Lazzaro, Bembo, et le Courtisan, presque jusqu'au bout y assistent comme personnages muets.

Le débat n'est plus sur la valeur respective des différents dialectes italiens ; il revient à la question capitale, à la querelle du latin et du vulgaire. Mais, cette fois, le problème sera moins général : au lieu de discourir des qualités et des défauts des deux langues rivales, on demandera s'il est à propos d'écrire en vulgaire des ouvrages de science et de philosophie.

L'helléniste Lascaris affirme qu'on ne doit lire Aristote qu'en grec. La langue grecque lui paraît douée de qualités particulières qui la rendent spécialement apte à l'expression des idées abstraites ; elle « est si convenable aux sciences, qu'il semble que non pas l'humaine providence, mais la mesme Nature l'ayt formée, pour les myeux faire entendre ». Traduire Aristote, c'est donc le gâter, le rendre inintelligible.

Peretto, partisan des langues modernes, proteste contre toutes les affirmations de son interlocuteur. Il lit les philosophes dans des traductions. Plus énergiquement encore que Bembo tout à l'heure, il affirme l'égalité des langues, il prétend que tous les langages sont capables d'exprimer toutes les idées des hommes, qu'on peut philosopher en italien par conséquent. Et, puisque la chose est possible, il en souhaite de tous ses vœux la réalisation. D'abord, la philosophie deviendra accessible à tous et répandra sur tous ses bienfaits. Ensuite, elle pourra faire des progrès beaucoup plus rapides : la nécessité d'apprendre les langues, en effet, nous empêche de nous adonner à l'étude des choses ; elle mange le plus clair de notre temps ; elle est la cause profonde de notre ignorance. Et le rêve de Peretto serait de voir traduire en vulgaire les œuvres de tous les philosophes et de tous les savants de l'antiquité ; après quoi l'on n'emploierait plus que la langue vulgaire dans les livres de science. Pour l'instant, il reconnaît l'impossibilité

de se passer du latin et du grec, parce que le latin et le grec sont encore les deux clefs nécessaires pour ouvrir les portes de toute bonne doctrine ; mais il espère que cet état de choses ne durera pas, et il cherche à susciter des traducteurs. Avec une force singulière, par la bouche de Peretto, Speroni a exprimé la nécessité de rompre avec le préjugé traditionnel, et d'étudier directement les choses : « A la verité nous despendons miserablement noz jours, noz mois, et noz ans en l'estude de ces deux langues, non pas pour la grandeur du sujet ; mais pource seulement que nostre esprit contre sa naturelle inclination fait tourner nostre estude vers les paroles. Par ainsi cest esprit desireux de s'arester en la congnoissance des choses, pour se rendre perfet, ne se contente point d'estre adonné à autre chose tellement qu'en nous amusant à dresser nostre langue, la vertu de nostre esprit demeure vaine¹... là ou n'avons qu'une seule voye de raison, en quelque langue que ce soit, pour nous conduire à verité, en la laissant à gauche, nous prenons le chemin, lequel par effet nous eslongne d'autant plus de nostre but, comme il semble à autrui que nous en sommes voisins. Aussi nous est-il bien avis que nous sçachons assez de quelque science, quand sans congnoissant sa nature, nous pouvons dire en quelle sorte elle estoit nommée par Ciceron, Pline, Lucrece, et Virgile, pour les auteurs latins, et pour les Grecs, Platon, Aristote, Demosthene, et Eschines : sur les simples paroles desquelz, les hommes du jourd'huy dressent le fondement de leurs artz et sciences : tellement qu'en disant ces motz, langue grecque, ou langue latine, il semble que l'on die langue divine. Et que la vulgaire soit une langue inhumaine, et du tout privée des discours des intelligences, non pour autre cause par aventure, que, pour ce que nous l'aprenons sans travail, et des enfance, et que les autres par grand labeur nous sont faites familiares, comme langues

1. Speroni, fol. 164 v^o.

que nous jugeons plus convenables aux doctrines, que ne sont les paroles de l'Eucaristie, et du batesme, avec leurs deux sacrementz. Et est ceste fole opinion si fort imprimée en l'esprit des hommes, qu'il en est beaucoup en ceste erreur, de penser que pour devenir philosophes il leur sufist de sçavoir lire et escrire en grec, sans plus, comme si l'esprit d'Aristote estoit (en guyse d'un esprit familier dans un cristal) enfermé dans l'alphabet grec, et qu'il fust contraint d'entrer avec les lettres en l'esprit des hommes, pour les faire philosophes ¹. »

La conclusion de tout cela est qu'il faut cesser complètement d'écrire en latin. Dans un morceau d'allure un peu oratoire, mais très ferme, Speroni affirme l'impossibilité d'égaler les anciens en leur langue. Pour lutter à armes égales avec eux, il nous faut user de notre langue maternelle. Le Courtisan veut aller au-delà : vite il se hâte de décréter que l'étude des langues anciennes et modernes est superflue, et qu'il suffit d'écrire comme l'on parle. Mais Speroni l'arrête : manifestement, ce n'est pas le Courtisan, mais Bembo et Peretto qui présentent sa manière de voir. Bien que ses personnages conservent chacun leur opinion, et qu'il n'ait pas eu la ridicule naïveté de les mettre d'accord après une demi-heure de discussion, ses intentions sont évidentes. Il veut que ses contemporains continuent à apprendre très sérieusement les langues anciennes pour avoir accès aux sciences et pour rester en contact direct avec les grands modèles littéraires, mais il espère qu'ils pourront un jour s'en passer et déjà ils ne doivent plus s'en servir que pour lire. Il ne leur faut écrire qu'en vulgaire. Le vulgaire, d'ailleurs, devra être étudié tout comme une langue morte, de manière à devenir de plus en plus riche, souple, réglé, capable de satisfaire à tous les besoins de l'esprit. Quand il s'agira de sujets philosophiques et scientifiques, sans doute on pourra se montrer moins scrupuleux ; mais pour

1. Speroni, fol. 167 r^o.

l'éloquence et la poésie, il faudra s'en tenir strictement au pur toscan de Pétrarque et de Boccace, s'imprégner de leurs œuvres afin de les imiter constamment.

LA DÉFENSE DE LA LANGUE CHEZ DU BELLAY ET LE DIALOGUE DE SPERONI.

C'est exactement la même conception que nous retrouvons chez Du Bellay. Lui aussi s'oppose à ce que les hommes du XVI^e siècle écrivent en latin ou en grec, mais il reconnaît parfaitement la nécessité d'étudier les langues anciennes. Il « confesse et soutient celui ne pouvoir faire œuvre excellent en son vulgaire, qui soit ignorant de ces deux langues et qui n'entende la latine pour le moins ¹ ». La question des dialectes ne pouvait pas se poser en France comme en Italie. Depuis longtemps elle était résolue. La suprématie politique de l'Ile-de-France ne permettait à aucun parler provincial de rivaliser avec le parler de Paris. Au plus pourra-t-on se demander dans quelle mesure il convient de donner droit de cité à des termes dialectaux ; personne ne pouvait songer à constituer une langue commune en conflit avec la langue française. Au delà des Alpes, on pouvait opposer l'un à l'autre les termes de langue toscane et de langue italienne ; chez nous, il n'y avait plus d'opposition possible : le nom de la province dominante tendait de plus en plus à s'étendre au pays tout entier. Du Bellay n'aura donc que bien peu de chose à retirer du différend élevé entre le Courtisan et Bembo. En revanche, il puisera très largement dans les répliques de Bembo à Lazzaro, de Peretto à Lascaris. Celles-là présentent la défense du vulgaire italien contre le latin, et la défense du vulgaire français peut s'inspirer des mêmes principes.

1. II, 11.

Ce n'est pas Rabelais, comme on l'a cru, qui lui a fourni la théorie de l'origine des langues qui sert de fondement à tout son manifeste. Il l'a traduite textuellement de Speroni. Les langues, nous dit-il, ne sont pas naturelles ; elles ne se développent pas d'elles-mêmes. Elles naissent de la « fantasie des hommes » désireux de se communiquer les uns aux autres leurs conceptions, et c'est à la « fantasie des hommes » qu'elles doivent tous leurs progrès. Voilà l'idée qui emplit le premier chapitre de la *Deffence*. C'était celle avec laquelle Speroni imposait silence aux adversaires du vulgaire italien. Du Bellay s'en fait une arme non moins redoutable contre les adversaires du français.

On a souvent signalé l'extrême désordre de son plaidoyer. Il nous faut y introduire un peu de méthode si nous voulons l'analyser et mesurer sa dette envers Speroni. Dans le chaos des arguments qu'on y trouve, certains, dispersés dans divers chapitres, présentent l'apologie du français comme langue littéraire ; d'autres, ramassés dans le dixième chapitre du premier livre, le défendent comme langue scientifique. Les premiers s'inspirent surtout du premier des deux dialogues de Speroni ; les seconds, du second dialogue.

L'apologie du français comme langue littéraire répond à cinq critiques principales qu'on a coutume de lui adresser. Toutes les cinq étaient déjà relevées et réfutées chez Speroni.

La première, la principale peut-être, c'est le reproche de barbarie. Nous comprenons difficilement (il faut l'avouer) la valeur d'un argument comme celui-ci : la langue vulgaire est une langue parlée par des populations que les Grecs et les Romains qualifiaient de barbares ; ce sont les barbares qui l'ont façonnée : nous ne devons donc pas en faire usage. Il faut bien croire cependant qu'il frappait les hommes du XVI^e siècle, volontiers assujettis par l'autorité des anciens, car c'est un de ceux sur lesquels les écrits du temps reviennent le plus

fréquemment. Lazzaro commençait son réquisitoire par celui-là : « La langue vulgaire monstre en sa face avoir pris son origine et son accroissement des estrangers et de ceulx principalement qui firent plus d'ennuy aux Romains. C'est asçavoir des François, et des Provençaux : desquels non seulement nous sont derivez les noms, verbes et adverbés, mais encore l'art oratoire et poétique. O superbe langage, nommez le comme vous voudrez, pourveu que ne le nommiez italien : car il est venu d'outre mer et de delà les Alpes, qui separent l'Italie de la France !... Depuis le declin de l'empire de Rome jusques à huy il n'est venu en Italie aucune nation si barbare ne tant privée d'humanité comme les Hunz, les Gotz, les Vuan-delz et autres qui en guise de trophées n'y ayent laissé quelque nom ou quelque verbe des plus excellentz qu'ilz eussent¹. » L'argument vaut contre le français autant ou plus encore que contre l'italien. Du Bellay devra donc y répondre. Mais la réplique de Bembo à Lazzaro n'est pour lui d'aucune utilité : Bembo proteste que, barbare en effet par ses origines, la langue vulgaire de l'Italie s'est épurée, ennoblie par quatre à cinq siècles de séjour en Italie, au pays des latins. Le français n'a pas de pareils titres de noblesse. Du Bellay est donc obligé de chercher autre chose, de s'en remettre à son inspiration. Elle n'est pas heureuse : nous avons été qualifiés de barbares, dit Du Bellay, par les Romains et par les Grecs, c'est-à-dire par des ennemis de la race gauloise (les Romains) et par des hommes qui n'avaient aucun privilège pour nous juger (les Grecs). Le verdict rendu contre nous est donc sans valeur. Au contraire, nos mœurs sont polies et nous ne le cédon à personne en bonnes manières. Donc nous ne devons pas mépriser notre langue, il faut en user. La réplique est très faible. Son excuse est que l'argument ne l'était pas moins.

La seconde critique relevée par Du Bellay est beaucoup

1. Trad. Gruget, fol. 142 v°.

plus sérieuse. On prétend que la langue est trop pauvre : elle n'a pas les ressources nécessaires pour exprimer les idées et les sentiments des artistes ¹. Cette fois nous sommes au fort de la question. Mais puisque Du Bellay a posé en principe que la volonté des hommes peut tout sur la langue, une pareille objection ne l'arrêtera pas. Cultivons notre langue, dit-il ; vite elle suffira à nos besoins. C'est Speroni qui lui a dicté cette réponse. Comme il avait fourni le principe, il a fourni aussi la conséquence. Il avait stimulé le courage de ses compatriotes par l'exemple des anciens que Du Bellay rapporte en ces termes : « Qui voudroit dire que la (langue) greque et (la langue) romaine eussent tousjours été en l'excellence qu'on les a vues du tens d'Homere et de Demostheme, de Virgile et de Ciceron ? Et si ces aucteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produyre plus grand fruict, se feussent ilz tant eforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant ² ? » Chez Speroni il a trouvé à plusieurs reprises répétées les quatre grands noms qui reviennent sous sa plume : Homère, Demosthène, Virgile et Cicéron. Surtout, c'est de Speroni qu'il a traduit mot à mot la longue comparaison qui emplit presque le troisième chapitre de la *Deffence* : Notre vulgaire ressemble à une pousse encore jeune ; sa nature est de porter des fleurs et des fruits, mais elle n'a pas encore été cultivée, arrosée, greffée ; les Romains et les Grecs ont soigné les leurs comme de bons jardiniers : de là « ces fleurs et ces fruictz colorez de cete grande eloquence », avec ces nombres et cette liaison si artificielle. Imitons leur exemple, nous ne manquerons pas de récolter une moisson aussi riche. Il n'y a pas là seulement une comparaison longuement suivie dont l'éloquence a été justement louée, il y a surtout un argu-

1. I, III, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 67.

ment essentiel : éloquence et argument, tout revient de droit à Speroni.

Et l'on sent encore l'influence de Speroni dans les autres objections que Du Bellay relève pour les réfuter. Quand il répond à ceux qui « estiment la langue barbare et irreguliere, incapable de cete elegance et copie qui est en greque et romaine : d'autant (disent ilz) qu'elle n'a ses declinations, ses piez et ses nombres, comme ces deux autres langues¹ », il reprend manifestement les mots de Lazzaro : « la langue ne le peut souffrir, estant barbare comme elle est, et incapable de nombres et de décoration... Ne voyez vous cestre pauvre langue manquer en declinaison de nom, les verbes sans conjugaisons et sans participes, et pour conclusion sans aucune bonne propriété² ? » Et plus loin³ Lazzaro reprend longuement et âprement la langue vulgaire de ne connaître ni spondées ni dactyles, et prétend que faute de pieds elle est privée de tout rythme. Du Bellay lui réplique que « nostre langue n'est tant irreguliere qu'on voudroit bien dire : veu qu'elle se decline, si non par les noms, pronoms et participes, pour le moins par les verbes, en tous leur tens, modes et personnes⁴. » Dans ce siècle de pédantisme, la complexité grammaticale est un titre de noblesse dont il ne veut pas laisser fruster le français. Avec Bembo, il s'efforcera de montrer en outre que nous avons des procédés spéciaux pour « récompenser » les « piedz » et les « nombres » qui nous font défaut⁵.

1. I, IX, p. 109.

2. Trad. Gruget, fol. 142 r^o.

3. *Ibid.*, p. 161.

4. I, IX, p. 111.

5. I, IX, p. 113, — II, VII et VIII; Speroni, trad. Gruget, fol. 147 r^o.

L'expression « en faire des piedz ou des mains », que Du Bellay emploie en cet endroit (p. 114), est prise directement à Speroni : « I e rime sono più tosto come catena al sonetto, et alla canzone, che piedi o mani di versi loro (fol. 117 r^o). » Il n'y a donc pas lieu d'accepter la correction de « mains » en « mètres » proposée par M. Chamard. Lazzaro, qui prononce ces paroles, veut faire entendre que la rime ne saurait en aucune façon remplacer la métrique ancienne, et que la versifi-

Vient ensuite la question de l'harmonie de la langue sur laquelle Du Bellay s'attarde moins longuement que Speroni. La phrase où il a persifflé les « mynoises ou extortionneres prononciations des autres langues » et que le *Quintil Horatian* a louée comme d'un « bon François » semble bien lui appartenir en propre : « Il est bien vray que nous usons du prescript de Nature, qui pour parler nous a seulement donné la langue. Nous ne vomissons pas notz paroles de l'estomac, comme les yvroingnes : nous ne les estranglons pas de la gorge, comme les grenoilles : nous ne les decoupons pas dedans le palat, comme les oyzeaux : nous ne les sifflons pas des levres, comme les serpens. » Je ne retrouve rien de pareil dans son modèle. En revanche, le souvenir de Speroni se marque par le rappel d'une anecdote mythologique, l'anecdote de Marsyas et de Minerve : « Aussi avons nous cest advantaige de ne tordre point la bouche en cent mille sortes, comme les singes, voyre comme beaucoup mal se souvenans de Minerve, qui jouant quelquefois de la fluste, et voyant en un myroir la deformité de ses levres, la jeta bien loing, malheureuse rencontre au presumptueux Marsye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira quelqu'un), veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui osa comparer sa fluste rustique à la douce lyre d'Apolon, egaler ta langue à la grecque et latine¹ ? » C'est Lazzaro qui avait rappelé à Du Bellay la fable bien connue d'Ovide et qui avait comparé les contorsions des lèvres de Minerve aux contorsions que nécessite la prononciation de certains sons ; mais tandis que Lazzaro en faisait usage pour critiquer le vulgaire, Du Bellay s'en sert pour donner la su-

cation des langues vulgaires est méprisable. Du Bellay fait un usage différent des mêmes mots : lorsqu'il dit que nos ancêtres auraient pu « allonger une syllabe... accourcir l'autre, et en faire des piedz ou des mains », conformément à sa théorie qui accorde à la volonté humaine tout pouvoir sur le développement des langues, il veut exprimer cette idée que nos ancêtres pouvaient modifier à leur gré le français.

I. P. 119.

périorité au vulgaire français sur tous les autres : « Celuy qui n'a le temps, disait Lazzaro, ou le pouvoir de sonner les lutz et violons de la latine, se doit plustost tenir oysif que mettre la main aux tabours et cloches communes ; prenant l'exemple de Pallas, laquelle pour ne se contrefaire la face en jouant de la fluste qu'elle avoit inventée, la getta au loing et luy fut plus louable l'eslongner de soy, ne daignant l'approcher de sa bouche qu'il ne fut profitable à Marsias la recueillir, et sonner, car il en perdit la peau ¹. »

Reste l'argument de fait : la langue a beau n'être pas barbare, être capable d'enrichissements, avoir des conjugaisons régulières, du nombre, de l'harmonie, elle ne produit aucune œuvre qui vaille. « Quelque opiniatre repliquera encores : Ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection ². » On s'étonne que Du Bellay ait pu écrire une pareille phrase en 1549, alors que les œuvres de Marot, de Rabelais, de Calvin et d'autres encore jouissaient de la vogue que l'on sait. On s'étonnera plus encore de penser qu'il l'a traduite de Speroni, et que Speroni l'appliquait à la langue italienne. Et d'ailleurs, comme l'objection, la réplique est entièrement empruntée par Du Bellay au *Dialogue des langues*. Une fois encore son principe fondamental le sauve : du moment que la volonté des hommes peut tout en matière de langue, ne désespérons pas de l'avenir. Et il ajoute qu'une loi de nature assure une longue durée aux fruits lentement et péniblement mûris, que les lenteurs de la langue moderne sont par suite des promesses pour l'avenir. Et il assaisonne cette argumentation d'une petite leçon de philosophie de l'histoire : nous ne devons pas désespérer de nos contemporains ; la nature n'a pas réservé toutes ses faveurs pour l'antiquité ; Dieu « a donné pour loy inviolable à toute chose créée de ne durer perpétuellement,

1. Trad. Gruget, fol. 148 1^o.

2. I, IX, p. 122.

mais passer sans fin d'un état en l'autre, étant la fin et corruption de l'un, le commencement et génération de l'autre ¹ ». Cette phrase encore vient de Speroni. Du Bellay y joint sans doute quelques considérations personnelles sur l'invention de l'imprimerie et sur celle de l'artillerie, mais il ne fait que développer le thème fourni par son modèle.

Partout donc nous retrouvons la même influence. Nous la sentirons encore bien davantage dans le chapitre où Du Bellay défend le français comme langue scientifique et philosophique ². A l'exception de quelques phrases de transition, on peut dire qu'il est entièrement traduit de l'italien. Il est constitué de neuf à dix fragments de Speroni aboutés les uns aux autres, et, pour la plupart, à peine modifiés. C'est une mosaïque où l'on retrouve la majeure partie de l'entretien de Peretto et de Lascaris. Toutes les idées qui nous ont frappé tout à l'heure, ont attiré l'attention de Du Bellay. Il a senti combien il était important de traduire les livres de science en langue vulgaire. Il a tenu à affirmer que comme l'italien, le français était capable de traiter les sujets les plus graves et les plus précis : qu'il aurait le mérite de communiquer à un grand nombre d'hommes les bienfaits du savoir : qu'il déchargerait les savants de la nécessité de se livrer à d'interminables études philologiques et leur permettrait ainsi de s'adonner au développement des sciences : que toutes les objections dirigées contre ce projet procédaient seulement d'un entêtement jaloux et puéril. Il a terminé en exprimant, dans des termes pour la plupart empruntés à Speroni, le vœu que « quelque bonne personne non moins hardie qu'ingenieuse et sçavante » donnât à notre langue « la fleur et le fruit des bonnes lettres ³ ». Naturellement la forme du dialogue a disparu, mais rien n'est

1. I, ix.

2. I, x.

3. I, x, p. 144.

perdu pour cela¹ : Du Bellay adopte les propos de Peretto, le défenseur du vulgaire ; il les fait siens : bien souvent il les laisse à la première personne. Quant aux paroles de son adversaire, de Lascaris, il les résume à la troisième personne, et il les insère dans son texte à lui sous forme d'objections qu'un tiers pourrait lui adresser. « Si on veut dire que la philosophie est un faiz d'autres epaules que de celles de notre langue (voilà l'objection de Lascaris exactement traduite), j'ay dict... et le dy encores, que toutes langues sont d'une mesme valeur¹ » (c'est la réponse même de Peretto qui sert à Du Bellay).

La conclusion de tout cela est que, aussi bien dans les œuvres scientifiques que dans les œuvres littéraires, on doit renoncer définitivement à faire usage du latin. Du Bellay la dégage énergiquement au chapitre suivant². On connaît les pages souvent admirées où il invective ces « reblanchisseurs de murailles, qui jour et nuyt se rompent la teste à imiter, que dy-je imiter ? mais transcrire un Virgile et un Ciceron, batissant leurs poèmes des hemystiches de l'un et jurant en leurs proses aux motz et sentences de l'autre³ ». Celles-là encore, presque entières, sont traduites de Speroni. Il faut lui en rendre la paternité. Mais il est temps de montrer combien plusieurs de ces emprunts sont fidèles. Pour le rendre sensible je citerai en regard le texte de Du Bellay et celui de l'auteur italien⁴. J'accompagnerai ce dernier de la traduction de Gruget qui est presque toujours très littérale, et qui, par la comparaison d'une traduction contemporaine, nous fera mieux

1. I, x, p. 128.

2. I, xi.

3. *Ibid.*, p. 149.

4. Je cite le texte de la première édition (1542). Rien ne prouve que Du Bellay ait eu connaissance de cette édition plutôt que d'une quelconque des quatre suivantes ; mais, dans l'impossibilité où nous sommes de déterminer la sienne, j'ai cru préférable de me reporter à la première. Aucune des autres, en effet, n'a été revue par Speroni et n'apporte un état différent du texte.

sentir combien Du Bellay suit parfois servilement son modèle. On voudra bien se rappeler que Gruget a eu connaissance de la Deffence, et l'on verra qu'en quelques endroits il semble avoir profité des suggestions de Du Bellay.

LES EMPRUNTS DE DU BELLAY A SPERONI.

DU BELLAY

SPERONI

L. I, ch. I.

L'inconstance humaine n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquèle diversité et confusion se peut à bon droict appeller la tour de Babel. Donques les langues ne sont nées d'elles mesmes en façon d'herbes, racines et arbres : les unes infirmes et débiles en leurs espèces : les autres saines et robustes, et plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines : mais toute leur vertu est née au monde du vouloir et arbitre des mortelz.

Scrivono, et parlano diversamente. Laquale diversità et confusione delle voglie mortali degnamente è nominata torre di Babel. Dunque non nascono le lingue per se medesme, a guisa di alberi, o d'erbe : quale debole et inferma nella sua specie ; quale sana et robusta, et atta meglio a portar la soma di nostri humani concetti : ma ogni loro virtù nasce al mondo dal voler de mortali. (F. 125 r°.)

Io ho per fermo, che le lingue d'ogni paese, così l'arabica et l'in-

GRUGET

Ils escrivent et parlent diversement : laquelle diversité et confusion des vouldoirs des hommes, est condignement nommée tour de Babel. Les langues donc ne naissent pas d'elles mesmes, comme les arbres ou les herbes, et ce que l'une est plus débile et infirme, et l'autre plus saine et robuste, et plus propre à porter la charge de noz conceptions humaines, ne provient que du vouloir des hommes, qui en ont fait l'une plus vertueuse que l'autre. (F. 162 v°.)

Cela (ce me semble) est une grande rayson pourquoy on ne doit ainsi louer une langue et blâmer l'autre : veu qu'elles viennent toutes d'une mesme source et origine : c'est la fantasie des hommes : et ont été formées d'un mesme jugement à une mesme fin : c'est pour signifier entre nous les conceptions et intelligences de l'esprit. Il est vray que par succession de tens les unes, pour avoir été plus curieusement reiglées, sont devenues plus riches que les autres : mais cela ne se doit attribuer à la felicité desdites langues, ains au seul artifice et industrie des hommes. Ainsi donques toutes les choses, que la Nature a créées, tous les ars et sciences, en toutes les quatre parties du monde, sont chacune endroict soy une mesme chose : mais pour ce que les hommes sont de divers vouloir, ilz en parlent et ecrivent diversement.

Je croy pour certain que les langues de tous païs, aussi bien l'Arabique et l'Indienne, que la Romaine et Greque, sont d'un mesme effet et valeur, et formées des hommes par un mesme jugement, à une mesme fin : et pource il m'est avis que vous n'en devez parler comme de chose produite par la nature, veu qu'elles sont faites et réglées par l'artifice des hommes, au benefice commun, et non plantées ny semées : et ce que nous nous en servons, c'est comme estans tesmoins de nos affections, et déclarans entre nous les conceptions de nos esprits. (F. 162 r°.)

Pour ceste cause encor que toutes choses produites par na-

diana, come la romana et l'athénienne, siano d'un medesimo valore, et da mortali ad un fine con un giudicio formate ; che io non vorrei che voi ne parlaste come di cosa dalla natura prodotta ; essendo fatte e regolate dallo artificio delle persone, a beneplacito loro ; non piantate, nè seminate : lequali usiamo sì come testimoni del nostro animo ; significando tra noi i concetti dell' intelletto.

Onde tutto che le cose dalla natura create, et le scientie di quelle, siano in tutte quattro le parti del mondo una cosa medesima ; non dimeno percio che diversi huomini sono di diverso volere ; pero scrivono, et parlano diversamente. (F. 125 r°.)

L. I, ch. III.

Ainsi puy-je dire de nostre langue, qui commence encores à fleurir sans fructifier, ou plus tost comme une plante et vergette n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pouroit bien produire. Cela certainement non pour le default de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celuy mesmes desert où elle avoit commencé à naitre, sans jamais l'arroser, la tailler, ny defendre des ronces et epines qui lui faisoient ombre, l'ont laissée envieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi

Io vi dico questa lingua moderna, tutto che sia attempatetta che no ; esser pero anchora assai picciola, et sottile verga ; laquale non ha appieno fiorito, non ch'è frutti prodotti, che e' la puo fare : certo non per difetto della natura di lei, essendo cosi atta a generar, come le altre ; ma per colpa di loro che l'hebbero in guardia, che non la coltivorno a bastanza ; ma a guisa di pianta selvaggia, in quel medesimo deserto, ove per se a nascere comincio, senza mai nè adacquarela, nè poterla, nè difendera da i pruni che le fanno ombra, l'hanno lasciata invecchiare, et quasi morire.

Et se que' primi antichi Romani fossero stati si negligenti in colti-

ture, et les sciences d'icelle ne soient par tout le monde qu'une mesme chose, ce neanmoins pource que plusieurs hommes sont de diverses volonte, ilz escrivent et parlent diversement. (F. 162 v°.)

Je vous dy donc ceste langue moderne, bien qu'elle soit plus vieille qu'autrement, n'estre encores qu'un petit et delicat sion, lequel n'ayant à grand' peine flory, comment auroit il porté le fruict qu'il doit faire ? Si est ce que ce n'est par le deffault de sa nature, estant aussi apte d'engendrer que les autres, ains en est la coulpe à ceulx qui l'ont eu en leur garde sans le cultiver à suffisance, le laissant comme une plante sauvage envieillir et quasi mourir en ce mesme desert où il comença de luy mesme à naistre et ne l'ont daigné arroser, ny abreuver, ny mesmes essarter ces hayes espineuses qui luy

negligens à la culture de leur langue, quand premièrement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs, l'ont premièrement transmuée d'un lieu sauvage en un domestique : puis affin que plus tost et mieux e'le peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de rameaux francz et domestiques, magistralement tirez de la langue greque, les quelz soudainement se sont si bien entez et faiz semblables à leur tronc, que desormais n'apparoissent plus adoptifz mais naturelz. De là sont nées en la langue latine ces fleurs et ces fruitz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres et cete liaison si artificielle, toutes les quelles choses,

vare la latina, quando a pullular comincio, per certo in si poco tempo non sarebbe divenuta si grande : ma essi, a guisa di ottimi agricoltori, lei primieramente tramarono da luogo selvaggio a domestico ; poi, perche et più tosto, et più belli, et maggior frutti facesse, levandole via d'attorno le inutili frasche ; in loro scambio l'innestarono d'alcuni ramuscelli maestrevolmente detratti dalla greca : liqua subitamente in guisa le s'appccarono, et in guisa si ferno simili al tronco ; che hoggimai non paiono rami adottivi, ma naturali. Quindi nacquero in lei que' fiori, et que' frutti si coloriti dell' eloquentia, con quel numero, et con quel ordine istesso, ilquale tanto essaltate ; liquali, non tanto per sua natura, quanto d'altrui artificio aiutata suol produrre ogni lingua...

faisoient ombre. Croyez que si les antiques Romains eussent esté aussi negligens à cultiver leur latin, lors qu'il commençoit à pousser ses gettons, il ne fust pour vray en si peu de temps devenu si grand : mais eulx comme bons laboureurs l'arracherent premièrement d'un lieu sauvage, pour se le faire domestique : puis à fin qu'il portast plutost ses fruitz et qu'ilz fussent plus beaux et meilleurs, en esmondant les inutiles branches, ilz y enterent quelques greffes subtilement prises du grec, qu'ilz s'apliquerent soudainement en sorte et les rendirent si semblables au tronc que maintenant ilz ne semblent point adoptifz ains naturelz, de là, bourgeonnerent, florirent et fructifierent ces belles couleurs d'eloquence avec ces nombres et ce bel ordre que tant vous exaulcez lesquelles sont ordinaire-

non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coutume de produire. Donques si les Grecz et Romains, plus diligens à la culture de leurs langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouver en icelles, sinon avecques grand labeur et industrie, ny grace ny nombre, ny finablement aucune eloquence, nous devons nous émerveiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, et de la prendre occasion de le mépriser comme chose vile et de petit prix ?

L. 1, ch. IX.

Telle injure ne s'étendrait seulement contre les esprits des hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour loy inviolable à toute chose créée de ne durer perpétuellement, mais passer sans fin d'un état en l'autre, étant la fin et cor-

Dunque se Greci et Latini huomini più solleciti alla coltura della lor lingua, che noi non semo alla nostra; non trovarono in quelle, senon dopo alcun tempo, et dopo molta fatica, nè leggiadria, nè numero; già non dè parer meraviglia, se noi anchora non n'havemo tanto che basti, nella volgare: nè quindi dè prender huomo argomento a sprezzarla, come vil cosa, et da poco. (F. 117 r^o.)

Et avverebbe che ove voi credereste d'argumentar solamente contra la lingua thoscana, et quella con vostre ragioni estirpare del mondo; voi parlareste etiandio contra Dio: il quale ab eterno diede par legge immutabile ad ogni

ment produittes par toutes langues, non tant par leur naturel que secouruës de l'artifice d'aultruy... Si donc les Grecs et Latins plus curieux de la culture de leur langue que nous de la nostre n'ont trouvé en icelle n'y la quantité n'y la grace sinon avec le temps, et apres grandz travaulx, nous devons nous esmerveiller si ce qui nous suffiroit en nostre langue nous est encores défaillant? Si ne doit on pour tel argument la desprier comme vile et de neant. (F. 152 v^o.)

De là viendrait qu'en pensant seulement arguer la langue tuscanne à fin de l'extirper (moyennant voz raisons) hors du monde vous parleriez aussi contre... dieu qui a voulu par son immuable ordonnance que nulle chose créée ne dure perpetuel-

ruption de l'un le commencement et génération de l'autre. Quelque opiniatre repliquera encores : Ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection. Et je dy que ce retardement ne prouve point qu'elle ne puisse la recevoir : aincoys je dy qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avecques si longue peine, suyvant la loy de Nature qui a voulu que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, bien tost aussi envieillise et meure, et au contraire, celui durer par longues années, qui a longuement travaillé à jeter ses racines.

cosa criata non durare eternamente ; ma di continuo d'uno in altro stato mutarsi ; hora avanzando, e hora diminuendo, finchè finisca una volta, per mai più poscia non rinovarsi. Voi mi direte, troppo indugia hoggimai la perfettione della lingua materna : et io vi dico che così è, come dite ; ma tale indugio non dee far credere altrui esser cosa impossibile, che ella divenga perfetta : anzi vi puo far certo lei doversi lungo tempo godere la sua perfettione, qual' hora egli avverrà ch' ella se l'abbia acquistata. Chè così vuol la natura : laquale ha deliberato, che qual arbor tosto nasce, fiorisce, et fa frutto ; tale tosto invecchie, et si muoia, e in contrario, che quello duri per molti anni, ilquale lunga stagione harà penato a far fronde. (F. 118 r^o.)

lement, ains que d'heure à autre leur estat se change ores en augmentation, ores en diminution jusques à ce qu'une fois tout finisse sans jamais plus renouveler. Vous me direz : nostre langue arreste trop à former sa perfection, et je respondz estre vray : mais si est ce que tel retardement ne doit faire à croire estre impossible qu'elle demeure imperfette : plustost nous peut asseurer, que deslors qu'elle nous sera acquise nous en joyrons plus long temps : car nature veult que l'arbre qui bien tost croist, florit et porte fruict soit bien tost vieil et meure et au contraire que celui dure par longues années lequel aura esté long temps à faire ses rameaux... (F. 153 v^o.)

L. I, ch. X.

Si on veut dire que la philosophie est un faiz d'autres epaules que de celles de notre langue. j'ay dict au commencement de cet œuvre, et le dy encores, que toutes langues sont d'une mesme valeur, et des mortelz à une mesme fin d'un mesme jugement formées. Parquoy ainsi comme sans muer des coutumes ou de nation, le Francoys et l'Alement, non seulement le Grec ou Romain, se peut donner à phylosopher, aussi je croy qu'à un chacun sa langue puyse competemment communiquer toute doctrine. Donques si la phylosophie semée par Aristote et Platon au fertile champ atique etoit replantée en notre pleine françoise, ce ne seroit la jeter entre les ronces et epines, ou elle devint ste-

LASCARI. Le cose di philosophia sono peso d'altre spal e, cha da quella di questa lingua volgare.

PERETTO. Io ho per fermo, che le lingue d'ogni paese, cosi l'arabica, et l'indiana, come la romana et l'atheniese siano d'un medesimo valore, et da mortali ad un fine con un giudicio formate... Per la qual cosa, co-i come senza mutarsi di costume. o di natione, il francioso e l'inlese, non pur il greco, et il romano, si puo dare a philosophare; cosi credo che la sua lingua natia possa altrui compitamente comunicare la sua dottrina. Dunque traducendosi a nostri giorni la philosophia seminata dal nostro Aristotile ne' buoni campi d'Athene, di lingua greca in volgare; cio sarebbe non gittarla tra sassi, in mezo a

LASCARIS... La philosophie est fardeau digne d'autres espauls que de celles de nostre langue.

PERET. Je croy pour certain que les langues de tous païs, aussi bien l'Arabique et l'Indienne, que la Romaine et Greque, sont d'un mesme effet et valeur, et formées des hommes par un mesme jugement, à une mesme fin... Parquoy comme le François, ou l'Anglois sans changer de meurs, ou de nation se peut aussi bien adonner à la philosophie, que le Grec [et] Romain : aussi je croy que sa langue maternelle peut à suffisance communiquer son sçavoir à autrui. Traduisant donc en ce temps cy de Grec, en vulgaire, la philosophie semée par nostre Aristote, parmy les fertiles champs d'Athenes, ce ne seroit point la getter parmy les pierres, dans le bois, ny luy

rile : mais ce seroit la faire de loingtaine prochaine, et d'etrangere citadine de notre republique. Et paravanture ainsi que les episseries et autres richesses orientales de l'Inde nous envoie, sont mieulx congnues et traitées de nous, et en plus grand prix, qu'en l'endroit de ceux qui les sement ou recueillent : semblablement les speculations philosophiques deviendroient plus familières qu'elles ne sont ores, et plus facilement seroient entendues de nous, si quelque sçavant homme les avoit transportées de grec et latin en notre vulgaire, que de ceux qui les vont (s'il fault ainsi parler) cueillir aux lieux où elles croissent. Et si on veut dire que diverses langues sont aptes à signifier diverses conceptions, aucunes les conceptions des doctes,

boschi, ove sterile divenisse ; ma farebbesi di lontana propinqua, et di forestiera, che ella é, cittadina d'ogni provincia ; forse in quel modo che le spetiarie, et l'altre cose orientali a nostro utile porta alcun mercatante d'India in Italia : ove meglio per avventura son conosciute, e trattate, che da coloro non sono, che oltra il mare le seminorno, et ricolsero. Similmente le speculationi del nostro Aristotile ci diverrebbero più famigliari, che non sono hora ; e più facilmente sarebbero intese da noi, se di greco in volgare alcun dotto homo le riducesse.

LASCARI. Diverse lingue sono atte a significare diversi concetti, alcune concetti di dotti, alcune altre de gl' indotti. La greca veramente tanto si conviene con le

donner occasion de devenir sterile, se (*sic*) seroit plustost (d'eslongnée qu'elle est) l'aprocher, et d'etrangere, la rendre domestique à toute nation : Et peut estre ainsi que les espicerie, et autres choses orientales, sont par quelque marchand aportées des indes, en ces parties occidentales pour l'utilité commune ; la ou paravanture elles sont mieulx congneues et receuës, que de ceulx qui outre mer les sement et recueillent : Aussi les speculations d'Aristote, nous deviendroient plus familières qu'elles ne sont, et plus facilement les entendrions, si quelque docte personne les reduisoit de Grec en beau Vulgaire.

LASCARIS. Diverse langues sont propres à signifier diverses choses, les unes pour les doctes les autres pour les ignares : et entre les autres la Grecque est si convenable aux sciences, qu'il

autres celles des indoctes, et que la grecque principalement convient si bien avecques les doctrines, que pour les exprimer il semble qu'elle ait été formée de la mesme Nature, non de l'humaine providence :

Je dy qu'icelle Nature, qui en tout aage, en toute province, en tout habitude, est tousjours une mesme chose, ainsi comme volontiers elle s'exerce son art par tout le monde, non moins en la terre qu'au ciel, et pour estre ententive à la production des creatures raisonnables, n'oublie pourtant les irraisonnables, mais avecques un egal artifice engendre cetes cy et celles la : aussi est elle digne d'estre congneue et louée de toutes personnes, et en toutes langues. Les oyzeaux, les poissons et les bestes terrestres de quelconque

dottrine, che a dover quelle significare, Natura istessa, non humano provvedimento, pare che l'habbia formata. (F. 125 r^o.)

Io harei detto... Natura in ogni età, in ogni provincia, et in ogni habito esser sempremai una cosa medesima. Laquale, cosi come volentieri fa sue arti per tutto'l mondo, non meno in terro che in cielo ; et per esser intenta alla productione delle creature rationali, non si scorda delle irrationali ; ma con eguale artificio genera noi, et i bruti animali ; cosi da ricchi parimente, et poveri huomini, da nobili, et vili persone con ogni lingua, greca, latina, hebreica et lombarda, degna d'essere et conosciuta, e lodata. Gli augelli, i

semble que non pas l'humaine providence, mais la mesme Nature l'yt formée, pour les myeux faire entendre. (F. 162 r^o et F. 162 v^o.)

Je luy eusse dit..... Que Nature en tout temps, en toute province, et en toutes ses actions, est tousjours une mesme chose : et que comme elle fait volontairement toutes ses artz par tout le monde, non moins au ciel qu'en la terre, sans que pour la production qu'elle fait des creatures raisonnables, elle oublie les irraisonnables, ains par son egal artifice engendre et nous et les bestes brutes : aussi luy doit il agréer d'estre congneuë, et prisée, aussi bien du povre, que du riche, et des infimes personnes, comme des nobles, en toutes langues, soient Greque, Latine, Hebraïque, François, ou Lombarde. Que les oyseaux,

maniere, ores avecques un son, ores avecques l'autre, sans distinction de paroles signifient leurs affections. Beaucoup plus tost nous hommes devrions faire le semblable, chacun avecques sa langue, sans avoir recours aux autres. Les escritures et langaiges ont été trouvez, non pour la conservation de la Nature, laquelle (comme divine qu'elle est) n'a mestier de nostre ayde : mais seulement à nostre bien et utilité, afin que presens, absens, vifz et mortz, manifestans l'un à l'autre le secret de notz cœurs, plus facilement parvenions à notre propre félicité, qui gist en l'intelligence des sciences, non point au son des paroles : et par consequent celles langues et celles escritures devroint plus estre en usage, les queles on apprendroit plus facilement. La

pesci. et l'autre bestie terrene d'ogni maniera, hora con un suono, hora con altro, senza distintione di parole, i loro affetti significare ; molto meglio dover cio fare noi huomini, ciascuno con la sua lingua ; senza ricorrere all' altrui. Le scritture, et i linguaggi essere stati trovati non a salute di lei, laquale (come divina che ella é non ha mestieri del nostro aiuto, ma solamente a utilità e commodità nostra : acciochè absenti, presenti, vivi, et morti, manifestando l'un l'altro i secreti del core, più facilmente conseguiamo la nostra propria felicità ; laquale è posta nell' intelletto dell dottrine, non nel suono delle parole : et per consequente, quella lingua e quella scrittura doversi usare da mortali, laquale con piu agio apprendemo :

les poi [s]-sons, et autres bestes terrestres, de toute sorte, ores avec un certain son, ores avec un autre, sans distinction de paroles, signifient leurs affections. Beaucoup mieulx doncques nous autres hommes le devons nous faire, chacun avec sa langue, sans avoir recours aux autres, que les escritures, et les langages ont esté trouvées, non au salut de nature, laquelle (comme divine qu'elle est) n'a besoin de nostre ayde, ains seulement pour nostre profit, et commodité : afin que vifz et mortz, presens et absents, en manifestant l'un à l'autre les secretz de noz pensées, nous ataignions plus facilement nostre propre félicité, qui est mise en l'intelligence des doctrines, et non en la prononciation des motz : Et par consequent, nous autres mortelz devons plustost pratiquer la langue, et l'escr-

et combien seroit meilleur qu'il y eust au monde un seul langage naturel...

Certes songeant beaucoup de foyes d'ou provient que les hommes de ce siecle generalmente sont moins scavans en toutes sciences, et de moindre prix que les anciens, entre beaucoup de raysons je treuve cete cy, que j'oseroy' dire la principale: c'est l'etude des langues greque et latine.

Car si le tens que nous consomons à apprendre les dites langues estoit employé à l'étude des sciences, la Nature certes n'est point devenue si brehaigne, qu'elle n'enfantast de nostre tens des Platons et des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre

et come meglio sarebbe stato (se fosse stato possibile) l'havere un sol linguaggio, ilquale naturalmente fosse usato da gli huomini. (F. 127 v^o.)

PERETTO. Ditemi prima, onde è che gli huomini di questa età generalmente in ogni scienza son men dotti, e di minor prezzo, che già non furon gli antichi? ilche è contra il dovere; conciosia cōsa chē molto meglio et più facilmente si possa aggiugnere alcuna cosa alla dottrina trovata, che trovarla da sē medesimo?... Questo è vero, male cagioni son molte, tra lequali una ve n'ha, et oso dire la principale: che noi altri moderni viviamo indarno gran tempo, consumando la miglior parte de nostri anni; laqual cosa non avveniva a gli antichi. Et per distinguere il mio parlare, porto

ture, que nous povons aprendre avec plus de facilité. Et comme ce seroit le mieux (s'il estoit possible) n'avoir qu'un langage qui fust naturellement usité par les hommes... (F. 166 r^o.)

PERET. Dites moy premièrement d'ou vient celà que les hommes de nostre temps sont universellement moins doctes, et en moins d'estime en toutes sciences, que les antiques ne furent: ce qui est contre nature, veu que il est beaucoup plus facile d'ajouster aux sciences trouvées qu'il n'est pas de les inventer?... Je le confesse à cause de plusieurs raisons, entre lesquelles y en a une que j'ose dire la première. C'est qu'entre nous, modernes, nous consomons grande partie de nostre temps et le meilleur de noz ans en vain, dequoy se sont bien

veuz scavans que de l'estre¹, ne consumons pas seulement nostre jeunesse en ce vain exercice : mais comme nous repentans d'avoir laissé le berceau et d'estre devenuz hommes, retournons encor' en enfance, et par l'espace de XX ou XXX ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler qui grec, qui latin, qui hebreu. Les quelz ans finiz, et finie avecques eux ceste vigueur et promptitude qui naturellement regne en l'esprit des jeunes hommes, alors nous procurons estre faictz phylosophes, quand pour les maladies, troubles d'affaires domestiques, et autres empeschementz qu'ameine le tens, nous ne sommes plus aptes à la speculation des choses. Et bien souvent...

ferma oppenione che lo studio della lingua greca et latina sia cagione dell' ignorantia : che s'el tempo, che interno ad esse perdiamo, si spendesse da noi imparando philosophia, per avventura l'età moderna generarebbe quei Platoni, et quegli Aristotili, che produceva l'antica. Ma noi vani, più che le canne, pentiti quasi d'haver lasciato la cuna, et esser huomini divenuti; tornati un'altra volta fanciulli, altro non facciamo, diece et venti anni di questa vita, che imparare a parlare chi latino, chi greco, et alcuno... toscano : liquali anni finiti, et finito con esso loro quel vigore, et quella prontezza laquale naturalmente suol recare all'intelletto la gioventù; allhora procuriamo di

gardez les anciens : et pour mieulx vous interpreter mon dire, je tien de vray que l'estude des langues Greque et Latine est l'ocasion de nostre ignorance : car si le temps que nous avons despensé à les aprendre eust esté par nous employé en la philosophie, peut estre que ce temps nous engendreroit de ces Platons et Aristotes que produisoit l'antiquité : mais quoy, nous autres quasi repentans d'avoir laissé le berceau et d'estre devenuz hommes, en retournant à nostre enfance, nous ne faisons autre chose en dix ou vingt ans de nostre aage qu'apprendre à parler l'un latin, l'autre grec, et un autre quelque autre langue, soit vulgaire ou autrement. Et apres ceste longueur de temps passée, et avec elle celle vigueur et promptitude que la jeu-

1. Ce membre de phrase, qui fait défaut dans le texte correspondant de Sperone Speroni, est une réminiscence d'un autre passage du même dialogue : « ce moderne temps, auquel on estude, non pour estre, mais pour sembler sages. » (Trad. Gruget, fol. 167 r^o.)

Fault il donques laisser l'étude des langues ?

Non, d'autant que les arts et sciences sont pour le present entre les mains des Grecz et Latins. Mais il se devroit faire à l'avenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, et en toute langue.

Il me souvient de ces reliques, qu'on voit seulement par une petite vitre, et qu'il n'est permis toucher avecques la main. Ainsi veullent ilz faire de toutes les disciplines, qu'ilz tiennent enfermées dedans les livres grecz et latins, ne permet-

farci philosophi, quando non siamo atti alla speculatione delle cose. (F. 124 r^o.)

LASCARI. Dunque se lo studio delle due lingue nuoce altrui si malamente, comme voi dite, che si dee fare ? Lasciarlo ?

PERETTO. Horano, chè non si potrebbe: perciocchè l'arti, e le scienti de gl'huomini sono al presente nelle mani de latini, e de greci: ma si fare debbiamo per l'avvenire, che d'ogni cosa per tutto'l mondo possa parlare ogni lingua. (F. 124 v^o.)

Come i corpi et le relique di santi, non con le mani, ma con alcuna verghetta per riverenza tocchiamo, cosi i sacri misteri della divina philosophia più tos'o con le lettere dell' altrui lingue, che con la viva voce di questa nostra mo-

nesse est naturellement coustumiere de donner à l'esprit nous essayons à devenir philosophes, lors que nous ne sommes plus propres à ceste contemplation des choses. (F. 161 r^o.)

LASCARE. Doncques si l'estude des langues est si nuysible à chascun comme vous dites, qu'est il de faire ? les laisser ?

PERET. Non pas, car il ne se peult faire pour ce que les artz et les sciences des hommes sont maintenant entre les mains des Latins et Grecz : mais pour l'avenir on devroit faire que toute langue peust parler de toute chose chascune à sa mode par tout le monde. (F. 162 r^o.)

Tout ainsi que pour reverence des saintz, nous ne touchons point avec les mains à leurs corps, ou reliquaires, ains avec quelque petite bague, aussi nous nous immissons plustost à

tant qu'on les puisse voir autrement, ou les transporter de ces paroles mortes en celles qui sont vives et volent ordinairement par les bouches des hommes.

Pourquoy donques ont voyagé les anciens Grecz par tant de païz et dangers, les uns aux Indes, pour voir les gymnosophistes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux prestres et prophetes ces grandes richesses, dont la Grece est maintenant si superbe? Et toutefois ces nations, ou la philosophie a si volontiers habité, produysoint (ce croy-je) des personnes aussi barbares et inhumaines que nous sommes, et des paroles aussi estranges que les nostres.

derna, ci moviamo a significare. (F. 126 r°.)

L'India, la Scithia, e l'Egitto, ove habitava si volentieri, produsse genti e parole molto più strane et più barbare, che non sono hora le mantovane; et le bolognesi. (F. 127 v°.)

signifier les secretz misteres de la divine philosophie par la langue d'autrui que par la vive voix que la nostre moderne. (F. 163 v°¹.)

Les Indes, la Scithie, et l'Egipte, ou elle habitoit si volontiers, produisoient hommes et langages beaucoup plus estran-

1. Cf. aussi plus haut: « Il me semble monseigneur que vous craignez autant dire mal de la langue latine, comme si c'estoit la langue de vostre saint Anthoine de Padouë, à laquelle la latine est de tant conforme que comme ceste cy fut celle d'une personne vive de qui la santité a esté cause que maintenant elle estant mise en un reliquaire de cristal elle est adorée du peuple: aussi ceste digne relique du chef du monde Rome, ja par long temps gastée et corrompue, bien que pour le present, elle soit froide, seiche, et muette; ce neanmoins pource qu'elle est faite idole par aucun peu de supersticieuses personnes, cestuy là qui ne l'adorera pour dieu ne sera point par eux réputé chrestien. » (Trad. Gruget, fol. 154 v°.) « Parmi, Monsignor, che così temiate di dir male della lingua latina; come se ella fosse la lingua del vostro Santo da Padoua; allaquale è di tanto conforme, che come quella fu di persona già viva, la cui santità è cazione che hora posta in un tabernacolo di cristallo sia dalle genti adorata; così questa degna reliquia del capo del mondo, Roma, guasto e corrotto già molto tempo, quantunque hoggimai fredda et secca si taccia, nondimeno fatta idolo d'alcune poche e superstitione persone, colui da loro non è christiano tenuto, che non l'adora per Dio. » (F. 119 r°.)

Bien peu me soucyroy'-je de l'elegance d'oraison qui est en Platon et en Aristote, si leurs livres sans rayson etoint ecriz. La phylosophie vrayement les a adoptez pour ses filz non pour estre nez en Grece, mais pour avoir d'un hault sens bien parlé et bien escrit d'elle. La vérité si bien par eux cherchée, la disposition et l'ordre des choses, la sentencieuse brevété de l'un et la divine copie de l'autre est propre à eux, et non à autres : mais la Nature, dont ilz ont si bien parlé, est mere de tous les autres, et ne dedaigne point se faire congnoitre à ceux qui procurent avecques toute industrie entendre ses secretz, non pour devenir Grecz, mais pour estre faictz phylosophes.

Altrotanto harei detto al mio maestro Aristotile ; dellà cui elegantia d'oratione poco mi curarei, quando senza ragione fossero da lui scritti i suoi libri : natura haver lui adottato per figliuolo, non per esser nato in Athene, ma per haver bene in alto inteso, bene parlato, et bene scritto di lei : la verità trovata da lui, la dispositione et l'ordine delle cose : la gravità et brevità del parlare esser sua propria, et non d'altri... ; noi mortali di questa età così haver chari i suoi libri trammutati nell' altrui lingua, come gli hebbero i Greci ; mentre Greci i studiavano. Liguai libri con ogni industria procuriamo d'intendere per divenire una volta non atheniesi, ma philosophi. (F. 128 rº.)

ges et barbares, que ne fait pour le present le Mantouan, et le Boulongnois. (F. 165 vº.)

Autant en eussé-je dit à mon maistre Aristote de l'eloquence duquel je me fusse peu soucié, s'il eust escrit ses livres sans raison. Que Nature l'avoit adopté à filz, non pour estre né en Athenes, ains pour l'avoir bien hautement congneuë, et pour en avoir bien parlé, et bien escrit. Que la verité par luy trouvée, la disposition et ordre des choses, la gravité et brieveté des sentences, luy sont propres, et non à autre... Que nous autres de ce temps avons aussi cher ses livres traduiz en vulgaire, comme les Grecs les avoient en estime lors qu'ilz y estudioyent en leur langue, lesquelz livres nous essayons d'entendre avec toute industrie pour devenir quelque fois non Atheniens, ains philosophes. (F. 166 vº.)

Vray est que pour avoir les ars et sciences toujours été en la puissance des Grecz et Romains, plus studieux de ce qui peut rendre les hommes immortelz que les autres, nous croyons que par eux seulement elles puyssent et doyvent estre traictées.

Mais le tens viendra paravanture (et je suplye au Dieu tres bon et tres grand que ce soit de nostre aage) que quelque bonne personne, non moins hardie qu'ingenieuse et scavante, non ambicieuse, non craignant l'envie ou hayne d'aucuns, nous otera cette faulse persuasion, donnant à notre langue la fleur et le fruit des bonnes lettres : autrement, si l'affection que nous portons aux langues estrangeres (quelque excellence qui soit en elles) empeschoit cete notre si grande

Vero è, che, perchè il mondo non ha in costume di parlar di philosophia se non greco o latino, già crediamo che far non possa altrimenti. (F. 126 r^o.)

Ma tempo forse, pochi anni appresso verrà, che alcuna buona persona non meno ardita che ingeniosa porrà mano a così fatta mercatantia : e per giovare alla gente, non curando dell' odio, nè della invidia di litterati, condurrà d'altrui lingua alla nostra le gioie, et i frutti delle scientie : lequali hora perfettamente non gustiamo, nè conosciamo (F. 126 r^o). Dunque dal contrasto che è tuttavia tra la natura dell' anima, et tra'l costume del nostro studio, dipende la

Bien est vray que pour-ce que le monde n'est point coustumier de parler de philosophie sinon en Grec et Latin, il nous semble estre impossible de pouvoir faire autrement. (F. 163 v^o.)

Peut estre qu'en peu de temps et de brief, il viendra quelque bonne personne, non moins hardie que d'esprit, qui mettra la main à telle marchandise en la faveur publique sans craindre l'envye, ny la haine des doctes, amenera des langues estrangeres en la nostre, les bagues, les joyaulx et les fruitz des sciences, que maintenant nous ne goustons ny ne congnissons assez bien. (F. 164 r^o.)

De ceste contrariété qui est tousjours entre la nature de l'ame, et la coustume de nostre estude, depend la difficulté de la congnoissance des langues, digne veritablement non d'en-

félicité, elles seroient dignes véritablement non d'envie, mais de hayne, non de fatigue, mais de facherie : elles seroient dignes finalement d'estre non apprises mais reprises de ceux qui ont plus de besoing du vif intel'ect de l'esprit que du son des paroles mortes¹.

difficoltà della cognition delle lingue ; degna veramente non d'invidia, ma d'odio : non di fatica, ma di fastidio : et degna finalmente di dovere essere non appresa, ma ripresa dalle persone : sì come cosa, laquale non è cibo, ma sogno, e ombra del vero cibo dell' intelletto. (F. 127 r^o.)

L. I. ch. XI.

Je seroy' bien d'avis... que celuy qui par une inclination naturelle (ce qu'on peut juger par les œuvres latines et thoscanes de Petrarque et Boccace, voire d'aucuns scavans hommes de nostre tens) se sentiroit plus propre à écrire en sa langue qu'en grec ou en latin, s'estudiasst plus tost à se rendre immortel entre les siens, écrivant bien en son vulgaire, que mal écrivant en

Piu vi vo dire, sarà alcuno per aventura, cui nè natura, nè industria non mancherà ; nulladimeno egli serà quasi che dalle stel e inclinato a parlare et scriver meglio volgare, che non latino in un soggetto, et in una materia medesima. Che dee fare egli ? Che cio sia il vero ; vedete le cose latine del Petrarca, et del Boccacio, e agguagliatele alle loro volgari ; di quelle niuna

vie, mais de haine, non de labeur, mais de facherie, et finalement digne d'estre reprise de chascun, non pas aprise : car ce n'est point la viande : ains le songe et l'ombre de la viande de l'esprit. (F. 165 r^o.)

Je vous diray plus, tel peut estre à qui ny nature ny l'industrie ne defaillent : ce neanmoins par la force des planettes, il sera plus enclin en un mesme suget et en une matiere à myeux écrire et parler son vulgaire que latin. Que doit il faire cestuy là ? Qu'il soit ainsi, prenez les œuvres latines de Petrarque et de Bocace, et les apariez à leur vulgaire : vous jugerez qu'il n'en est point de pires en latin ny de meilleures en Tuscan.

1. Cette dernière expression, qu'on ne trouve pas dans le texte correspondant de Sperone, s'y rencontre quelques lignes plus haut.

ces deux autres langues, estre vil aux doctes pareillement et aux indoctes.

peggiore, di queste niuna migliore giudicarete. Dunque da capo consiglio e ammonisco voi, Messer Lazaro, scrivere et parlare latino, come quello che assai meglio scrivete et parlate latino, che non volgare: ma voi gentilhuomo... altramente consiglio; et facendo altramente non solamente non viverete inhonorato; ma tanto più glorioso, quanto scrivendo, et parlando bene volgare, almeno a volgari sarete charo: ove malamente scrivendo, et parlando latino, vile sareste adotti parimente, et indotti. (F. 112 v°.)

S'il s'en trouvoit encores quelques uns de ceux qui de simples paroles font tout leur art et science, en sorte que nommer la langue greque et latine, leur semble parler d'une langue divine, et par-

Assai credemo d'alcuna cosa sapere, quando, senza cognoscere la natura di lei, possiamo dire in che modo la nominava Cicerone, Plinio, Lucretio et Virgilio...; delle cui semplici parolette fanno

Doncques pour resolution, je vous conseille seigneur Lazare, que vous escriviez et parliez latin, comme celuy qui myeulx y parle et escrit qu'en vulgaire. Et à vous mon gentil homme... je vous donne autre conseil, pour-ce que si vous me croyez non seulement vous ne vivrez point sans honneur, mais encor de tant plus exalté quand myeulx vous escrirez et parlerez bon Tuscan: A tout le moins tel serez vous entre le commun, au contraire si vous escrivez et parlez mal latin vous serez en vil pris tant entre les indoctes que les sçavans. (F. 146 v°.)

Aussi nous est il bien avis que nous sçachons assez de quelque science, quand sans congnoissant sa nature, nous povons dire en quelle sorte elle estoit nommée par Ciceron, Pline, Lucrece et Virgile... sur les simples paroles desquelz les hom-

ler de la vulgaire, nommer une langue inhumaine, incapable de toute cruauté...

Pensent ilz donques, je ne dy egalier, mais aprocher seulement de ces auteurs en leurs langues ? recueillant de cet orateur et de ce poëte ores un nom, ores un verbe, ores un vers, et ores une sentence : comme si en la façon qu'on rebatist un vieil edifice, ilz s'attendoient rendre par ces pierres ramassées à la ruynée fabrique de ces langues sa première grandeur et excellence. Mais vous ne serez ja si bons massons (vous, qui estes si grands zélateurs des langues grecque et latine) que leur puissiez rendre celle forme

gl' huomini di q' esta età le loro arti et scientie ; in guisa, che dir lingua greca et latina par di e lingua divina ; et che non a la lingua volgare sia una lingua inhumana, priva al tutto del discorso dell' intelletto. (F. 128 v^o.)

A voi messer Lazaro, come a persona d'altro parlare, predico che indarno tentate di ridurre dal suo lungo esilio in Italia la vostra lingua latina ; et dopo la totale ruina di lei, sollevarla da terra : chè se quando ella cominciava a cadere, non fu huomo, che sostenere ve la potesse ; et chiunque alla rovina s'oppose, a guisa di Polidamante fu oppresso dal peso ; hora che ella giace del tutto, rotta parimente dal precipitio et dal tempo ; qual Athleta, o qual gigante potrà vantarsi di rilevarla ? nè a me pare, se a vos-

mes du jourd'huy dressent le fondement de leurs artz et sciences : tellement qu'en disant ces motz, langue greque, ou langue latine, il semble que l'on die langue divine. Et que la vulgaire soit une langue inhumaine, et du tout privée des discours des intelligences... (F. 167 v^o.)

A vous messire Lazare qui estes d'autre opinion, je dy qu'en vain vous essayez de ramener, de son long exil en Italie, vostre langue latine, pour la relever de terre, apres sa totale ruine : car si lors qu'elle commençoit à tomber il ne se trouva homme qui la peust soustenir, et que quiconque s'oposa à sa ruine, fut ainsi qu'un Polidamas trop chargé du fardeau, maintenant qu'elle est du tout abatuë, et débrisée, et precipitée du temps, qui sera le vaillant homme, ou quel sera le

que leur donnarent premierement ces bons et excellens architectes : et si vous esperez (comme fist Esculape des membres d'Hippolite) que par ces fragmentz recueilliz, elles puyssent estre resuscitées, vous vous abusez. ne pensant point qu'à la cheute de si superbes edifices conjointe à la ruyne fatale de ces deux puissantes monarchies, une partie devint poudre, et l'autre doit estre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en un seroit chose impossible : outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondementz des vieilles murailles, ou egarées par le long cours des siecles ne se peuvent trouver d'aucun. Parquoy venant à redifier cete fabrique, vous serez bien loing de luy restituer sa premiere grandeur, quand, ou souloit

tri scritti riguardo, che ne vogliate far pruova : considerando che'l vostro scrivere latino non è altro, che uno andar ricogliendo per questo autore, et per quello, hora un nome, hora un verbo, hora un adverbio della sua lingua : il che facendo, se voi sperate (quasi nuovo Esculapio) che il porre insieme cotai fragmenti possa farla risuscitare, voi v'ingannate ; non vi accorgendo, che nel cadere di si superbo edificio, una parte divenne polvere, et un'altra dee esser rotta in più pezzi ; liquali volere in uno ridurre, sarebbe cosa impossibile : senza chè molte sono l'altre parti, lequali rimase in fondo del mucchio, o involate dal tempo, non son trovate da alcuno ; onde minore, et men ferma rifarete la fabrica, che ella non era da prima : et venen-

geant, qui se pourra venter de la relever ? Il ne me semble point en regardant voz escritz, que vous en vouliez prendre l'espreuve : Veu que vostre esriture latine n'est autre chose que aller d'un auteur en autre, recueillir maintenant de l'un un nom, de l'autre un verbe, et de l'autre un adverbe, de leurs langues. Enquoy faisant si vous pensez (comme un autre Esculape fit d'Hipolite) que pour joindre plusieurs de telz fragmentz ensemble, vous la poviez resusciter, vous estes trop abusé de vous mesmes, ne vous avisant point qu'au choir de si superbe edifice, une partie devint poudre, et l'autre se doit estre rompue en plusieurs pieces : tellement que qui les voudroit rassembler en leur premier estat seroit chose impossible. Outre ce que plusieurs parties d'icelles, demeurées au fons du

estre la sale, vous ferez paravanture les chambres, les etables ou la cuysine, confundant les portes et les fenestres, bref changeant toute la forme de l'edifice. Finablement j'estimeroy' l'Art pouvoir exprimer la vive energie de la Nature, si vous pouviez rendre à cete fabrique renouvelée semblable à l'antique, etant manque l'idée de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier.

dovi fatto di ridur lei alla sua prima grandezza, mai non fia vero, che voi le diate la forme, che anticamente le dierono que' primi buoni architetti, quando nova la fabricarono : anzi ove soleva esser la sala, farete le camere, confonderete le porte, et delle finestre di lei, questa alta, quell'altra bassa riformarete : ivi sode tutte, et intere risurgeranno le sue muraglie, onde primieramente s'illuminava il palazzo : et altronde dentro di lei con la luce del sole alcun fiato di tristo vento entrerà, che farà inferma la stanza. Finalmente sarà miracolo più che humano provvedimento il rifarla mai più eguale, o simile a quell'antica, essendo mancata l'Idea, onde il mondo tolse l'esempio di edificarla. (F. 129 v^o.)

Vous deprisez nostre vulgaire,

In guisa... che sola la lingua

grant tas de pierres, ou envelopées du temps, n'ont peu estre trouvées d'homme vivant. Par ainsi en voulant refaire ceste fabrique, elle seroit moindre et moins ferme qu'elle n'estoit auparavant. Et quand encor vous parviendrez à la reduire en sa grandeur premiere, il ne se peut faire que vous luy donniez ceste forme, et beauté qu'anciennement luy donnerent ces premiers architectes, lorsque premierement ils la bastirent : pour ce qu'au lieu ou estoit la salle vous ferez les chambres, vous mettrez les portes confusement, et quant aux fenestres, vous en dresserez l'une haute pour l'autre basse : Et si dresserez les murs fermes et entiers, en l'endroit d'ou venoit la clarté en la salle, ainsi vous ofusquerez la veuë, et au lieu de celà, en faisant ouverture au soleil, il y entrera parmy quelque alene de

paraventure non pour autre raison, sinon que des enfance et sans etude nous l'apprenons, les autres avecques grand peine et industrie.

volgare sia una lingua inhumana..., for e non per altra ragione. salvo perche questa una da fanciulli, et senza studio impariamo, ove a quell' altre con molta cura ci convertiamo... (F. 128 vº.)

L. II, ch. III.

Certainement ce seroit chose trop facile, et pourtant contemp-
tible, se faire eternal par renom-
mée, si la felicité de nature don-
née mesmes aux plus indoctes
etoit suffisante pour faire chose
digne de l'immortalité. Qui veut
voler par les mains et bouches
des hommes doit longuement de-
meurer en sa chambre : et qui
desire vivre en la memoire de la

Bene starebbe, se questa guisa
di studio bastasse altrui a far cosa
degnà di laude, et di meraviglia :
ma egli sarebbe troppo leggiera
cosa il farsi eterno per fama ; et il
numero de buoni et lodati scrit-
tori, in piccol tempo diventerebbe
molto maggiore, che egli non é.
Bisogna, gentilhuomo mio charo,
volendo andar per le mani et per
le bocche delle persone del mondo

mauvais vent, qui infectera le logis. Finalement ce sera un
miracle, surpassant l'humaine providence, si on la peut faire
egale ou semblable à l'antique, veu que nous avons le default
de l'Idée, d'ou le monde avoit pris l'exemple de la bastir.
(F. 169 rº.)

Il semble que... la vulgaire soit une langue inhumaine...
non pour autre cause par aventure, que pource que nous l'apre-
nons sans travail, et des enfance, et que les autres par grant
labeur nous sont faites familiares... (F. 167 vº.)

Ce seroit un grand bien, si telle maniere d'estude sufisoit à
l'homme pour faire chose digne de louange et de merveille
mais la cause en est trop legere pour le rendre eternal par
renommée : si est-ce pourtant, que s'il se pouvoit faire, le
nombre des bons et louables escrivains en augmenteroit beau-
coup en peu de temps. Il est donc besoing, mon gentilhomme,

postérité, doit comme mort en soymesmes suer et trembler maintesfois, et autant que notz poëtes courtizans boyvent, mangent et dorment à leur oyse, endurer de faim, de soif et de longues vigiles.

lungo tempo, sedersi nella sua camera ; et chi morto in se stesso, disia di viver nella memoria degli huomini, sudare e agghiacciar più volte, e quando altri mangia et dorme a suo agio, patir fame, et vegghiare. (F. 121 r^o)

à celuy qui veult estre trouvé dedans les mains, et parmy les bouches des hommes, tenir par longue espace de temps, pié à boulle, en son estude. Et quiconque desire apres sa mort, revivre en la memoire des hommes, il doit acquerir telle resurrection, par suer et trembler souvent, et souffrir faim et soif, et veiller tandis que les autres mengent et dorment. (F. 157 r^o et v^o.)



Le XVI^e siècle à travers les journaux et les revues.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, octobre-décembre 1908 : *L'historien du Haillan*, lettres et documents inédits, par Paul Bonnefon.

REVUE D'HISTOIRE DE LYON, janvier-février 1909 : *La querelle des Consuls et des Artisans à Lyon (1515-1521)*, par André Bassard. — *L'aumône générale de 1534 à 1562*, par Henri de Boissieu.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX, numéro du 30 décembre 1908 :

P. 960. — *Un roi d'Yvelot*.

P. 968. — *Le banc d'orfèvre de Cluny*.

P. 980. — *Livres portant sur le titre le monogramme de Henri II et de Diane de Poitiers*.

Numéro du 30 janvier 1909 : *Sur les épées de François I^{er} prises à Pavie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *La signature des Primitifs*. — M. de Mély communique à l'Académie un jugement du 27 juin 1457 qui, conformément à l'ordonnance du 1^{er} avril 1426, condamne à l'amende plusieurs enlumineurs, pour n'avoir pas signé les œuvres qu'ils avaient mises en vente. Il en résulte que non seulement les miniaturistes primitifs ont signé leurs œuvres, mais qu'ils étaient punis quand ils ne le faisaient pas. Une ordonnance du 21 mars 1500 vint de nouveau rendre la chose obligatoire : elle est suivie des signatures des miniaturistes reçus maîtres dans l'année, qui accompagnent leurs noms des marques qu'ils adoptent.

Grâce à elles, M. de Mély a pu découvrir que tous les manuscrits enluminés portent à la première page, à la place où les éditeurs mettent maintenant leur nom, une marque ou des initiales. M. de Mély, dès aujourd'hui, peut déjà en apporter vingt-six.

Les typographes n'ont donc fait que suivre la tradition des miniaturistes.

UN LISEUR.



Bibliographie.

LIBRAIRIE EMILE PAUL. — *Médaillons romantiques* par André Pavie, 1 vol. in-8° (*J. du Bellay et Sainte-Beuve*).

En attendant que nous rendions compte du livre de M. Pierre Villey sur les *Sources de la Défense et de l'illustration de la langue française* par Joachim du Bellay, j'ai le grand plaisir de signaler aujourd'hui à nos lecteurs un très curieux et très intéressant chapitre sur *Sainte-Beuve et Joachim du Bellay* dans les *Médaillons romantiques* de M. André Pavie.

On sait que Victor Pavie publia, en 1842, à ses frais, avec une notice de Sainte-Beuve une très jolie édition des *Œuvres choisies de J. du Bellay*. Son petit-fils publie aujourd'hui une partie de la correspondance qui fut échangée à cette occasion entre Victor Pavie et le futur critique des *Lundis*.

« On vient de réimprimer à Paris, chez Techener, écrivait Sainte-Beuve à son correspondant angevin, le *Discours sur la langue de Joachim Dubellay*. Oh ! tâchez de faire votre ou plutôt notre Dubellay et d'arracher les documents à ce vieux grimaud. J'en ai parlé à votre père : parlez-lui en à son retour, il saura découvrir le moyen d'arriver à ce savant avare. Je serai à vos ordres pour préface et tout. Dubellay, après Rome vue a plus de sens et de charme pour moi... »

Cette lettre est du 3 septembre 1839. — Le 17 octobre de la même année, Sainte-Beuve écrivait de nouveau à Victor Pavie :

Cher Pavie,

« J'ai bien tardé à répondre à chacune de vos demandes. J'ai été dans un vrai torrent d'occupations. Oui, nous ferons le Du Bellay. Remerciez bien M. Blordier des renseignements qu'il a bien voulu coordonner et dont je ferai mon profit. Tâchez à tout prix (même en le cajolant) d'obtenir de M. Grille ses paperasses : qu'il soit tranquille, nous le citerons avec honneur. Il ne faut pas, selon moi, tout imprimer : je suis de l'avis de M. Pavie (le père de Victor) sur le format in-8°, comme mon *Ronsard* dans le temps. Cela fera un pendant. Il faudra faire un bon choix. L'illustration, un bon choix et mon introduction feront un honnête volume in-8°

» Quant au reste, cher ami, au choix d'un intermédiaire pour éditeur, je n'ai aucun avis là-dessus. Faites ce qui vous convient. Imprimez et publiez là-bas, déposez ici chez Techener. Ne comptez sur aucun pro-

fit : espérons que vous ne perdrez pas. Voilà toute la perspective comme je la vois à votre publication patriotique. Je serais trop heureux d'en être pour vouloir rien autre chose.

» Etant plus occupé que je ne puis dire, j'attendrai, pour m'occuper de rien, que j'aie tout ce qu'on peut espérer de M. Grille. Alors nous verrons à nous mettre au travail. Je fais toujours les choses au dernier moment, mais j'y mets tout mon feu.. »

Ce M. Grille, dont il s'agissait d'obtenir les paperasses, était le même que celui que Sainte-Beuve traitait tout à l'heure irrévérencieusement de vieux grimaud et de savant avare. Antiquaire érudit et collectionneur passionné, il avait, dit M. André Pavie, fait de sa maison l'asile d'innombrables richesses d'art ou d'histoire dédaignées par leurs indifférents détenteurs. Mais ne pénétrait pas qui voulait dans le sanctuaire, et surtout n'usait pas qui voulait des trésors entassés. Les visiteurs désintéressés qui se présentaient en curieux ou en admirateurs étaient ordinairement les bienvenus ; les chercheurs de documents étaient reçus avec la plus extrême méfiance, et fort souvent éconduits. Pavie ne put le fléchir et Sainte-Beuve n'obtint rien de son côté.

« Tout cela est bien plaisant, écrivait Sainte-Beuve, et si nous ne faisons pas un jour une *nouvelle* de notre archiviste, je crois que nous n'en ferons rien du tout. L'accroc ne doit pas nous empêcher d'aller ; mais, pour l'édition au point de vue angevin, il y aura bien des lacunes. Il faudrait des notes à propos des amis à qui Du Bellay adresse ses sonnets. Enfin, tâchons de nous en tirer avec convenance et avec soin. Je vais relire mon Du Bellay. Il y a tant de mauvais vers et en l'uyeux, que je crois qu'on pourra mettre la prose : c'est ce qu'il a fait de mieux, excepté quelques petites pièces. Soyons *très sévères* dans le choix des vers, et puisque l'érudition ne sera pas complète, qu'elle le soit au moins choisie. Relisez vous-même et notez au crayon ce qui vous paraîtra bon et digne d'accueil. Ma notice sera médiocrement érudite, mais j'y mêlerai des considérations neuves sur le rapport de plus en plus frappant entre cette tentative poétique de Ronsard et Du Bellay et la nôtre, hélas ! déjà presque aussi avortée. Relisez donc, cher ami, et, avec votre tact poétique, démêlez, et moi de mon côté ; mais dussiez-vous ne mettre que trente sonnets ou petites pièces autour de sa belle prose, soyons sévères et faisons-lui honneur en évitant d'ennuyer ceux qui ne le liront que là.

» On pourrait analyser dans le courant, par de petites notes ou arguments, ce qu'on ne mettrait pas en entier. »

Du 21 septembre 1840 :

« J'ai déjà amassé bien des notes pour la notice sur Du Bellay. Je la ferai bientôt et même tout de suite, car je me sens en train. Quant au corps de l'édition, c'est à vous de tout faire et de décider : Votre goût décidera en se combinant avec les convenances du volume. Ainsi vous pourriez commencer votre impression du texte, en choisissant surtout une bonne édition, et en ayant sous les yeux une couple d'éditions, pour collationner au besoin. Du Bellay a fait beaucoup de vers latins et curieux, que j'ai. De plus j'ai de lui une grande Vie manuscrite de

Colletet. Mon dossier va être complet. L'air de la Mazarine m'inspire.

» Je vous demanderai peut-être, quand la notice sera faite, de l'insérer dans la *Revue des Deux-Mondes* en indiquant et annonçant votre publication. Commencez donc, cher Pavie, et avant un mois, j'espère que je serai prêt. »

Septembre 1840 :

« Encore moi, je fais ma notice et j'ai assez de drôleries nouvelles. Pour votre choix de Du Bellay, je voudrais pourtant encore que vous eussiez sous les yeux le choix déjà fait, et assez bien, dans le recueil intitulé *Almanach poétique ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poésie française* (Paris 1778, tome IV, p. 41-204). Vous trouverez ce recueil assez aisément (il y a en tout une quarantaine de volumes in-12) soit à la Bibliothèque d'Angers, soit chez quelque bibliophile de chez vous.

» Je voudrais que vous eussiez aussi sous les yeux le choix fait (par Fontenelle) dans le tome I du *Recueil des plus belles pièces des poètes français depuis Villon jusqu'à Ronsard* (Paris 1752). Il y a six petits volumes à ce recueil assez connu.

» Ces choix déjà faits, quand ils l'ont bien été aident toujours, et ils empêchent d'omettre quelques jolis vers qui autrement pourraient échapper. Je vous l'indique au surplus par excès de précaution, et au cas où vous pourriez les avoir sous votre main : autrement, en lisant bien notre Du Bellay, vous vous en passerez. »

Du 3 octobre 1840 :

« Mon cher ami, j'achève mon Du Bellay demain ou après-demain. Voici ce que je voudrais : que vous me permisiez de l'essayer dans la *Revue des Deux-Mondes* ; j'indique en commençant que votre choix de Du Bellay est sous presse et que c'est à ce propos que mon travail est fait. Nous gagnerions à cette publication première de nous bien entendre sur notre poète. Vous y verriez mes classifications, mes indications, et en tireriez le parti que vous voudriez pour le choix. Et puis, si je me suis trop émancipé sur Rome (quoique j'aie pris garde), vous me le diriez.

» La *douceur angevine*, dans ce joli sonnet, est-ce une locution du pays. Qu'est-ce que cette douceur ? Cela tient-il à l'air que l'on respire, à l'accent ? Donnez-moi votre sens, et *un peu vite*, s'il vous plaît. »

L'article de Sainte-Beuve parut dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1840. Quelques mois après, l'illustre critique écrivait à Pavie en lui renvoyant les épreuves du livre :

» Voici les épreuves, mon cher Pavie. Il y a assez de corrections et essentielles. J'aimerais mieux revoir, si c'était possible, et dans ce cas, il faudrait me renvoyer cette première épreuve pour qu'il me fût plus facile de vérifier. Sinon, il faudrait que vous même prissiez la peine de bien vérifier, car je ne me fie qu'à l'œil du maître.

» Dans les citations latines, on ne met plus (vous le savez) aucun accent : ainsi ne les rétablissez pas.

» J'ai trouvé à l'endroit de Rome (page XXI) un mot noté *ingrédients*. Je l'ai pourtant laissé, parce que les phrases qui suivent et qui précè-

dent en disent beaucoup plus et plus nettement, et parce que ce mot d'*ingrédients*, assez peu noble, rend sourdement ma pensée. J'ai l'air de mal choisir mon terme, et je dis ce que je veux dire. Le mot d'*éléments*, si on le voulait substituer serait lourd et aurait d'ailleurs besoin d'être accompagné d'une épithète qualificative, qui en dirait plus que mes *ingrédients*. Voyez, du reste, si cela vous choque absolument, et dites-le moi ».

Il me semble que ces lettres méritaient d'être mises sous les yeux du lecteur. Elles prouvent que Sainte-Beuve ne connaissait pas encore à fond son Du Bellay. Au fur et à mesure qu'il le pénétrera, il le comprendra mieux et lui fera la part plus large dans son admiration. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire le dernier article qu'il lui consacra dans ses *Lundis*. Là il se montra tout à fait juste envers lui en le mettant au premier rang.

LIBRAIRIE DELAGRAVE. — *Les Poètes du terroir*, anthologie des poètes français du xv^e au xx^e siècle, par Ad. Van Bever, 1 vol. in-12. — Voici un petit livre remarquablement fait et qui a sa place toute indiquée dans les bibliothèques. M. Ad. Van Bever y a mis tout son savoir de bibliographe et tout son goût de lettré. Le xvi^e siècle y est bien représenté. En *Anjou*, nous relevons les noms de Bourdigné, Colin Bucher, J. du Bellay, Ant. de Baïf, Jean Le Masle, Le Loyer. — Dans le *Berry* : François Habert et Pierre Motin. — Dans la *Bourgogne* : Pierre Grognet, R. de Collerye, B. des Périers, Cl. de Pontoux, Er. Tabourot, Ph. Hépémont, Pontin de Uryard. — Dans la *Bretagne* : J. Meschinot et Ch. d'Espinay. — Dans la *Champagne* : J. Passerat, Amadis Jamyn et Ch. de Navières.

Ce volume aura une suite, M. Ad. Van Bever s'étant proposé de passer en revue toutes les provinces de France. Chaque province est précédée d'une notice générale aussi complète qu'on la pouvait désirer, et l'auteur l'a rendue plus intéressante encore en l'agrémentant d'une carte géographique où sont indiqués les lieux de naissance de tous les poètes de son anthologie.

Signalons en terminant ce bulletin :

1^o *Le Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900), t. I, *seizième siècle*, par Gustave Lanson (1 vol. in-8°, chez Hachette) ;

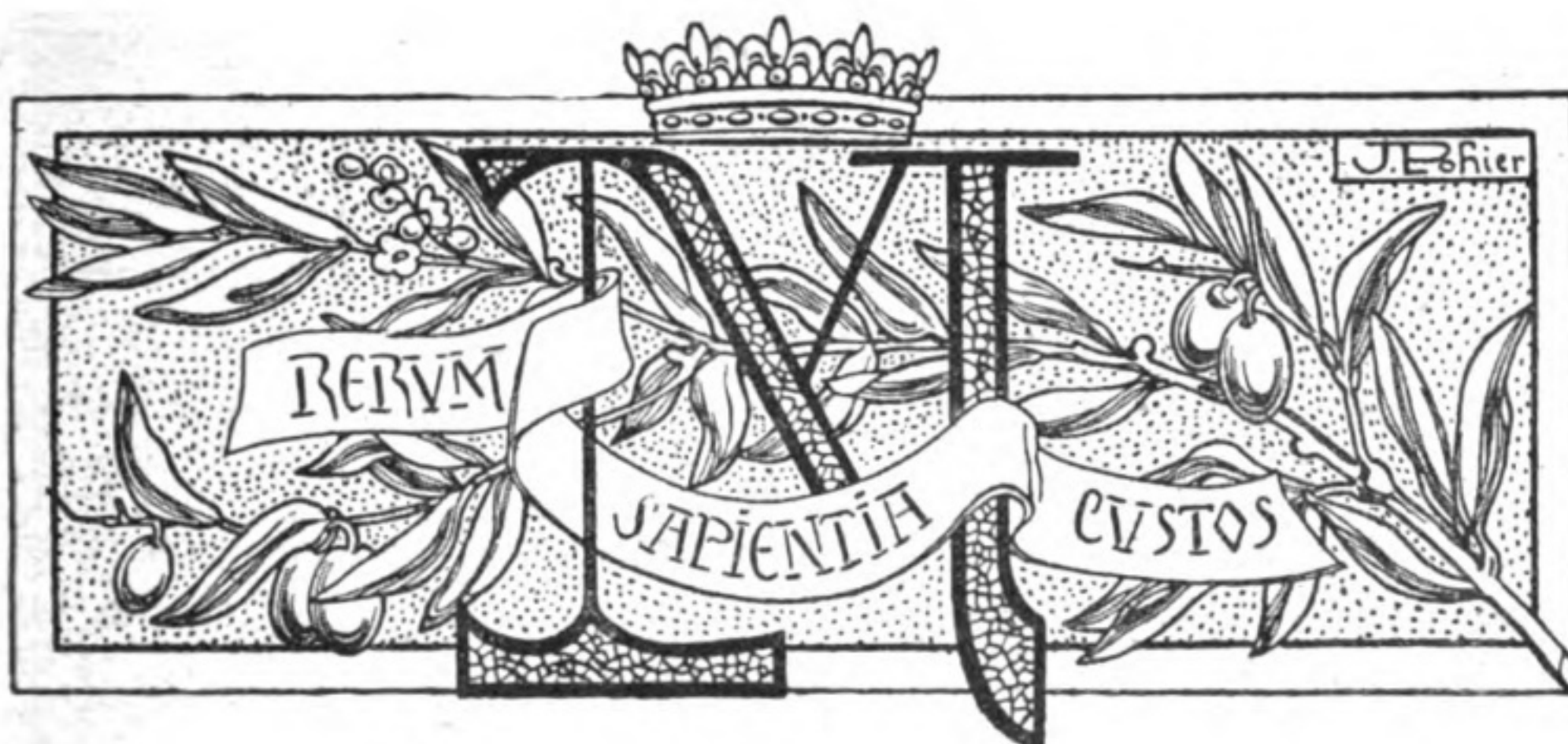
2^o *L'Amiral Coligny*, par Charles Merki (1 vol. in-8°, chez Plon et Nourrit) ;

3^o *Les lettres inédites de François d'Aerssen à Jacques Valcke, trésorier de Zélande* (1599-1603), publiées par Jules Nouaillac (1 vol. in-8°, chez Champion).

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ.

Châteauroux. — Imprimerie MELLOTTÉE.



La Renaissance romantique

AMIENS

Le Passage de la Renaissance et les Pastiches de l'Architecture romantique.

Voici un petit et curieux effet d'une grande cause: le « Romantisme » n'a nulle part¹ provoqué de construction aussi complète, aussi démonstrative que la « Galerie de la Renaissance » élevée en 1845 à Amiens, ville où le respect des traditions, la méfiance de toute audace, ont toujours paru le commencement et la fin de la sagesse. Les *archéologues* ne s'intéressant, comme le prescrit le titre qu'ils se donnent, qu'aux édifices, aux objets anciens et même, par une constante prédilection, aux plus vieux parmi les anciens, n'ont pas encore étudié l'évolution de l'architecture pendant le der-

1. Sauf à Nantes où non seulement le Passage Pommeraye (1843), mais encore la Maison dorée de l'avenue de Launay et l'admirable maison qui fait le coin des rues Voltaire et Gresset, peuvent être donnés comme les plus beaux spécimens de la Renaissance romantique.

nier siècle : c'est une besogne qu'ils laisseront, sans la déflorer, à leurs petits-fils. Un livre nécessaire n'a pas été écrit, à notre connaissance, sur ces pastiches, souvent ingénieux, du Moyen Age ou du XVI^e siècle qui furent composés, à Paris et en province, entre la Restauration et le second Empire et qui sont proprement des « manifestes » romantiques : cette indifférence des spécialistes est regrettable car ces résurrections de très vieux décors sont bien les seules tentatives logiques dans leur principe, pittoresques dans leur exécution, pendant la longue phase d'indécision, de monotonie et d'absence d'originalité qui est toute l'histoire de l'architecture privée et de son ornementation au XIX^e siècle.

Deux lignes, dans la seconde édition (1848) de l'*Histoire d'Amiens* de H. Dusevel, sont toute la « bibliographie » du Passage de la Renaissance. Le projet, les travaux, l'ouverture de l'artère nouvelle semblent avoir été ignorés de la presse contemporaine, du *Glaneur*, de la *Gazette de Picardie*, du *Journal de la Somme*, dont presque toute la « locale » est consacrée, en 1845, aux nouvelles de la « voie ferrée », en cours de tracé. Aussi est-il plus laborieux de réunir quelques renseignements sur un passage ouvert au temps de Louis-Philippe que sur une place aménagée sous Louis XI ! Cependant on trouvera plus bas les noms de l'architecte du Passage, des sculpteurs ornementalistes, du fondeur et ceux des propriétaires des terrains lors de la création. Pour mieux apprécier l'initiative de ces Amiénois, il faut rappeler d'abord comment les théories romantiques ont influencé l'art de bâtir, comment quelques architectes, groupés en une arrière-garde timide, assez distante des littérateurs et des peintres, imaginèrent, de 1825 à 1840 — environ — le style, « gothique romantique » puis, à la fin de la Monarchie de Juillet, ce style « Renaissance romantique » dont notre Passage est une parfaite application.



Le mot de Romantisme sert à désigner dans l'usage courant un ensemble d'idées et d'œuvres si complexe qu'il est sans



Amiens : le Passage de la Renaissance en « Renaissance romantique » (1845). Partie vers la rue des Sergents.

doute impossible de lui substituer une bonne définition : il n'est pas plus facile de préciser les origines du Romantisme, vers le milieu du XVIII^e siècle peut-être. Ne retenons que deux

des articles du *Credo* romantique, le second n'étant que la conséquence du premier. L'école rompt des lances, de toutes formes, contre ce qui est « classique » dans les arts comme dans les lettres, contre David le peintre ou Fontaine l'architecte aussi bien que contre Voltaire le tragique. Et, plus critique que créatrice, elle est obligée de rechercher dans le passé des formes écrites, peintes ou sculptées, par quoi elle remplacera les formes classiques. Elle est ainsi conduite à découvrir, en deçà des siècles pervertis, la littérature et l'art traditionnels, nationaux, de la France, la littérature de l'art du Moyen Age. Le romantique secouera la poussière des manuscrits pour ressusciter des fabliaux, des chroniques, des ballades et dès que cette lecture le fatiguera, il écrira des pastiches de ballades, de chroniques, de fabliaux saupoudrés de vocables bien archaïques et surprenants. Vignettiste ou architecte, il « retrouvera », au prix de moindres peines, les cathédrales, les châteaux, les maisons de bois sculpté de la vieille France qui, à la vérité, n'avaient jamais été tout à fait oubliés. Il ne sera pas de séjour plus recherché des romantiques, écrivains ou artistes, de décor qu'ils reproduiront ou décriront plus amoureusement que des ruines. Le roman, le poème, le théâtre et la vignette ont, pendant vingt ans, fait une large consommation de donjons, de machicoulis, de cryptes et d'ouhliettes, de baies « en ogives » et de corbeaux grimaçants. Tony Johannot, Célestin Nanteuil et les autres petits maîtres de la vignette romantique ¹, utilisent des croquis d'archéologie dans la plupart de leurs encadrements, pour les fonds et les accessoires des scènes dont ils illustrent de farouches « romans historiques ». Le Romantisme des artistes fut plus facilement accepté, en province surtout, et plus durable que celui des écrivains. Il était d'abord plus modeste: la peinture de Dela-

1. Champfleury, *Les Vignettes romantiques. Histoire de la Littérature et de l'Art*, 1825-40. Paris, Dentu, 1883, in-4°.

croix, de Decamps, de Bonington et de leurs émules, la sculpture de Préault, de Jehan du Seigneur ou de Félicie de Fauveau, l'illustration, la forme la plus développée de l'art romantique, ne pratiquèrent pas cette débauche de pittoresque, ces outrances voulues, que poètes et romanciers, ceux au moins de second plan, semblaient confondre avec l'essence même du Romantisme; l'architecture, dominée par des lois matérielles immuables, pouvait moins encore devenir l'expression de l'idée romantique, ainsi comprise.

D'autre part, la grande réhabilitation des monuments anciens que préconisaient les romantiques était attendue: elle satisfaisait un sentiment populaire que jamais l'« académisme » puis le « classicisme » n'avaient étouffé. Le peuple avait continué d'admirer et il regrettait « ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères ¹ ». On sait avec quel soin jaloux les Amiénois avaient surveillé leur Cathédrale et combien légères furent les atteintes qu'elle reçut pendant la tourmente révolutionnaire ².

Enfin ³ les littérateurs et les artistes portés par un parti pris d'esthétique pure vers le Moyen Age, le révèlent, sans vraiment le connaître, à des savants; le mouvement archéologique devient si puissant, si méthodique qu'il alimentera bientôt l'art et la littérature qui avaient eux-mêmes donné conscience aux érudits de leur utilité et de leurs devoirs.

Sans doute le « goût gothique » partagé par des esprits

1. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, 3^e partie, livre I, ch. 8.

2. En 1801, 1806, 1815, en plein « classicisme » de David, Caron-Berquier, Rivoire et Baron, rédigent des descriptions de la Cathédrale aussi justement enthousiastes que celles de notre temps.

3. De ces diverses raisons de la popularité de la campagne romantique en faveur de l'art du Moyen Age, on pourrait rapprocher l'intérêt politique d'un Louis XVIII, à relier, au delà de la longue domination de l'art gréco-romain qui avait produit l'art davidien de la Révolution maudite et du règne de l'Usurpateur, la tradition, vraiment nationale comme le veut être la dynastie elle-même, la tradition de saint Louis et de Louis XII. Voir Raoul Rosières, *L'Evolution de l'architecture en France*, Paris, Leroux, 1894, p. 236 et suivantes: le Romantisme.

mieux inspirés, à tout prendre qu'un Jean-Jacques Rousseau, qu'un Voltaire, contempteurs des Cathédrales, n'avait jamais cessé de s'affirmer. Millin, Willemin, le Beauvaisien Sérour d'Agincourt, consacrent sous la Révolution et l'Empire de grands ouvrages illustrés aux arts du Moyen Age ; Alexandre Lenoir ouvre en 1792 l'admirable et suggestif *Musée des Monuments français* aux Petits-Augustins (sur l'emplacement actuel de l'École des Beaux-Arts¹) ; sous le nom singulier d'Académie *celtique*, c'est en 1804 qu'est fondée la doyenne des associations d'archéologues, la Société nationale des Antiquaires de France.

Malgré la continuité de ce sentiment, malgré les musées et les livres, c'est bien au temps de la Restauration *et du Romantisme* qu'apparaissent vraiment une organisation, une littérature de l'archéologie française. Le fait est si connu qu'il suffira, pour le bien rappeler, d'énumérer quelques très grands noms. A vrai dire, c'est en 1806 que Chateaubriand avait donné le *Génie du Christianisme*, qui renferme un premier et éloquent appel en faveur des monuments gothiques. Mais c'est en 1825 que Victor Hugo prélude par son manifeste *Guerre aux démolisseurs ! à Notre-Dame de Paris* (1831) qui valut à cette campagne une étonnante sympathie. Puis viennent, derrière ce gigantesque héraut, Montalembert ; Vitet et Mérimée, premiers directeurs de la *Commission des Monuments historiques* (1831) ; Michelet ; Alexandre du Sommerard qui édite à partir de 1838, *Les Arts au Moyen Age*, avant de créer notre Musée de Cluny ; Taylor, Cailleux et Charles Nodier²

1. Voir Fr. Benoît, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*. Paris, May, 1897, in-4°. Notamment, p. 119, 127, 268, 279...

2. Nodier, dont le salon, lorsqu'il devint conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, fut un des plus actifs cénacles du Romantisme, avait vécu deux ans à Amiens en 1809-10. Il était le secrétaire de Sir Herbert Croft qui habitait l'hôtel de la rue Gloriette n° 1. Absorbé par l'exercice de cet office et des travaux de philologie, Nodier ne paraît pas avoir pris intérêt à la vie locale. Voir Tivier, *Deux ans de la vie de Charles Nodier dans les Mémoires de l'Académie d'Amiens*, 1899.

qui commencent, en 1820, par la Normandie¹, où ils rencontraient déjà, au pied des clochers, plusieurs confrères anglais, une grande enquête, luxueusement éditée, les *Voyages ROMANTIQUES dans l'ancienne France*; Arcisse de Caumont, véritable fondateur de la science française des monuments et de l'organisation provinciale de leur étude, qui publie en 1824 un *Essai sur l'architecture du Moyen Age particulièrement en Normandie* et en 1830 la première partie d'un *Cours d'Antiquités monumentales*...

A Amiens, le Romantisme littéraire n'avait que peu d'écho. Notre prudence, ce *temperamentum temperatum*, dont nous devons, en toutes occasions, être plus heureux que honteux, gardaient les jeunes Amiénois en mal de littérature de tout excès aventureux, leur interdisaient la peinture de ces meurtres, de ces viols, de ces orgies, épisodes nécessaires pour vraiment « faire du Romantisme ». Nos pères lisaient tranquillement ces histoires effarantes et passionnées dans les in-octavo numérotés des « cabinets de lecture », chez Prévot-Allô, rue des Verts-Aulnois, Lenain, rue Saint-Jacques, chez la veuve Darras, rue des Trois-Cailloux et, plus tard, chez Alfred Caron, dans la même rue. Mais ils ne les imitèrent pas. Nos poètes, Saint Albin-Berville, Henri Marotte, Eugène Yvert, sont des disciples appliqués et corrects que n'eût pas désavoués l'abbé Delille. Seul un étranger, un Parisien, Edouard Cassagnaux, rédacteur, de 1829 à 1845, d'une feuille d'opposition *La Sentinelle Picarde*, trompe l'ennui de l'exil en faisant imprimer ici et éditer à Paris, chez Audin, des romans d'un Romantisme ingénu et farouche: *Le Meurtre de la vieille rue du Temple*, *le Pénitent*, *Baltassar*. Mais une notice sur Cassagnaux et ses œuvres a été récemment publiée et je me permets de vous y renvoyer².

1. Les trois volumes consacrés à la Picardie ont paru de 1835 à 1845.

2. Alain Dubois, *Un romancier romantique amiénois: Edouard Cassagnaux*, Fas-

Malgré cette personnalité notable, Amiens n'a pas été et ne pouvait être un centre romantique comme Rouen, où se distinguèrent Hyacinthe Langlois du Pont de l'Arche, graveur, poète, archéologue, auteur des curieuses et très romantiques recherches sur *La Danse des Morts* de l'Aître Saint-Maclou, Ulric Guttinguer, chantre et illustrateur des ruines de Jumièges, le vignettiste Gustave Morin...¹

La Picardie, suivant la plus sérieuse direction indiquée par le Romantisme, devient dans le même temps un centre d'études savantes. Le D^r Rigollot, qui devait publier en 1840 une *Histoire des Arts et du Dessin* encore estimable, Alexandre Bouthors qui éditera avec des notes et des introductions érudites les *Coutumes du Bailliage d'Amiens*, H. Dusevel, qui avait terminé en 1832 la première édition de l'*Histoire d'Amiens*, se joignent à des curieux du passé qui n'ont écrit que de moindres travaux, Guérard, Ledieu, Charles Dufour, Bazôt, et fondent en 1836 la Société d'Archéologie : on sait que, sous le titre de Société des Antiquaires de Picardie, elle a durant tout le siècle justifié le renom de science du pays de Ducange et de Dom Grenier et que la ville lui doit son musée. En 1839, la Société française d'Archéologie, dirigée par Arcisse de Caumont, tenait à Amiens un congrès pour constater ces premiers efforts. Ils ne furent pas toujours assez puissants pour arrêter, à Amiens, à Abbeville, dans la province, le zèle des Vandales, administrateurs ou particuliers : au moins ils contrarièrent souvent leur déplorable activité. Si, dans cette période, la première publication consacrée à la Cathédrale est d'un Rouennais, de Jolimont, qui commente les planches de Chapuy dans les *Vues pittoresques de la Cathédrale d'Amiens* parues en 1826, Dusevel en rédige en 1830 une bonne descrip-

cicule XXV des *Conférences des Rosati picards*, 1907. Cassagnaux dirigea à peu près seul une revue romantique, la *Revue d'Amiens* qui eut... sept livraisons d'avril à octobre 1833.

1. Champfleury, ouvrage cité, p. 199.

tion à l'usage des touristes¹ et désormais les Amiénois, surtout les abbés Jourdain et Duval, ne laisseront plus à d'autres le soin de l'étudier. Sur la première liste des membres titulaires de la Société d'Archéologie sont inscrits les noms de Cheussey et d'Aimé Duthoit : nous allons les retrouver.

..

La révélation au public des anciens monuments français, par les écrivains et les antiquaires, créa une « mode » des ornements gothiques, interprétés avec plus d'ardeur que de fidélité. Sans doute les jeunes et brillants architectes du service des Monuments historiques, qui, joyeux d'oublier et de fronder l'enseignement « classique », se faisaient les champions de l'art du Moyen Age, empruntaient aux vieilles églises mieux que des éléments de pittoresque superficiel. Les travaux de restaurations — parfois trop « poussées » — les forçaient à bien analyser les méthodes des « maîtres de l'œuvre » : les œuvres personnelles de Labrousse, de Lassus, d'Eug. Viollet-le-Duc ont prouvé plus tard qu'ils s'étaient assimilé les principes mêmes de la construction gothique. Une moindre compréhension du style suffisait à qui peignait un château de Coucy ou de Pierrefonds sur une assiette, sculptait, au dossier d'un fauteuil, un marmousset copié dans des stalles du XV^e siècle, illustrait d'un donjon la couverture d'une romance ou la page d'un « keepsake ». C'est par le livre à images — surtout par les traductions de Walter Scott — et par le mobilier que s'est vulgarisé, à partir de 1825, cet art de pastiches faciles : le « gothique troubadour ». Sa vogue dura bien après le mouvement romantique : sous le Second Empire, les jeunes filles s'éprenaient encore, comme dix ans plus tôt Emma Bovary, de

1. 2^e édition en 1839. — Gilbert, qui a écrit plusieurs des grandes églises françaises, a publié en 1833 une notice développée de la Cathédrale.

« choses historiques, de bahuts, de salles de gardes et de ménestrels et auraient voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir¹ ».

Le « gothique troubadour » est appelé aussi « gothique de pendule », car des horlogers ingénieux s'aperçurent assez tôt, de l'heureux effet d'un cadran, tenant la place de la rose, entre les tours d'une cathédrale minuscule hérissée de clochetons et de gables : par les fenêtres en tiers point, on voit le balancier s'agiter dans la nef, entre les bas-côtés. Un architecte officiel ne venait-il pas d'accrocher les heures d'un cadran monumental aux meneaux de la grande rose de la Basilique de Saint-Denis ? Il existe divers modèles de ces pendules : les réductions de Notre-Dame de Paris atteignent un haut prix dans les ventes. M^{lle} L. P. conserve, à Amiens, depuis 1835, une garniture de cheminée et pendule « à la Cathédrale ».

Ces arcatures, ces choux frisés, ces dais et ces pinacles, tolérables sur un flambeau, aux panneaux d'un bahut, les voici — assez rarement, il est vrai — transportés dans la décoration des édifices : c'est dans la forêt de Chantilly, sur la rive d'un étang très « romantique », le petit « Château de la reine Blanche » ; c'est à Montmartre, alors champêtre, la « villa gothique », détruite, du comte Ch. de Lescalopier (qui a laissé à notre ville sa très riche bibliothèque et ses objets d'art ancien) ; c'est, au cœur de Paris, 116, rue Saint-Martin, la « Maison gothique » élevée en 1881, paraît-il², par quelque très audacieux précurseur. Au-dessus de trois lignes de fenêtres à impostes flamboyants en bois découpé et de colonnettes à chapiteaux de feuillages se développe une frise... Renaissance !

1. Flaubert, *Madame Bovary*, p. 54 de l'édition de 1862.

2. F. Benoit, ouvrage cité, p. 279.

L'enseigne est toute une épopée en trois parties, commentées par des inscriptions en lettres de missel : on y voit « l'origine des Goths, la trahison de Stilicon et les Goths chassés de Rome ». Le nom n'est pas connu de l'architecte ou du boutiquier qui estimait, même en 1811, que la France devait l'art *gothique* aux *Goths* de Stilicon ! A-t-on jamais bâti à Amiens un édifice comparable ? Nous ne le croyons pas et, pour donner un exemple, plus sage et assez plaisant, de ce premier groupe de pastiches romantiques, c'est à un magasin de Gand ¹ que nous le demanderons.

..

Descendant l'ordre des siècles, les ornemanistes « découvrirent », vers 1825, la Renaissance de Louis XII et de François I^{er}. C'est, à Paris au moins, toute une école qui déroule des « arabesques » moulées à Gaillon ou à Chambord sur des façades d'hôtels ou de maisons de rapport, en fait saillir les bustes de profil, inscrits en haut relief dans des rinceaux fleuris. Duban, l'architecte de l'École des Beaux-Arts, a donné un exemple sobre de ce style à l'hôtel Pourtalès, 7 rue Tronchet. Des contemporains moins réputés ont surchargé de ces ornements les n^{os} 12 rue Linné, 2 et 4 rue Rambuteau ², 26-28 place Saint-Georges...

C'est en « Renaissance romantique » que sont décorés les étages de l'ancienne « Maison dorée », de joyeuse mémoire, construite par Lemaire en 1837, à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Laffitte : le rez-de-chaussée, actuellement

1. A Paris la décoration d'une maison d'angle, rues Mandar et Montorgueil, devait être semblable à celle de la maison de Gand, mais elle est très dégradée.

2. Ne serait-ce pas à cette maison que fait allusion Champfleury (ouvrage cité, p. 18) qui en attribue la construction à l'architecte Robelin, la sculpture à Antonin Moine ?

éventré, est devenu un bureau de poste. Toute voisine était, rue Laffitte, la « cité des Italiens » bâtie dans le même style, vers 1840, par les frères Kaufman¹.

Les modèles parisiens — où les excuses auprès des derniers classiques — ne manquaient donc pas aux créateurs, en 1845, du Passage de la Renaissance. C'est l'époque où toutes les villes étaient pourvues de passages, de « galeries » ; la plupart des passages de Paris datent de Louis XVIII ou de Charles X. De 1830 à 1840, on avait ouvert à Amiens deux de ces asiles précieux, les jours de pluie, aux « m'est avis » ou « sénateurs » : le Passage du Commerce, presque sans ornementation, et celui des Arts *utiles*. C'est pour nous plus simplement le Passage des Arts, entre les rues au Lin et du Chapeau-de-Violettes, qui sert aujourd'hui de remise aux kiosques roulants et aux « locomotives » de marchands de marrons et de « frites ». Ici, sur les chapiteaux de plâtre, sur les fermes peintes qui soutiennent le vitrage, certains arrangements sont en « Renaissance romantique » ; mais ils ne permettent pas de supposer la collaboration des Duthoit qui surent donner un tout autre caractère au troisième passage.

Il n'est pas besoin, j'imagine, d'indiquer l'utilité du Passage de la Renaissance. Sa ligne brisée, dont les deux parties se rejoignent dans une vaste rotonde, établissait une voie, plus directe que par la place Périgord, entre la grande rue de la ville et la rue des Sergents, la place Saint-Martin, la rue Saint-Leu et ses voisines, tout le quartier du grand « commerce d'Amiens ».

Les terrains qu'il occupe étaient couverts au Moyen Age par la grande maison du « Lymecon » (du limaçon), refuge des moines de Saint-Fuscien² : nous avons dit ailleurs

1. Voir *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics*, publiée par César Daly, tome II, 1841, planche V.

2. Archives communales BB. 11, pp. 15, 21, de 1471 ; 13, p. 43 v^o de 1478... Le Limaçon était aussi, d'après le premier texte, l'entrepôt des vins de l'abbaye.

que sa haute toiture apparaissait au-dessus du rempart, derrière la porte Longuemaisière¹. Après son abandon par les



Amiens : détail de l'ornementation du passage de la Renaissance.

moines, la maison avait été morcelée. Au XVIII^e siècle, la partie bordant la rue des Trois-Cailloux était occupée par une hôtellerie, l'*Hôtel de Londres*, puis *de Lyon*, enfin, en 1839, *du Lion d'Or*.

1. *Notre Picardie*, n° 31, janvier 1909, p. 9.

Les terrains appartenaient, lors de la percée du Passage, surtout à des entrepreneurs de construction, de serrurerie, de peinture... : MM. Tattegrain-Delabarthe, Carpentier-Nollent, Dutry, Pipaut-Lequien, Obry-Lequien, Pierre Messier, Joseph Dufétel, Madame Debeaussaux... L'architecte le plus réputé était alors M. Cheussey¹ ; comme architecte municipal, il avait soigneusement construit des édifices gréco-romains, sans y apporter la moindre originalité personnelle² : la Bibliothèque, de 1823 à 1826, l'église Saint-Jacques, en 1832, la Poissonnerie d'eau douce. Telle était sa fidélité à la colonnade et au fronton qu'il a logé dans un petit temple grec les « gabelous » de la porte de Noyon : ils l'habitent encore. Cet élève de Fontaine et Percier et, par leur intermédiaire, de Vitruve, ne voulut pas achever sa carrière en « classique » impénitent et il eut à la fois deux audaces : il accepta pour le Passage — nous ne pouvons supposer qu'il la suggéra — une ornementation romantique, Renaissance il est vrai, et il fit une des premières applications importantes de la construction métallique, tout le Passage, moins les pavillons des extrémités, étant en fonte. Henry Labrouste commençait seulement à employer le fer à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (élevée de 1841 à 1851) : quant aux Halles de Victor Baltard, le plus célèbre exemple de ce parti, elles ne datent que de 1850. Le fondeur du Passage fut un de ses propriétaires, Joseph Dufétel, dont les ateliers étaient situés n° 38 rue des Jardins. Seul il a signé sur les bases des colonnes.

En fait le Passage, dont la décoration est toute l'origina-

1. Cheussey, François-Auguste, né à Sarrelouis (Prusse rhénane), le 31 juillet 1781, était à sa mort, à Amiens, le 15 juillet 1857, ancien architecte de la Ville et du Département, commandant la Compagnie des Sapeurs-Pompiers, membre du Conseil municipal, chevalier de la Légion d'honneur.

2. Voir A. de Calonne, *Histoire d'Amiens*, III, p. 124. — Au moins Cheussey ne doit-il pas être rendu responsable de certaines manifestations amiénoises du style Empire, comme ces portes pseudo-assyriennes hautes de deux étages et dont les voûtes sont aménagées en entresols (!) (nos 34 boulevard de Belfort, 42 rue Porte-Paris...)

li té, a pour véritables auteurs les frères Duthoit. Il semble que leurs amis, leurs admirateurs, aient tenu à respecter, après leur mort, la grande modestie de ceux que Viollet-le-Duc a joliment appelés un jour « les derniers imagiers français ». L'abbé Corblet ¹ a seul publié leur biographie en huit pages et il oublie, dans un relevé sommaire de leurs œuvres, l'ensemble intéressant de décoration que nous étudions. Petits-fils et fils de sculpteurs, tous deux sont nés à Amiens, — leur père ayant quitté Lille au début du siècle — Aimé en 1805, Louis en 1807 ². Après un court apprentissage à notre Ecole des Beaux-Arts, sous la férule de Chantreaux, et surtout dans l'atelier paternel, ils entreprirent cette longue vie de travail si parfaitement commun que les historiens de l'art local ne citent jamais que « les frères Duthoit ». Louis était surtout sculpteur — il a exécuté plus de douze cents statuts ³ — Aimé surtout ornemaniste. Tous deux furent de merveilleux dessinateurs ⁴ ; toute leur vie, sans relâche, ils ont pris des croquis des monuments picards : la collection de 8.000 dessins, léguée par Edmond Duthoit, fils de Louis, à la Ville sera quelque jour — souhaitons qu'il soit prochain — exposée au Musée ou à la Bibliothèque. Le populaire *Vieil Amiens* n'est qu'un petit choix fait par Louis Duthoit, à la fin de sa vie.

Ils n'avaient pas besoin, pour donner les moules au fondeur Dufétel, de faire des emprunts aux façades parisiennes que nous avons citées ni aux recueils spéciaux d'ornements

1. Abbé Corblet, *Deux grands artistes chrétiens : les frères Duthoit*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1875, pp. 52-60.

2. Aimé Duthoit est mort le 20 février 1869, Louis le 30 décembre 1874.

3. De Louis seraient donc les représentations du Commerce et de l'Industrie, placées au-dessus de la porte d'une chapellerie, n° 18 rue des Trois-Cailloux, en face du Passage de la Renaissance. Elles ont été lithographiées. (H. Macqueron, *Iconographie du Département de la Somme*, n° 1678.)

4. Ils ont fourni presque toutes les illustrations des publications archéologiques de Rigollot, de Dusevel... Pour la partie picarde des *Voyages romantiques* déjà cités, ils firent plus de cent dessins et encadrements.

que le goût du jour avait fait éditer ¹. Il n'avait qu'à se reporter à leurs travaux antérieurs, à leurs notes et à leurs souvenirs.

Sur les pilastres qui servent de montants aux baies, sur les parties galbées des colonnes (voir le quatrième cliché), les Duthoit ont semé des « arabesques » élégantes de la première Renaissance française, celle de François I^{er} : l'estampille royale, la salamandre, apparaît ici et là. Mais voici de petites figurines mignardes, au milieu des rinceaux, dans les cartouches du soubassement : ce troubadour à longs cheveux débordant d'une toque, cette « belle Ferronnière », en escoffion », donnent à l'ensemble sa date, d'aucuns diraient la « saveur ». N'oublions pas que la fonte se prêtait mal au rendu de l'expression de ces bustes comme à celle de la finesse des purs ornements, et que le tout est empâté par plusieurs couches d'une peinture jaunâtre et salie. Les balustres contournés des balcons, aux écoinçons des vitrines de fâcheux oiselets, sur la façade principale (rue des Sergents) des clefs à caducée, symbole du commerce, sont des erreurs de goût qui, elles aussi, trahissent l'époque.

Les deux parties du Passage conduisent à des pavillons dont les voûtes sont faites de plafonds à caissons très creux. Ici le ciseau des Duthoit a composé des pilastres qui ont toute la grâce des meilleurs originaux, celle des arabesques dont Antonio della Porta et Pace Gaggini tapissèrent, vers 1510, la niche du tombeau de Raoul de Lannoy à Folleville ² ou Mathieu Laignel, en 1542, les montants du monument Hémard de Denonville à la Cathédrale.

Le haut de la façade, rue des Sergents, porte une frise de vingt-cinq bustes dans des couronnes : ce sont des « médailles »

1. Celui, par exemple, de Ch. Ern. Clerget, *Motifs d'ornements du xvi^e siècle*, Paris, Aubert, 1841.

2. Voir *Notre Picardie*, n^o 23, mai 1908, p. 74 et suivantes.

ou « chapeaux de triomphe », motif essentiel du répertoire de la Renaissance française. Ce n'est pas attenter à la mémoire d'artistes excellents que d'y reconnaître plutôt des personnages de *Rigoletto* que des répliques des puissantes sculptures de notre Bailliage ou même de la maison du Sagittaire de la rue des Vergeaux¹.

Le Passage fut habité dès 1845. La *Liste des Habitants d'Amiens pour 1846* y mentionne un cordonnier, un mercier, une fleuriste, M^{lle} Gauthier, dont on se plaît à imaginer la frimousse, encadrée de papillottes ou coiffée d'un « cabriolet », entre les pilastres à arabesques, sous l'imposte où becquète une tourterelle, où l'Amour joue avec une guirlande. Puis le Passage eût pour hôte un marchand d'estampes et bouquiniste fameux, le père Fournier : il rangeait dans le carton à deux sous des gravures anglaises en couleurs qui valent aujourd'hui cinq louis : c'était le bon temps ! Le pavillon sur la rue des Sergents fut pendant un demi-siècle un des grands cafés amiénois, le « Café de la Rotonde ». Entre deux pipes et deux parties de domino, les commerçants de Saint-Leu, dont Emmanuel Bourgeois a dit qu'ils s'étaient « enrichis sous ch'rangn'ed Philippe », discutaient les pourparlers menaçants engagés avec l'Angleterre libre-échangiste ou — très grave sujet — critiquaient l'établissement des tours de service dans la Garde nationale.

Les ornemanistes ont la mémoire longue parce qu'ils ont l'invention difficile². Ils appliquent encore aux plafonds des salons des « rosaces » où le troubadour et la châtelaine de 1845 jouent aux quatre coins, et les mêmes figurines surgissent,

1. Voir *Notre Picardie*, n° 6, décembre 1906, p. 86 et suivantes. — L. Rosenthal (*La peinture romantique*, Paris, May, 1900, p. 277, note) rapproche de la Maison dorée « la maison dite de la Renaissance à Amiens » : nous ne pouvons croire à une confusion entre le passage de la Renaissance et la maison du Sagittaire.

2. A l'époque de la construction du passage et pendant les années suivantes des façades amiénoises ont été décorées dans le même style (n°s 29 rue Louis-Delpech, 17 rue Porte-Paris, 6 rue Péru-Lorel, 15 boulevard de Guyencourt...)

inattendues, avec leurs cheveux bouclés et leur sourire minaudant, sur des grilles de poêles ou de « cuisinières¹ ».

Un poète romantique a sévèrement jugé les pastiches faits de son temps. Il montre les âges suivants :

Jetant un crêpe noir sur notre faux trésor,
Ils broiront sans rancœur nos colifichets d'or :
Tentures de papier, pâtes et cartonnages,
Ornements faits au moule, affreux badigeonnages
Que la gouge réproouve et que renonce l'Art.
Tout ce fatras qui luit sera mis au rancart².

Il est précieux que les Amiénois aient eu plus de respect — ou d'indifférence — pour l'amusant décor du passage de la Renaissance : c'est une bonne illustration d'un chapitre de l'histoire du goût français.

PIERRE DUBOIS.

1. Voir un bon exemple de ces poncifs de fondeurs sur la porte latérale du n° 7 rue Gresset.

2. Siméon Chaumier, *Les Dithyrambes*, Paris, Le Gallois, 1840.



Les Sources d'Othello.

D'où Shakespeare a-t-il tiré le sujet d'*Othello* ? A-t-il suivi une traditionnelle légende ? S'est-il servi d'ouvrages écrits ? Dans quelle mesure et comment a-t-il fait usage de ce qui existait déjà ? C'est la question qu'a traité récemment un auteur italien, Carlo Segrè, dans un article de revue intitulé *le Fonti italiane dell' Otello* (les Sources italiennes d'Othello).

Il y a quelques années, alors que les études sur Shakespeare n'avaient pas la vogue d'aujourd'hui, Rawdon Brown, un savant anglais qui se livrait à des recherches sur les choses vénitiennes, rattachait l'histoire de Desdémone à un épisode vraiment arrivé. D'après son opinion, que Molmenti a illustrée plus tard, en la complétant, la rectifiant et la réfutant en grande partie, l'original d'Othello pouvait être le patricien Cristoforo Moro (d'où le nom de *Moro di Venezia*). Ce Cristoforo Moro fut en 1498 « podesta » et capitaine de Ravenne ; en 1499, provéditeur de Faenza ; en 1501, vice-seigneur de Ferrare ; en 1503, encore provéditeur de Romagne ; en 1505, gouverneur de Chypre ; en 1508, il conduisit une escadre de quatorze navires à Candie. On le retrouve ambassadeur pour le couronnement de Léon X, en 1513, et enfin en 1517, capitaine de Vérone. Avant de prendre son commandement de Candie, tandis qu'il se rendait de Chypre à Venise, sa femme,

qui était sa troisième, de la famille de Pasqualigo, vint à mourir. Cette mort parut assez étrange pour alimenter les conjectures, éveiller la curiosité et la médisance. On en fit un roman, qui ne passa pas inaperçu aux yeux des auteurs de nouvelles, et c'est sous cette forme qu'il arriva à cette époque en Angleterre. Mais ce roman pouvait bien avoir été inventé de toutes pièces par Rawdon Brown. Quelque vive et féconde que soit l'imagination populaire, il est difficilement explicable qu'un noble Vénitien, pourvu de dignités éclatantes et chargé de hautes missions, ait été transformé en nègre venu on ne sait d'où, en condottiere dont le brillant courage aurait réussi à faire oublier la couleur de sa peau.

J'ignore de quel crime on a pu le noircir.

D'ailleurs — la remarque est de l'Allemand Theodor Elze — il manque à l'histoire de Brown les traits caractéristiques de l'aventure d'Othello et de Desdémone : la jalousie insinuée avec la plus effroyable astuce, le soupçon injustifié et le meurtre cruel d'une épouse tout à fait innocente.

Ces événements tragiques, vraisemblablement, ont trouvé leur première expression littéraire dans la septième nouvelle de la troisième décade des *Eccatommitti* de Jean-Baptiste Giraldi Cintio. A lire le récit de l'écrivain de Ferrare, on peut s'assurer qu'il a la saveur d'une anecdote authentique. Il rappellerait plutôt par son accent sincère de vérité l'aventure infortunée de Francesca de Rimini que la fable de Barbe-Bleue. Sans doute les familles des personnages du drame existaient encore au temps du nouvelliste. Voilà pourquoi il a tu les noms, à l'exception de celui de Desdémone. L'accueil reçu en Italie par les contes de Giraldi fut des plus chaleureux. A la première édition de Monreale, en 1565, succédèrent deux autres presque immédiatement, publiées à Venise. Ce livre présente un mélange curieux et piquant, bien de l'époque, et qui en as-

sura le succès. Par son ton de scrupuleuse moralité, son culte de la vertu et ses tirades confites en honnêteté, il met à l'aise la conscience du lecteur, qui peut dès lors goûter ce que les nouvelles renferment de galant, de licencieux et de lascif. C'est une *combinazione* admirable pour séculariser les sermons et sanctifier le libertinage. L'œuvre de Giraldi fut connue chez nous par une traduction française de 1584. Y en eut-il une semblable en Angleterre. On l'ignore. Mais il est constant que certaines nouvelles des *Eccatommitti* se retrouvent dans les anthologies de littérature qui firent les délices des sujets d'Élisabeth. Le public anglais en appréciait particulièrement le côté terrible et l'horreur des détails. Lui qui ne pouvait passer sur le pont de Londres sans voir fixées à la tour de l'entrée les têtes desséchées ou en putréfaction des traîtres et qui assistait chaque jour comme à un spectacle au défilé des condamnés au gibet ou à la prison perpétuelle, se sentait attiré par les histoires sanglantes du Ferrarais. Afin de flatter ce penchant du public, les auteurs dramatiques empruntèrent à Giraldi le sujet de leurs pièces, par exemple Fletcher et Baumont, dans *Custom of the Country* et *Laws of Candy*.

Shakespeare aurait donc suivi le courant. Deux de ses drames, dans la même année 1604, seraient inspirés par les *Eccatommitti*: *Measure for Measure* (tirée de la tragédie *Epitia*) et *Othello*. Des critiques anglais, pour écarter toute possibilité d'inspiration italienne, ont assuré que Shakespeare ne connaissait pas l'italien. M. Carlo Segrè se demande pourquoi le grand poète aurait ignoré cette langue, lorsque autour de lui ses amis, ses protecteurs, ses confrères la savaient. N'a-t-on pas soutenu, du reste, que Shakespeare était familier avec le latin et le français? L'Angleterre n'était pas un pays si reculé et si inaccessible qu'on n'y découvrit sans peine les produits de toute provenance. A propos d'un élégant de son temps, Shakespeare dit que celui-ci faisait venir « son pourpoint d'Italie,

ses chausses de France, son chapeau d'Allemagne et ses manières d'un peu partout ». La Tamise a facilité également l'importation des littératures du continent.

On comprendra le parti qu'un homme de génie comme Shakespeare a pu tirer de la nouvelle de Giraldi. En voici le résumé rapide. Une jeune et exquise Vénitienne, appelée Desdémone, s'éprend d'admiration pour les nobles qualités d'un Maure. Elle l'épouse, malgré l'opposition de sa famille, et le suit à Chypre, où la République lui a confié un haut commandement. L'écuyer du Maure, qui est son favori très cher, devint amoureux de Desdémone. Exaspéré par l'indifférence de la Vénitienne et jaloux d'un chef d'escadre qu'il suppose être son amoureux préféré, il se jure de les perdre l'un et l'autre. Ce chef d'escadre ayant été cassé de son grade pour avoir mis la main à l'épée contre un soldat, Desdémone intercède en sa faveur auprès de son mari. L'écuyer voit là une occasion de verser dans le cœur du Maure le poison de la jalousie. Il réussit à dérober à Desdémone un mouchoir, cadeau reçu de l'époux, et fait croire à celui-ci qu'elle l'a donné à l'officier comme gage de son amour. Ce qui avive la fureur et l'humiliation du nègre, c'est lorsque sa femme, interrogée, lui avoue qu'elle a perdu le mouchoir et qu'il découvre le précieux petit pan d'étoffe (*pannicello*) entre les mains d'une femme, dans la maison même de l'officier. La pièce accusatrice est perfidement arrivée là par l'astuce infernale de l'écuyer. Le Maure décide de tuer Desdémone et son prétendu amant. Il charge de cette sanglante besogne l'écuyer, qui échoue d'abord dans sa tentative. Puis, de concert avec son maître, qui l'assiste, il frappe mortellement la Vénitienne avec « un bas plein de sable ». Pour simuler un accident et supprimer les preuves de l'assassinat, ils font tomber sur l'infortunée le plafond de la chambre. Le Maure ne tarde pas à regretter sa douce compagne ; il prend en haine son serviteur et le prive de son emploi. Par ven-

geance, ce dernier dénonce au Sénat de Venise le crime de son patron, qui est rappelé de Chypre. On le met à la torture, mais il ne confesse rien. Il est alors envoyé en exil, où des parents de Desdémone viennent le mettre à mort. L'écuyer meurt dans la suite pendant qu'on le torture, comme châtiment d'un nouveau méfait complètement étranger à l'action de la nouvelle. Certes, les différences apparaissent nettement dans le drame de Shakespeare. Par exemple, les personnages de Rodrigue et d'Emilia sont la création du poète. Tandis que le Ferrarais nous donne l'écuyer comme marié et père d'un enfant, — c'est justement pendant que Desdémone caresse cette petite fille que l'écuyer lui vole le mouchoir, — Iago ne cache pas dans son âme plus noire que la tête du Maure les sentiments tendres d'une affection paternelle. Il est tout perfidie.

Othello a une couleur vénitienne extraordinaire. On sent aussi dans le drame cette odeur particulière qui monte des canaux et flotte sur la ville. C'est un miracle du génie. Tant de vérité avait fait admettre l'hypothèse d'un voyage de Shakespeare en Italie ; mais il y a des invraisemblances si déconcertantes dans son œuvre qu'il faut renoncer à cette supposition. Dans la *Tempête*, Prospero quitte Milan par mer. On voit dans *Deux Gentilshommes* les personnages attendre la marée pour partir de Vérone. Sur Venise, il a été facile au poète de se documenter chez le jeune comte de Southampton, où il fréquentait beaucoup et où il rencontrait des Italiens, notamment Jean Florio. Quels que soient les documents et l'inspiration que Shakespeare ait empruntés à l'Italie, ce qui lui appartient en propre et porte sa marque, c'est la vie passionnée, haletante qu'il a donné, à ses héros. Il a été un animateur incomparable et des fantoches de Giraldi, il a formé, avec du sang et des muscles, les êtres les plus vivants de la grande famille humaine.

X...



Curiosités poétiques du XVI^e siècle.

RENÉ BELET

René Belet, sieur de la Chapelle, avocat au Présidial d'Angers, appartenait à une très ancienne famille de robe de cette ville, dit Ménage¹ ; il était fils de Pierre Belet, lui-même avocat, et de Raouline Lenoir de la Poulleterie² ; et frère de Jacques, également avocat³. L'un de ses fils, Jean-Jacques Belet, aussi avocat au barreau. Notre poète avait épousé Jeanne Bouze⁴ et habitait, en 1565, l'hôtel de la Roë, dont la rue a pris le nom⁵. Son adhésion aux idées nouvelles de la *réforme* ne paraît pas faire de doute, car il figure dans la liste « des avocats grandement suspects et dissimulez huguenotz desquels les habitants d'Angers avaient une grande deffiance », dit Louvet⁶ dans son *Journal*.

Lacroix du Maine nous apprend⁷ : qu'il était « des plus

1. *Remarques sur la vie de Guillaume*, Ménage, p. 325.

2. *Ferme ou clozerie en la paroisse de Jarzé*.

3. *Ibid.* et Audouys, ms. de la biblioth. d'Angers, n° 919.

4. *L'inventaire de sa succession bénéficiaire*, existe aux Archives départementales, à sa requête et à celle de ses enfants, série E, n° 1628, en date de 1610.

5. Péan de la Tuilerie, édit., c. Port, p. 593.

6. *Rev. d'Anj.*, 1854, t. II, p. 9.

7. T. II, p. 359.

» doctes et renommés de tout le siège présidial et sénéchaus-
 » sée d'Anjou et florissait en 1584, étant alors âgé de 60 ans »
 (ce qui placerait la date de sa naissance vers 1524) ; qu'il avait
 composé des sonetz, dont quelques-uns figurent ès œuvres
 de Ronsard, et des épitaphes sur la mort de personnages
 illustres, ainsi que des commentaires sur la *Coutume d'Anjou*.

Colletet qui le mentionne aussi¹ constate, de son côté, que
 c'était « un homme scavant et célèbre, qui possédoit une
 » belle bibliothèque ».

Bruneau de Tartifume le met au nombre des poètes les plus
 réputés de son temps².

Il était lié avec tous les poètes angevins de cette époque
 et Ronsard particulièrement.

Paschal Robin du Faux lui a dédié plusieurs sonnets et no-
 tamment celui-ci qu'il lui envoie comme étrenne :

« A René Bellet de la Chapelle, angevin, ami de Ronsard et
 » de Joachim du Bellay. »

Bellet, second Bellay, couple aymé de Ronsard,
 Treseau favorisé de la docte neufvaine,
 Qui par l'air de la France à l'envi se promeine,
 Dessus vos chants divins, tracés d'un nouvel art,

Si ma verve pouvait toucher de quelque part
 A la divinité de ta plus riche veine
 Je ne pousserais plus l'effort de mon haleine
 Après les dons du ciel, que pour ton seul regard ;

Mais puisque la faveur des princesses d'Holmée³
 Et leur frère Apollon orne ta renommée
 Si je t'offre des vers que ferais-je seullet ?

Touteffois à tel point qu'une nouvelle année

1. *Vies des poètes français* (ms. de la biblioth. du Louvre incendiée pendant la Commune), (t. IV).

2. *Philandinopolis*, ms. de la biblioth. d'Angers, n° 870, f° 1136.

3. *Les Muses* qu'on révérait en particulier dans Holmée, ville importante de Béotie, en Grèce.

Du Bellay nous quitta dès la prime journée
Je t'offre ce désir que tu vives Bellet ¹.

P. Le Loyer était aussi son ami ; il lui fait hommage de ce sonnet :

Non, non, l'amour n'est pas tant seulement
Nommé Désir quand son feu nous consomme,
.....
Delà, Belet, la rage est descendüe
Qui tient le cœur du veuf et du jaloux ²

Et de l'Idylle II³ :

Du Bellay autrefois en ses chansons divines
Haulsa bien haut l'honneur des nymphes angevines.

J. Le Masle n'était pas en moins bonnes relations avec lui comme on le verra par ce sonnet :

Tousjours (mon cher Belet), au cœur je t'ay porté
Pour ton rare scavoir, mais voyant que ta plume
Sur les druz de Baugé de cholere s'allume,
Mon amour est vers toy de beaucoup augmenté.

Si j'eusse entre les Turcs ou Scythes habité
(Qui en cruauté toute, ont de vivre coustume),
Je n'aurois tant senty d'angoisse et d'amertume
Que j'en ay dans Baugé en quinze ans supporté.

Car ceux ausquels suis joint par alliance mesme
(Au moins aucun d'iceux), plains d'une envie extresme
Côte moy, se sont mis, tant ce peuple est pervers.

Toutesfois je n'entens, Belet, donner attache
Aucune à mes amis, dont les cœurs sont ouvers
N'ayants de trahison, ny de lascheté tache.

1. *Sonetz d'étrene*, Angers, 1572.

2. *Œuvres et meslanges poétiques*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 59 ; cette même pièce figure dans son recueil de poèmes, l'*Erotopogénie*, comme dédiée à un autre poète angevin, Marin Boylève.

Et Belet lui répond : *Epigramme responsif du S^r de la Chapelle-Angevin, au sonnet cy-dessus :*

Tu dis vray, Baugé n'est que canaille
Le client importun y est toujours malostru
Le tricherre advocat sans honneur y travaille,
Le laboureur destrait a vendu Guegoëstru ¹,
Le moulmier son Martru ² et tous sont à Pietru
Tien toy donc de Paris, au Paradis terrestre ;
Ainsi ont faict Choppin et Dogier et Bautru
Qui disent qu'estre ailleurs au monde n'est pas estre ¹.

C'est à lui qu'on doit les vers qui sont au-dessous du portrait gravé sur bois dans un cartouche ovale du Ronsard ³, qui se trouve en tête « de la 1^{re} édition de ses *Amours* » et fait face à celui de Cassandre ; il a été reproduit dans presque toutes les autres éditions qui ont été données de ses poésies : profil de droite, tête laurée, vêtu à la romaine :

Tel fut Ronsard, auteur de cet ouvrage
Tel fut son œil, sa bouche et son visage
Portrait au vif de deux crayons divers
Icy le corps et l'esprit en ces vers.

C. BALLU.

1. Guégoistreux, alors la Guigoitrie, ferme au hameau de ce nom avec moulin à eau, commune de Cornillé, non loin de Baugé.

2. Maison noble avec moulin à eau relevant du vieil Baugé.

3. *Amours de P. Ronsard, Vendômeys*, ensemble le V^e livre de ses *Odes*, Paris, V^r Maurice de la Porte, 1552, petit in-8°.



Restes de Peintures murales

de la première moitié du XVI^e siècle

Retrouvées à l'église paroissiale de Saint-Riquier (Somme)

Les peintures murales de cette époque ne sont pas, croyons-nous, bien nombreuses en France. On en rencontre d'autant moins que parfois elles ont été recouvertes plus tard, et surtout au dix-septième siècle, par des boiseries ou par d'autres motifs de décoration.

C'est ce qui s'est produit pour celles dont il va être parlé. Grâce à l'esprit d'investigation de M. l'abbé Motte, le distingué curé de la paroisse de Saint-Riquier, elles ont été, sinon découvertes à proprement parler, au moins remarquées pour la première fois par lui et ainsi tirées d'un oubli certain avant leur disparition probable. M. l'abbé Motte a bien voulu nous les signaler et nous mettre à même de les voir et de les étudier avec lui ; nous nous faisons un devoir de l'en remercier.

Pour faire connaître vers quelle époque et dans quelles circonstances ces peintures ont dû, selon nous, être exécutées, il est bon de rappeler les origines de l'édifice où elles se trouvent.

Une première église, d'une grande richesse disent les his-

toriens, avait été élevée dans la grande et somptueuse abbaye de Saint-Riquier par l'un des premiers abbés (le septième), saint Angilbert, l'ami et le conseiller de Charlemagne¹.

En 1131, elle fut détruite par un incendie; une nouvelle église fut édifiée en partie, dans de vastes proportions, par Riquier II qui fut abbé de 1170 à 1176. Elle ne fut achevée que par Pierre-le-Prêtre au quinzième siècle (1457-1480); le chœur fut terminé et l'on commença à construire en prolongement la chapelle de la Vierge qui forme une vaste abside. L'œuvre de Pierre-le-Prêtre (quarante-septième abbé) fut continuée par son successeur, Eustache le Quieux (1480-1511), malgré un incendie survenu en 1487; puis, après sa mort, par Thibault de Bayencourt, de 1511 à 1536. Celui-ci orna ce vaste édifice de vitraux de couleurs, de stalles dans le chœur, d'un beau carrelage, *d'un riche mobilier partout*, etc. L'église de Saint-Riquier put alors, disent les historiens, « rivaliser de magnificence avec les plus belles églises des provinces voisines² ».

C'est à cette époque, est-il permis de dire, que dut être construite au fond de la chapelle absidale, tout au chevet, une niche ou enfeu qui existe encore. Là, fut placé un Sépulcre ou mise au tombeau avec personnages, comme on en mettait alors dans les églises d'une grande importance, et on en décora les parois des peintures qui font l'objet de cette étude.

Le Sépulcre avait été mentionné par M. l'abbé Hénocque dans son grand ouvrage sur l'abbaye et la ville de Saint-Riquier³; il y est dit que les statues ont disparu depuis long-

1. C'est à l'époque de cet abbé que se rattache la Bible, dite d'Angilbert, précieux manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque d'Abbeville et sur laquelle M. Alcius Ledieu a écrit une substantielle et savante monographie avec reproduction des curieuses enluminures. Ce manuscrit a figuré à l'Exposition universelle de 1900.

2. *Histoire de Saint-Riquier. — Le bienheureux, l'abbaye, la ville, le petit séminaire*, par M. l'abbé LÉON BOUTHORS. Abbeville, 1902, 1 vol. in-8° de 444 pages.

3. *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, par l'abbé HÉNOCQUE, doyen du chapitre de la cathédrale d'Amiens, ancien supérieur du petit Séminaire de Saint-Riquier, membre titulaire résidant de la Société des Antiquaires de Picardie, 3 volumes in-4°, publiés par cette Société en 1882.

temps, mais qu'il reste encore quelques traces de peintres murales d'un beau coloris, et, entre autre figures, celle du Christ; l'auteur s'était borné à cette simple mention et il n'avait pas indiqué les sujets.

L'enfeu qui renfermait cette mise au tombeau avait originairement son ouverture libre dans le mur de la chapelle, au fond; plus tard, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, Charles d'Aligre, sixième abbé commendataire (1644-1685), voulant se conformer au genre d'ornementation en honneur à son époque, fit changer d'une manière somptueuse la décoration du chœur.

Il entourra le sanctuaire d'un pourtour de marbre, fit élever un magnifique autel également en marbre, et il suspendit au-dessus un Christ en croix, admirable, sculpté en bois, chef-d'œuvre de Girardon. Charles d'Aligre fit enfin recouvrir les murs de la chapelle de la Vierge de boiseries sur tout leur développement, sans se préoccuper de ce qu'il pouvait y avoir contre les parois; c'est ainsi que la niche du Sépulcre se trouva bouchée. Quant au monument qui représentait la mise au tombeau, avec ses statues, il avait très vraisemblablement été enlevé à une époque bien antérieure, car on ne peut croire que l'abbé d'Aligre en aurait lui-même dépossédé l'église de Saint-Riquier dont ce Sépulcre devait être un des remarquables objets de décoration. Nous voyons en effet dans l'ouvrage de M. le chanoine Hénocque, tome II, p. 193, que, d'après le récit de Dom Cottron, Claude Dodieu, évêque de Rennes, le premier abbé commendataire (1538-1558), fit enlever beaucoup des objets mobiliers qui ornaient l'église de Saint-Riquier, notamment les tapisseries précieuses, les vases d'argent, etc., etc. Il a pu dès lors, tout aussi bien, enlever le Sépulcre avec son entourage de statues¹. Dans tous les cas et

1. Ce monument était resté ignoré de nous, sans quoi nous en eussions fait mention, bien qu'il fût disparu, lors de notre étude publiée en 1906 sur les *Mises au*

sans avoir à rechercher l'époque de cet enlèvement, c'est seulement vers 1823, quand M. l'abbé Padé établit le Petit Séminaire dans les bâtiments de l'ancienne abbaye, que la niche fut réouverte. On pratiqua alors une ouverture dans le mur du fond pour permettre d'accéder de la cour de l'établissement à la Chapelle de la Vierge, et, de là, dans toute l'église. Le panneau en bois qui masquait l'entrée de cette niche et qui, comme les autres du pourtour, était cintré, fut remplacé par un autre plus simple, de forme carrée, dans lequel on pratiqua une porte dérobée ; puis, à cause de la différence de niveau entre le sol de la cour et le pavé de la chapelle, on enleva une partie des dalles, qui supportaient l'ancien tombeau et on les remplaça par des marches, aujourd'hui enlevées.

Le petit espace que présentait la niche fut utilisé alors comme lieu de rangement ; on enfonça dans les parois des clous et des crochets pour y suspendre sans doute des ornements d'église ou d'autres objets, sans se préoccuper autrement des peintures qui ornaient les parois des murs. Ce réduit dut même être abandonné pendant un certain temps, à en juger par la poussière et par les toiles d'araignée qui recouvraient ces peintures et qui les dérobaient presque complètement à la vue.

C'est cet emplacement de l'ancien Sépulcre, resté pour ainsi dire oublié, que M. l'abbé Motte a découvert récemment et où il a remarqué, à peine apparentes, les peintures murales,

tombeau en Picardie. Nous avons aussi, à cette occasion, à réparer une autre omission qui nous a été signalée par M. Adrien Huguet, secrétaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Vimeu, dans la séance du 13 août 1907. M. Huguet, en effet, a fait connaître, d'après des documents et des publications, qu'il y avait dans l'église Saint-Martin, à Saint-Valéry-sur-Somme, un sépulcre qui avait été détruit à l'époque révolutionnaire. Ce sépulcre existait dès avant 1525 et la chapelle qui portait son nom était encore désignée en l'an II, sous cette appellation. On sait, a ajouté M. Huguet, d'après des témoins qui en ont parlé, qu'on accédait à cette mise au tombeau en descendant cinq ou six marches (comme à Eu) et que le monument se composait d'un groupe en *marbre blanc*. Nous n'avions connu à Saint-Valéry que le petit Sépulcre, fort beau, très curieux, présentant trois sujets différents, qui orne encore actuellement la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Nous savons gré à M. Adrien Huguet de nous avoir ainsi permis de combler, tardivement malheureusement, cette lacune dans notre étude.

malheureusement très détériorées pour la plupart, sur lesquelles il a bien voulu appeler notre attention.

L'enfeu, dans son ensemble, a la forme d'un quadrilatère et présente un développement total, en largeur, de 2 m. 80 ; sa profondeur n'est que de 1 m. 15. Sa hauteur totale, prise au sommet de la voûte cintrée et à son milieu, est à 2 m. 80.

La voûte, en arc de cloître, est ornée de deux nervures prismatiques qui, partant de chaque angle d'où elles descendent en retombée sur une longueur d'environ 0 m. 60, suivent le contour de la voûte ; elles s'entre-croisent au milieu et forment ainsi quatre compartiments ayant l'aspect de triangles allongés. Leurs points d'intersection sont reliés par un pendentif rond, peu saillant, formé par une couronne d'épines qui entoure l'agneau pascal, celui-ci couché, tenant la croix entre ses pattes. L'extrémité de chacune des nervures, à leur retombée aux angles, repose sur un angelot accroupi, formant cul-de-lampe ; tous ces détails, délicatement sculptés, sont en bon état de conservation.

Avant le dix-septième siècle, l'enfeu avait son entrée libre au fond de la chapelle de la Vierge par une large baie à plein cintre qui existe encore, intacte, derrière les boiseries. L'arcade est garnie d'une archivoltte dentelée, à crochets, et elle est encadrée de chaque côté par une colonnette. Partout, sur les nervures, sur l'arcade et aux colonnettes, on voit des traces très apparentes de dorure, ce qui, avec les peintures à fresque dont les deux latérales sont sur fond d'or, donne une idée du luxe de décoration dont on avait voulu entourer la mise au tombeau ; tout fait supposer que ce monument devait être une belle œuvre d'art, digne de son entourage, et sa disparition n'en est que plus regrettable.

Il nous avait paru de quelque intérêt de faire connaître en quel emplacement avaient été exécutées les peintures murales ; elles avaient dû être commandées à un artiste non sans

valeur, de manière à les faire concourir au caractère somptueux de l'ensemble.

En entrant dans la niche sombre, il était difficile, au premier aspect, de distinguer les sujets : ceux-ci, même à la clarté de bougies, n'apparaissaient que d'une manière confuse sous une couche de poussière durcie par l'humidité, sans compter les érosions produites par l'arrachement de nombreux clous et les lacunes provenant du décollement de l'enduit sur plusieurs points. Avec mille précautions, et à l'aide seulement d'une éponge imbibée d'eau, nous pûmes arriver à un nettoyage qui nous permit de voir successivement les divers sujets, au moins ceux que le temps et l'incurie avaient épargnés. On s'imagine combien est captivante pour l'amateur la découverte, au fur et à mesure du nettoyage, d'œuvres picturales restées si longtemps ignorées, on peut dire, et qui, pour quelques-unes, présentaient un intérêt de véritable curiosité, en raison de leur caractère parfois tout original et de leur réalisme, comme on va s'en rendre compte.

Sur la paroi la plus étendue, celle faisant face à l'entrée, se trouvent représentées les trois croix du Calvaire. Celle du milieu, un peu plus grande que les autres, ne supporte plus le corps du Christ ; celui-ci en ayant été détaché devait figurer, en sculpture, étendu sur le tombeau qui se trouvait au-dessous. A la gauche du spectateur se voit le bon larron, dont la figure exprime la souffrance, mais qui paraît calme, résigné ; ses bras sont passés derrière la traverse de la croix et ne se voient pour ainsi dire pas. Ses jambes sont maintenues contre le montant vertical par des liens restés serrés et qui, plus haut, lui entourent le milieu du corps ; sauf cette disposition qui nous a paru assez spéciale, il n'y a là rien de bien particulier.

Il n'en est pas de même du mauvais larron, sur le côté opposé. Celui-ci, autant que les dégradations de l'enduit et

l'altération de la couleur, surtout aux parties les plus foncées, permettaient de s'en rendre compte, est d'un réalisme saisissant. La figure semble hideuse, avec son front bas, ses yeux mauvais, sa bouche torve et son menton affaissé ; elle exprime autant et plus la rage impuissante que la douleur proprement dite. Le corps tout entier s'agite et se contracte dans un spasme violent ; le supplicié cherche avec effort à se dégager des liens qui l'attachent à la croix et qui, à l'endroit des bras, sont déjà flottants. S'arc-boutant d'un pied contre le montant vertical, il est parvenu à desserrer ses liens et son autre pied est en partie dégagé. L'effet, là, réellement pathétique, suivant l'expression de M. Emile Mâle à propos de certaines figures de sépulcres.

De chaque côté, sur la même paroi du fond, sont représentés des sujets tout différents et qui ne se rattachent plus directement au crucifiement.

A gauche, on voit le Christ, debout (H. 0 m. 32), tenant d'une main une longue croix, sorte de *labarum* où, dans le haut, flotte une banderole. La figure ne se distingue pour ainsi dire plus ; la peinture, là, est devenue toute noire, comme enfumée et on n'aperçoit même guère que la moitié du corps. Le Sauveur vient de sortir de son tombeau qui est figuré près de lui. A côté est un des gardes, endormi, couché de son long sur le dos, couvert d'une armure, ayant contre le corps une épée dont la garde, longue, est recourbée aux extrémités, sa figure dont le haut malheureusement a été enlevé par des éraflures de l'enduit, paraît, pour ce qui en reste, d'une grande régularité de traits et d'un excellent dessin.

A quelque distance, à droite, entre le garde et la croix du bon larron, on remarque, non sans quelque surprise, un petit moulin à vent (H. 0 m. 10), en bois, avec les grandes ailes, et de même forme que ceux qui subsistent encore de nos jours. Il est monté sur pivots et accoté d'un grand et large

escalier avec la longue poutre destinée à faire tourner toute la construction pour l'orienter au vent ; rien n'y manque, pas même le meunier qui, monté au haut de l'échelle, va franchir le seuil de la porte. Ce petit accessoire est vraiment curieux et on se demande comment il a été ajouté là ; c'était peut-être pour combler un vide et aussi, sans doute, pour rappeler la contrée orientale d'où nous viennent, comme on le sait, les moulins à vent. A l'extrémité gauche de cette paroi du fond, on aperçoit très confusément des figures qui pourraient bien être celles d'autres gardes entourant le tombeau.

Du côté opposé, toujours sur le mur du fond, la peinture, là, mieux conservée, a pour sujet la *Résurrection générale*. Le Christ dont la figure est d'une belle expression, pleine de douceur et de majesté, est debout, tenant, là encore, une longue croix. Il apparaît devant plusieurs personnages, tous entièrement nus, sortis de leurs tombeaux et qui s'avancent en file devant lui ; trois sont bien en évidence, d'autres se voient confusément plus à droite ; le premier, plus près du Christ, est un homme portant la barbe, les autres à la suite paraissent être des femmes. On aperçoit à gauche un démon qui s'échappe dans les airs ; des diables rouges qu'on distingue à peine s'agitent à l'extrême droite.

Sur la paroi de droite, celle-là bien plus restreinte, est représentée la scène où le Christ apparaît après sa résurrection devant la pécheresse dans le jardin du Sépulcre et qui est généralement connue sous ce titre : *noli me tangere* se rapportant aux paroles qu'il lui adressa. La Madeleine est à genoux devant lui, ayant près d'elle un vase à parfums ; malheureusement, des éraflures, trop nombreuses à cet endroit, laissent à peine deviner le sujet. On ne distingue guère que la figure de la femme ; elle est revêtue d'un long manteau qui s'étale derrière elle ; sa tête est recouverte d'une coiffe élégante. On voit aussi le vase à parfums et enfin la bêche que le Sauveur tient

à la main ; on aperçoit aussi les monuments de Jérusalem en haut à gauche. La peinture, là, a été exécutée sur un fond d'or.

La paroi opposée, à gauche, était également dorée, mais son état de délabrement est tel qu'on ne peut guère distinguer dans le haut à gauche que la tête d'un personnage coiffé d'un turban de forme élevée.

Telles sont ces fresques, bien mutilées, hélas ! Toutefois ce qui en subsiste permet encore, dans une certaine mesure, d'en apprécier le mérite surtout au point de vue de la curiosité. Les peintures présentent une surface lisse et elles sont d'un ton doux laqueux ; les teintes sont uniformes et, bien qu'atténuées sous l'action du temps, de l'humidité et de l'obscurité, elles ont conservé cependant quelques oppositions de jour et d'ombre, notamment dans le sujet de la Résurrection générale où les corps nus se détachent encore bien. L'exécution de ces peintures paraît avoir été soignée ; certaines figures comme celle du Christ, à droite, et celle du garde, au côté opposé, ont du caractère et sont d'un bon modelé. C'est là l'œuvre d'un artiste consciencieux et d'un réel talent.

Ces parois de l'enfeu, ainsi couvertes de sujets divers se rapportant à la vie du Christ, devaient contribuer grandement à l'ornementation de la mise au tombeau dont l'exécution devait répondre à la richesse de l'entourage. Nous ne pensons pas qu'il existe beaucoup de ces monuments présentant un pareil ensemble de décoration luxueuse.

On a vu plus haut que ce fut sous l'abbatit de Thibault de Bayencourt (1511 à 1536) que la chapelle du fond de l'église de Saint-Riquier fut ornée partout « d'un riche mobilier ». On peut donc, vraisemblablement, rattacher à la même époque la construction de la niche, l'établissement du sépulcre et enfin l'exécution des peintures murales. Le genre d'architecture suivi et les motifs de sculpture ci-dessus relevés semblent d'ailleurs confirmer cette assertion.

D'autres peintures murales, celles-là bien conservées, ornent les murs d'une ancienne trésorerie qui forme, contre le collatéral de gauche, à la hauteur du chœur, une construction annexe de la même église. Elles représentent, les unes, *la translation des reliques de saint Riquier*, avec plusieurs de ses miracles, les autres le *Dit des trois vifs et des trois mors*. M. le chanoine Henocque les a décrites et il a relevé des inscriptions qui les accompagnent. Ces fresques, dit le savant auteur au tome II, p. 190, de son grand ouvrage cité plus haut, remontent au temps de Thibault de Bayencourt, le 49^e et dernier abbé régulier; il ajoute qu'il a toute raison d'affirmer qu'elles sont dues à la générosité de Philippe de Valois, originaire d'Abbeville; celui-ci eut la charge de trésorier de l'abbaye en 1521 et il se fit représenter à genoux auprès de saint Riquier.

Les peintures murales de l'enfeu nous paraissent contemporaines de celles de la Trésorerie, et, après remarques comparatives sur le mode d'exécution des unes et des autres, nous avons été amené à penser qu'elles avaient dû avoir été exécutées par le même artiste; de part et d'autre, en effet, on retrouve ces teintes douces et fondues, très légères, observées et signalées plus haut.

Quoi qu'il en soit, il nous a paru qu'il y avait quelque intérêt à conserver le souvenir, au moins, de ces fresques, car elles sont fatalement destinées à disparaître, et nous avons tenté de les faire reproduire par la photographie instantanée et à l'aide d'un éclairage très rapide à la poudre de magnésium, mais les épreuves n'ont donné qu'un résultat forcément très imparfait. En tout cas ces peintures murales méritaient, malgré leur état de dégradation, d'attirer l'attention des amateurs, eu égard à leur caractère naïf et original et aussi comme se rattachant à l'histoire de l'art dans notre contrée dès la première moitié du XVI^e siècle.

EM. DELIGNIÈRES.



LES PEINTURES MURALES

de

l'ancien couvent de la Baumette (près d'Angers)

René d'Anjou, le roi René, si pieux envers les saints, professait une dévotion particulière pour sainte Madeleine, la glorieuse patronne de la Provence¹. Il voulut rendre populaire, à Angers, le culte de l'illustre pénitente.

René n'aurait pu arriver à ce résultat, en rebâtissant ni même en dotant l'humble chapelle de la Madeleine, construite au douzième siècle, dans un des faubourgs de la ville, sur la route de son manoir des Rivettes²; car elle servait de refuge aux lépreux et l'on s'en écartait en passant. Il fit mieux. En 1452, il acheta la roche de Chanzé, qui domine le cours de la Maine, sur la rive gauche de la rivière, à une demi-lieue en aval d'Angers. Au-dessous de la roche, il y avait un jardin et une cave, appartenant à Thévenin de Saint-Aubin. La « reine de Sicile » en fit l'acquisition, moyennant vingt-cinq écus d'or³. Cette cave fut agrandie, creusée en forme de grotte et

1. LECOY DE LA MARCHE, *le Roi René*, t. I, p. 245 et t. II, p. 55 et 139; *Extraits des comptes et mémoires du roi René*, nos 386, 689, etc.; Th. BÉRENGIER, *Notre-Dame de la Mer et les trois Maries*. (*Revue de l'Anjou*, 1870, t. VI, p. 161-182.)

2. Le manoir des Rivettes, autrefois de l'ancienne paroisse Saint-Augustin-lès-Angers, existe toujours sur le territoire des Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire).

3. *Extraits des comptes et mémoires*, nos 268 et 269.

aménagée pour abriter une statue de la Madeleine¹ et les pèlerins qui pourraient venir y prier. La disposition des lieux rappelait la célèbre grotte de la Sainte-Baume, en Provence ; l'ermitage prit le nom de Baumette, ou petite Baume, qui fit oublier promptement celui de Chanzé.

Bientôt, à la place des vignes qui s'étalaient sur le plateau de Chanzé, le roi fit construire une chapelle, puis tout un couvent, où, en 1456², il appela des religieux Cordeliers, qu'il entourait toute sa vie d'une protection particulière. Il enrichit leur église de nombreuses reliques, parmi lesquelles on cite « un os de sainte Marie-Madeleine, renfermé dans un petit vaisseau de cristal, relié de petits cercles d'or, et quelques cheveux de la même sainte, dans une fiole de verre et dans une bouête d'ivoire³ ». L'édifice lui-même, dont tout un côté avait été taillé dans le roc et qui ne tarda pas à éprouver les inconvénients de l'humidité, fut réparé, en 1459, aux frais de la cassette royale⁴. Un peu plus tard, René fit construire un *revestiaire* ou sacristie à deux étages, avec quatre fenêtres, dont deux « à fust et à verres » et deux autres sans verre⁵. Pour assurer la subsistance des religieux, il leur attribua plusieurs « héritages » et des revenus à prendre sur la recette de Champ-toceaux⁶.

Pendant un siècle, les Cordeliers, répondant aux désirs du roi René, vécurent selon l'esprit de leur règle ; mais, à la suite des guerres religieuses, qui troublèrent si profondément jus-

1. Cette statue, sculptée en bois, a survécu à la Révolution. Elle est conservée dans la chapelle des religieuses du Calvaire, à Angers. Elle mesure 1 m 33 de long. La sainte est représentée dans l'attitude de la prière, les mains l'une contre l'autre. Elle n'a pour vêtement que son ondoyante et très épaisse chevelure. Cf. *Revue de l'Anjou*, 1880, t. XXIV, p. 86.

2. P. GONZAGUE, *Dé origine seraphicae religionis*, p. 693.

3. THORODE, *Notice de la ville d'Angers*, édit. E. L[ONGIN], p. 357.

4. *Extraits des comptes et mémoires*, nos 331 et 332.

5. *Ibid.*, n° 335.

6. Barthélemy ROGER, *Histoire d'Anjou* (*Revue de l'Anjou et de Maine-et-Loire*, 1852, t. II, p. 373) ; *Extraits des comptes et mémoires*, n° 339.

qu'aux communautés les plus ferventes, ils tombèrent peu à peu dans le relâchement. Le père Garnier, leur ancien gardien, essaya vainement de les réformer, en 1595. Ils furent remplacés, l'année suivante, par des Récollets, qui, forts de l'appui du maire, du présidial et de l'évêque, purent se maintenir à la Baumette, malgré les procès que le provincial des Cordeliers leur intenta et qui durèrent jusqu'en 1602¹.

A peine installés dans le couvent, les Récollets durent recouvrir l'église, les cloîtres et les autres bâtiments, qui commençaient à tomber en ruine. En 1616, ils firent allonger l'église, reconstruire l'autel et changer l'emplacement du clocher : le tout, dit Jehan Louvet, qui fournit ces détails, « aux despens de M. le maréchal de Brissac, que Dieu bénisse et tous ceulx qui font et donnent des biens aux églises² ».

Les Récollets habitèrent la Baumette jusqu'à la Révolution. En 1619, lorsque l'ancienne custodie de Touraine fut érigée en province, sous le titre de Sainte-Marie-Madeleine, le couvent eut, en vertu de la date de sa fondation, la prééminence, non pas sur toutes les maisons de l'ordre établies en France, ainsi qu'on l'a cru, mais seulement sur toutes celles de la province. La croix à double traverse, ou *croix d'Anjou*, qui figurait au sommet du clocher, n'était point un signe de juridiction, mais un simple témoignage de gratitude à l'égard de René d'Anjou, fondateur et principal bienfaiteur du couvent.

En 1791, la Baumette fut vendue comme bien national et resta à peu près abandonnée jusqu'au milieu du siècle dernier. A cette époque, le nouveau propriétaire restaura les constructions et, sans changer l'aspect extérieur du vieux couvent, le transforma en une charmante et délicieuse résidence.

1. *Arrêts célèbres de l'Anjou*, t. II, chap. II; *Costumes d'Anjou*, 1725, col. 1003-1005.

2. Jehan LOUVET, *Journal (Revue de l'Anjou et de Maine-et-Loire)*, 1855, t. I, p. 181).

La chapelle et les cloîtres n'ont pas été modifiés. Comme au temps de Rabelais, qui avait dû habiter la Baumette, « les estables sont au plus hault du logis ¹ » et Bruneau de Tartifume reconnaîtrait l'escalier qui y conduit et qui semble l'avoir tant frappé ². Le plancher de la bibliothèque s'est effondré, mais la voûte lambrissée existe encore. La salle capitulaire occupait, au-dessous des cellules des religieux, le côté du couvent qui fait face à la Maine. Elle a été divisée en plusieurs appartements. Cette salle avait été décorée par un peintre très habile, dont il nous est possible d'apprécier le talent par ce qui nous reste de son œuvre. — Etudions le travail de l'artiste ; nous chercherons ensuite à connaître son nom.

En 1868, des ouvriers, qui nettoyaient les murs de deux petites salles, aménagées dans l'ancien chapitre du couvent, découvrirent, sous le plâtras, une série de peintures à l'huile représentant : Moïse, saint Jean l'Évangéliste, saint Jean-Baptiste, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne et saint Louis de Toulouse. Ces divers personnages sont à peu près de grandeur naturelle. On les reconnaît aisément à leur costume et aux attributs qu'ils portent.

Au moment où cette jolie décoration fut mise au jour, elle était déjà fort endommagée. Depuis lors, elle n'a pas cessé de souffrir de la poussière et surtout de l'humidité, à laquelle il est si difficile de porter remède. Il n'est que temps d'en conserver le souvenir par une description précise et de reproduire, parmi ces figures, celles qui peuvent encore donner une idée de l'habileté de l'artiste et du mérite de l'œuvre.

Moïse et saint Jean l'Évangéliste avaient été peints, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, dans l'embrasure intérieure d'une fenêtre, aujourd'hui transformée en porte. Moïse, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge, tient les tables de la Loi.

1. *Pantagruel*, liv. IV, ch. XII.

2. Bib. d'Angers, ms. 995 (ancien 871), t. II, p. 79.

La tête est très expressive, avec ses cheveux blonds, qui retombent jusque sur les épaules, et sa barbe frisée. Malheureusement, l'enduit qui porte la peinture s'effrite; il se détache du mur par larges plaques; bientôt il n'en restera plus rien. Il faut en dire autant de saint Jean l'Évangéliste, dont toute une partie a été, d'ailleurs, cachée sous une cloison. Il est représenté assis, écrivant sur un livre appuyé sur ses genoux, avec un aigle aux ailes éployées, qui se tient debout, devant lui, dans une fière attitude.

Dans la même pièce, sur le mur du fond, en face de la porte, apparaît l'austère figure de saint Jean-Baptiste. Elle est beaucoup moins endommagée que les deux précédentes. Le saint a pour vêtement une tunique à mailles serrées et un ample manteau gris. Le bas des jambes et les pieds sont nus, de même que les bras. De la main droite, il supporte un livre à tranche rouge, sur lequel repose l'*Agneau de Dieu*.

Saint Bonaventure orne le mur du fond, dans la pièce voisine. C'est un superbe portrait et la peinture, sauf dans la partie inférieure, n'est presque pas détériorée. Saint Bonaventure, qui appartenait à l'ordre de saint François, était évêque d'Albano. Il est représenté en costume de cardinal, avec le chapeau rouge, dont les cordons sont attachés sous le menton, la chape en brocart d'or et la robe de bure, recouverte en partie par les longs plis de l'aube. Ses pieds sont nus et chaussés de sandales. Il tient une croix de la main gauche, et de la main droite, un cœur enflammé, au-dessus duquel apparaît le monogramme du nom de Jésus : I H S. Si l'on examine de près cette partie de la peinture, il est facile de constater que le cœur et le monogramme ont été refaits. Il est même probable que, à l'origine, le personnage tenait à la main, non pas un cœur enflammé, mais une langue entourée de rayons, que les peintres ont donnée plus d'une fois pour attribut à saint Bonaventure, afin de rappeler que, trente-deux ans

après la mort de saint Antoine de Padoue, il avait retrouvé, intacte dans le tombeau, la langue de l'illustre thaumaturge.

Dans la même salle, sur le mur opposé, l'artiste a figuré deux autres franciscains célèbres : saint Bernardin de Sienne, qui fut le confesseur du roi René, et saint Louis, évêque de Toulouse, fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples.

De saint Bernardin il ne restera bientôt plus qu'une silhouette. La tête est complètement effacée. La crosse et deux mitres, placées aux pieds du saint, pour signifier qu'il avait, à trois reprises, refusé l'honneur de l'épiscopat, sont tellement détériorées qu'elles ne tarderont pas à disparaître. L'humble religieux avait été représenté en costume de franciscain, tenant de la main droite une auréole lumineuse, sur laquelle le nom de Jésus était inscrit en lettres d'or¹.

Saint Louis de Toulouse a toute la partie droite du corps, sauf les épaules, cachée sous la cloison, qui, de l'autre côté, recouvre saint Jean l'Évangéliste. Pourquoi faut-il qu'une œuvre aussi délicate, une œuvre qui peut supporter la comparaison avec ce que la Renaissance a produit de plus parfait en Anjou, ait été traitée de la sorte ? Le saint évêque porte la crosse et la mitre. Il est revêtu d'une chape d'azur, semée de fleurs de lis d'or et bordée de perles fines. De la main droite, il porte un livre ouvert. Les détails de la crosse, de la mitre, de la bordure de la chape indiquent un ouvrier soigneux et singulièrement habile. La figure du personnage, qui est vraisemblablement le portrait d'un prélat de la région, sa tête, pleine à la fois de noblesse, d'humilité et de douceur, révèlent un maître, formé à bonne école, sûr de lui-même et soucieux, avant tout, d'imprimer à ses œuvres un grand caractère de naturel et de loyauté.

Tous ces personnages avaient dû être peints sur une étoffe à

1. Comparer cette peinture avec un tableau de la collection Schlumberger, qui figurait à l'Exposition des primitifs français, sous le n° 72.

ramages ou sur un fond, semé de fleurettes, d'oiseaux et d'animaux variés, comme on en trouve sur les anciennes tapisseries. Le fond n'existe plus et la peinture qui reste forme, sur les murs, une légère saillie.

On suppose que d'autres figures que celles qui ont été découvertes en 1868 sont cachées sous la tenture du salon, qui composait, avec les deux pièces que nous connaissons, la salle capitulaire du couvent ; mais, jusqu'ici, il n'a pas été possible de vérifier si cette hypothèse répond à la réalité.

A quelle époque remontent ces curieuses peintures et à quel artiste peut-on les attribuer ?

Célestin Port estime qu'elles sont contemporaines de la reconstruction de l'autel et du clocher (1616) et, comme ce travail a été fait aux frais du maréchal de Brissac, il croit pouvoir les attribuer à Edme Pothier, peintre ordinaire du duc de Brissac ¹. C'est, il nous semble, les rajeunir beaucoup. Sans doute, elles dénotent une certaine influence de la Renaissance, surtout dans l'art avec lequel sont traités les plis des vêtements ; mais cette décoration a été comprise et exécutée, dans certains détails, à la manière des vignettes qui ornent les manuscrits du commencement du seizième siècle. Les étoffes, les mitres, les crosses rappellent celles qui figurent dans les miniatures, les bas-reliefs et les vitraux de la même époque. Elles ne ressemblent en rien à celles qui se faisaient au dix-septième siècle.

Que les peintures de la Baumette aient été déjà détériorées avant l'arrivée des Récollets et que les nouveaux occupants aient éprouvé le désir de les faire restaurer ; c'est possible. Il est, en effet, des retouches, encore visibles aujourd'hui, qui peuvent avoir été faites au commencement du dix-septième siècle, et telle est l'époque à laquelle nous reporte, en particulier, la forme des lettres I H S, qui surmontent le cœur en-

1. *Dictionnaire... de Maine-et-Loire*, t. I, p. 231.

flammé que saint Bonaventure tient à la main. Que les religieux, pleins d'égard pour le duc de Brissac, leur bienfaiteur insigne, aient demandé à son peintre ordinaire, Edme Pothier, de se charger du travail ; rien de plus vraisemblable. Mais il n'en est pas moins certain que, dans ses parties principales, la décoration qui nous reste ne peut être contemporaine de la restauration du couvent, en 1616, et qu'elle est antérieure à cette époque.

En assignant aux peintures de la Baumette une date incertaine entre 1480 et 1520, les membres de la Commission archéologique de l'Anjou, chargés de les examiner, en 1868, avaient émis une opinion beaucoup plus facile à admettre ¹. Aujourd'hui, que l'art de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième siècle est mieux connu et que les éléments de comparaison sont devenus plus nombreux, surtout depuis l'inoubliable exposition des Primitifs français, on peut encore préciser davantage et affirmer que la décoration de la salle capitulaire de la Baumette doit être attribuée au premier quart du seizième siècle.

Il est même possible d'aller plus loin et l'on peut, sans témérité, faire honneur du travail à un peintre angevin, que Claude Ménard compare aux meilleurs peintres de l'Italie ², à Gilbert II Vandellant, dont le père, Gilbert I Vandellant, était l'un de ces artistes d'origine étrangère, que le roi René avait attirés et fixés en Anjou ³.

Gilbert Vandellant fut enterré dans le cimetière du couvent de la Baumette. Bruneau de Tartifume donne la description de sa tombe et transcrit son épitaphe : « Au coing de ladicte place, qui a aultrefois servi de cimetière, vers le costé de la

1. *Répertoire archéologique de l'Anjou*, 1868, p. 418.

2. « *Gilbertus Wandellant... ea felicitate pinxit, ut cum Italiae ipsius veniret in comparisonem nihil inferior* ». Bib. d'Angers, ms. 1000 (ancien 875, t. II), p. 222.

3. Sur cette famille de peintres, cf. Célestin PORT, *les Artistes angevins*, p. 305-311.

rivière, se void une pierre ardoisine espaisse de deux poulces et demi, large de deux pieds deux poulces et demi et sortant de terre un pied dix poulces, sur laquelle est gravé: *Gy gist Gildert Vandelant, peintre, qui deceda l'an 1559*¹ ». Le cimetière était petit et ne servit pas longtemps, puisque, au dix-septième siècle, il avait été déjà transformé en « une place remplie d'arbres »². On n'y enterra que des religieux et quelques laïcs³, auxquels des services considérables rendus à la communauté avaient mérité cette faveur. Si le peintre Gilbert fut du nombre des rares privilégiés, on peut croire légitimement que l'honneur qui lui fut accordé n'était que la récompense de son travail et supposer que les religieux, d'ailleurs peu fortunés, auront promis pour salaire à l'artiste, qui avait décoré de si délicates peintures la grande salle du couvent, de recevoir sa dépouille mortelle dans leur cimetière et de prier pour le repos de son âme⁴.

En agissant ainsi, les Cordeliers de la Baumette auront rendu à leur peintre un service beaucoup plus appréciable que s'ils avaient payé son travail au poids de l'or, puisqu'ils nous permettent aujourd'hui d'attribuer à Gilbert Vandellant une œuvre, qui suffit, à elle seule, pour justifier la réputation dont il a joui de son vivant et attester son mérite.

Chanoine Ch. URSEAU.

1. Bib. d'Angers, ms. 995 (ancien 871), t. II, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 65.

3. *Ibid.*, loc. cit.

4. Nous ne pouvons appuyer cette opinion par aucun document. Les archives de la Baumette ont été détruites à la Révolution.



Bibliographie.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN. — *L'art religieux de la fin du moyen âge en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur les sources d'inspiration*, par Emile Mâle, un vol. in-4°, illustré de 250 gravures, prix 25 francs.

Ce volume fait suite à *L'Art religieux du XIII^e siècle en France* auquel l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné une de ses plus hautes récompenses : le prix Fould. Dans ce nouveau livre, l'auteur n'a pas suivi le plan qu'il avait adopté dans le précédent. C'est que l'art de la fin du moyen âge n'est plus, comme celui du XIII^e siècle, un art encyclopédique ; c'est un art fragmentaire qui s'arrache à quelques grandes idées qu'il s'agissait de mettre en pleine lumière. Sous l'influence des ordres mendiants, et, en particulier, des Franciscains, les artistes essaient, pour la première fois, d'exprimer la douleur et de représenter la mort. Dès le XIV^e siècle, la Passion du Christ et les souffrances de la Vierge deviennent le centre de l'art chrétien. Si les Franciscains donnent au christianisme un caractère plus pathétique, ils lui donnent en même temps un caractère plus tendre, plus humain, plus familier. Les artistes ont merveilleusement traduit cet ordre nouveau de sentiment. On dirait que tout leur effort tend à rapprocher de l'homme Dieu, la Vierge, les Saints. Le groupe de la Vierge et de l'Enfant devient de moins en moins solennel, de plus en plus humain. Les saints reçoivent le costume du XV^e siècle et se meuvent dans le décor de nos villes gothiques. On avait été frappé depuis longtemps de ce réalisme de la fin du moyen âge, mais on n'en

avait pas vu les vraies causes. Une de ces causes a été la profonde influence exercée par le théâtre religieux. C'est une des idées essentielles du livre et une des plus neuves. L'auteur établit, par de nombreux exemples, que les représentations des *Mystères* ont complètement renouvelé l'ancienne iconographie religieuse.

L'art de la fin du moyen âge ne renonce pas plus que celui du XIII^e siècle à instruire. Il y a alors tout un art didactique qui est étudié dans la seconde partie du livre. Ici encore, rien ne ressemble à l'art du XIII^e siècle. Le vice et la vertu, la mort, le tombeau, le jugement des âmes, les récompenses et les peines, tout est conçu autrement. L'art du XIII^e siècle ne fait nullement pressentir ces images complexes. On se trouve là en présence d'un second moyen âge fort différent du premier.

Fidèle à sa méthode, l'auteur n'isole jamais les œuvres d'art. L'histoire de l'art n'est pour lui qu'un chapitre de l'histoire des idées. C'est toujours par les grands mouvements de la pensée religieuse, par les livres des théologiens, des sermonnaires, des moralistes qu'il explique les monuments figurés.

Ce livre, résultat de dix années de recherches et de voyages et dont certains chapitres sont le fruit de l'enseignement de l'auteur à la Sorbonne, a reçu des éditeurs une forme digne en tous points de la valeur du fond : l'ampleur du format, le soin minutieux apporté à l'impression, le nombre et la beauté des illustrations mériteront le suffrage des plus difficiles.

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. — *Le Prisonnier desconforté du château de Loches*, poème inédit du XV^e siècle, par Pierre Champion, 1 vol. in-8°.

M. Pierre Champion publie aujourd'hui un manuscrit du XV^e siècle de la Bibliothèque Nationale (entré à la Bibliothèque Royale, au temps de Louis XV) — que Marcel Schwob avait découvert et copié. Le Prisonnier, auteur de ce curieux poème, n'a pu être identifié ; M. Champion nous donne seulement une liste critique des prisonniers d'Etat qui ont séjourné à Loches dans la seconde partie du XV^e siècle, parmi lesquels il est difficile de faire un choix. Ce que dit le poème, c'est que ce prisonnier poète était né « d'assez haute géniture, en lignage légitimé, intelligent et ayant médiocrement d'argent, aimait la fortune et travaillait à l'acquérir. Son poème écrit en huitains de huit pieds nous entretient de son déconfort qui va jusqu'à lui faire douter de Dieu, mais alors il se compare à Jésus-Christ qui eut, lui aussi, son heure de doute et de

défaillance. Il demande pardon au Saint-Esprit, accepte la souffrance et la mort, et trouve une sorte de consolation dans l'idée de l'injustice qui l'accable. Mais il est enfin délivré : il en remercie Dieu et la Vierge. Pour faire un peu comprendre la poésie de ce prisonnier, je veux citer ce fragment de sa *Ballade de l'Amour* :

Amour m'a en prison cité.
Amour te fist char humain prendre ;
Amour m'a tout deshérité.
Amour te fist ta vie vendre,
Amour te fist en la croix pendre,
Amour me fait estre en soucy.
Amour te fist tes bras estandre ;
Amour me fait avoir cecy.

LIBRAIRIE PLON ET C^{ie}. — *L'Amiral de Coligny, 1519-1572*, par Charles Merki, 1 vol. in-8°.

Dans ses études sur les derniers Valois, dans son précédent ouvrage comme dans celui-ci, M. Charles Merki a toujours insisté sur le bon droit des héritiers de Henri II et sur la légitimité de leur politique. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre précisément à trouver dans ce dernier ouvrage un panégyrique de l'amiral de Coligny, le premier à pâtir de ces idées étant nécessairement le plus considéré et le plus âpre des chefs du Protestantisme français au xvi^e siècle. « L'amiral de Coligny ; dit M. Merki, ne fut pas le grand homme désintéressé de la tradition protestante, le vieillard solennel et noble, ... attristé par les malheurs de son pays, qu'on aperçoit le poing sur la poitrine (sa statue, rue de Rivoli)... Coligny, c'est le vieux condottiere que montre un portrait de Versailles ; le petit vieillard à l'œil chassieux, au visage sec et mauvais des Primitifs du Louvre. Ces deux portraits sont significatifs et trahissent l'individualité. » Il y a aussi, à Chantilly, un portrait de l'époque, où se voit l'homme de petite santé, de mince étoffe, quoique dure, résistante, rêche.

La première partie de la vie de Coligny se passe dans les guerres de Henri II contre Charles-Quint et Philippe II. Tout en étudiant son rôle militaire alors, à la bataille de Renty, à la défense malheureuse de Saint-Quentin, etc., M. Merki se préoccupe de montrer, dans ces premiers chapitres, les raisons de la conversion de Coligny au protestantisme et sa rivalité avec François de Guise, rivalité malheureuse dont on fait, pour ainsi dire, le trait caractéristique de sa carrière. C'était,

dit-on à propos du plan de la reprise de Calais sur les Anglais, plan conçu par Coligny, réalisé par François de Guise, « c'était sa continuelle malchance de préparer à l'homme qu'il en était venu à détester le plus les éléments de ses plus éclatants succès ».

Au commencement de la guerre civile, en 1562, M. Merki étudie et apprécie sévèrement le rôle de Coligny, devenu le chef le plus influent des Protestants français, dans la prise du Havre par les Anglais. Selon plusieurs historiens, notamment selon le comte Delaborde, dont on connaît l'œuvre considérable sur Coligny (un peu huguenote, dit M. Merki), Coligny aurait eu plutôt la main forcée, l'urgence de la situation le contraignant à surmonter ses « répugnances naturelles ». De fait, il ne faut pas oublier le plan de la reprise de Calais. Et plus tard, pendant un moment de paix religieuse, c'est à l'effort commun et à la commune ardeur des Protestants et des Catholiques que sera due la reprise du Havre. Cependant, M. Merki dit que l'Amiral traita volontiers avec Elisabeth.

De même, il lui impute nettement (et l'étude de la rivalité des deux illustres capitaines, aux premiers chapitres, prend ici sa signification) la responsabilité de l'assassinat de François de Guise par Poltrot de Méré sous les murs d'Orléans. Henri de Guise vengera cet assassinat à la Saint-Barthélemy.

Après la bataille de Jarnac et la mort de Condé, faits principaux de la troisième prise d'armes, Coligny devient chef suprême des protestants, et c'est sur ce pied qu'il signe la paix de Saint-Germain, en 1570, la paix « boiteuse et mal assise ». Boiteuse et mal assise, affirme M. Merki, surtout par la faute de Coligny, qui, rappelé dans le Conseil, use de l'influence acquise sur Charles IX pour imposer une politique toute protestante (projets d'alliance anglaise, d'alliance avec les protestants d'Allemagne, d'expédition en Flandre); donc, partielle, et, aux yeux du nouvel historien de Coligny (d'accord avec divers témoignages du temps), impolitique, funeste au pouvoir royal, à la France, menacée d'anarchie par l'élimination des éléments catholiques qu'on veut détourner sur la Flandre, par la rupture de l'équilibre en faveur des Protestants. De là l'assassinat de Coligny et la Saint-Barthélemy.

Présentés de cette manière, il joint à cela, il faut bien le dire, que la paix de Saint-Germain et le rappel de Coligny étaient interprétés, si l'on en croit diverses apparences, avec une outrecuidance arrogante, menaçante, par les Huguenots, en qui semblait renaître l'esprit d'entreprise, de coups de main, l'esprit de la conjuration d'Amboise, — présentés de

la sorte, ces crimes deviennent, sinon excusables, du moins très explicables. M. Merki y voit, quant à lui, un acte de légitime défense. Mais y a-t-il eu préméditation ? Le rappel de Coligny, les noces d'Henri de Navarre, l'encouragement donné à la venue en foule des Huguenots à Paris seraient parmi les plus grandes scélératesses de l'Histoire, si, auparavant, le massacre était décidé. Cependant, les choses semblent s'être faites au dernier moment, presque toutes seules, par un de ces déclenchements quasi-automatiques de la force des choses, que rien ne pouvait ni empêcher, ni même hâter beaucoup, hésitations de Charles IX, ou instances de Catherine. Un point toutefois reste douteux : ce qui put se passer réellement, quelques années avant, lors de l'entrevue de Bayonne entre Catherine de Médicis et Philippe II : l'extermination des Protestants aurait-elle alors été promise à celui-ci ? La proposition, plus ou moins en l'air, plus ou moins impulsive, en vint certainement dans les entretiens d'alors, mais rien de plus, conclut M. Merki. Pour nous, le mot de l'énigme paraît se trouver dans les archives de Simancas. Un érudit, M. F. Combes, en un ouvrage sur *l'Entrevue de Bayonne en 1565 et la question de la Saint-Barthélemy*, a voulu le résoudre par l'affirmative, d'après des documents de cette provenance. Peut-être a-t-il, en tout cas, indiqué la voie à suivre, quelle que doive être la découverte.

Il faut, au surplus, semble-t-il, prendre de plus haut, d'une manière plus générale, le point de vue, pour juger des torts ou des droits respectifs des partis, de leur dignité ou de leur indignité par rapport aux intérêts de la France, et, par suite, pour apprécier la signification d'un acte comme la Saint-Barthélemy, crime ou malheur. Il faut considérer l'état de l'Europe et la position de la France relativement à ces conditions européennes. A cet égard, M. Merki, tant dans son *Introduction* (dont l'intérêt nous fait regretter la brièveté) que dans son classement et sa critique des faits, au courant de l'œuvre, notamment des faits de la politique extérieure française, a tenté une synthèse intéressante. Qu'elle ne soit pas, comme on pouvait s'y attendre, en faveur de Coligny et des Protestants, ce n'est pas ce qui la rend nécessairement inexacte, si cela n'est pas une raison non plus pour qu'elle soit inattaquable. Quoiqu'il en soit, cette vue sur l'état de l'Europe durant la deuxième moitié du xvi^e siècle, sur les mobiles des diverses politiques opposées ou combinées qui l'ont produit, a conduit M. Merki à considérer le Protestantisme, suivant le mot de Taine, comme « une renaissance appliquée au génie des peuples germains ». L'intérêt de la France, d'après cet aperçu, était dans une politique latine, catholique, celle-là même que

combattait Coligny. Là gît, selon cette opinion, le contre-sens de la conduite de Coligny et des Protestants français, contre-sens dont la Saint-Barthélemy aurait été la correction violente. Entre l'Espagne et l'Autriche, d'une part, et les puissances protestantes, Angleterre, Pays-Bas révoltés, Princes luthériens d'Allemagne, d'autre part, la France, dit-on, n'avait pas à hésiter : son intérêt était du même ordre que celui de l'Espagne et de l'Autriche.

C'est là une de ces idées générales où trop de logique, où même la seule logique demandée, devient aisément paradoxale, car l'on risque d'arriver en singulière posture devant la politique étrangère de Richelieu. Cependant, limitée à une période donnée, comme celle des quatre premières guerres de religion, elle peut être d'une application assez utile. Elle permet de décrire avec clarté la politique extérieure de la France, durant ce laps, les contre-coups, au dehors, de son agitation intérieure ; de marquer, par exemple, ces ballottements, ces oscillations terribles de l'Espagne à l'Angleterre. De quel côté se trouvait l'appoint à l'équilibre intérieur ? La portée de cette idée générale ne va point probablement jusqu'à fournir une réponse certaine à cette question : mais elle va certainement à permettre un classement lumineux des faits de l'ordre qu'elle spécifie, et c'est déjà là une approximation. M. Merki lui devrait aussi d'avoir encore mieux marqué le rôle de Coligny en Europe, si davantage encore il avait considéré ce rôle tel quel, en dehors de toute présomption trop gratuite. Peut-être, par exemple, assigne-t-on une origine trop expressément « anglaise » aux idées de Coligny ? Il y a là-dessus certains rapprochements suggestifs, mais il faudrait chercher encore dans toute la première vie de Coligny ¹.

La période qui comprend le retour et la présence aux affaires de l'Amiral, avec les idées et les tentatives touchant l'expédition de Flandre, est des mieux étudiées. Il reste à se demander : Coligny fut-il ici anti-français ? Les catholiques, en général, ne virent là-dedans qu'une manœuvre protestante. Mais nous avons là-dessus, maintenant, la vue plus longue, et la paix de Westphalie, les traités des Pyrénées et de Nimègue, la paix d'Utrecht même ne permettent nullement une réponse aussi expéditive et aussi simple : de ces événements ne dégage, somme toute, une réponse point trop défavorable pour le conseiller de Charles IX. Ce qui empêche de juger toute la portée politique de ce projet, c'est qu'on ne peut, au xvi^e siècle, séparer cette question de

1. Cf. là-dessus Eug. Bersier : *Coligny avant les Guerres de Religion*, 1884, in-8° (Point de vue protestant, mais avec des faits utiles).

politique extérieure de la question de politique intérieure (du protestantisme). Ce fut la grande force de Richelieu, que les questions qu'il eut à résoudre ne se posassent plus, en même temps qu'au delà des frontières, en France.

M. Merki a mis à dépeindre l'état intérieur du royaume le soin qu'on avait déjà pu louer dans son ouvrage sur *la Reine Margot*. La documentation, même facilitée par le nombre des références de première main déjà mises en circulation touchant ce sujet, est faite de main d'ouvrier. Pour qui a quelque idée des conditions du travail historique, ce n'est point là un mince éloge. La thèse elle-même du livre peut être abordée avec quelque précaution, puisqu'aussi bien il ne faut pas dépasser le but que s'est proposé M. Charles Merki tout le premier : « Situer simplement les personnages connus des grands conflits confessionnels dans leur véritable milieu. » Mais, en définitive, le livre étant fait, comme nous disions, de main d'ouvrier, il vient contrebalancer utilement celui de M. Delaborde.

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. — *Villeroy, secrétaire et ministre d'État, 1543-1610*, par J. Nouaillac, 1 vol. in-8°.

La carrière de Villeroy, le grand-père du glorieux et inepte Maréchal favori de Louis XIV, à qui Saint-Simon fut si peu tendre (il ne le fut pas non plus beaucoup à l'aïeul, qui, cependant, valut beaucoup mieux), n'avait encore trouvé aucun historien. Seuls, ou à peu près, les ouvrages traitant de l'histoire de France durant les derniers Valois, la Ligue et le règne de Henri IV contiennent des renseignements sur lui, — sans parler, bien entendu, des sources particulières, écrits personnels de Villeroy, correspondance, mémoires des contemporains et documents d'archives, italiens, espagnols, flamands, hollandais, anglais, utilisés pour la première fois par M. Nouaillac, qui en a tiré en grande partie la matière de son étude spéciale.

Cette étude était à faire. Villeroy, qui a servi sous quatre rois, comme secrétaire d'État sous Charles IX et Henri III, comme ministre des Affaires étrangères sous Henri IV et sous Louis XIII jeune, a pris part aux principaux événements de son temps. Quoique cette part semble avoir été celle d'un homme de second ordre, d'un diplomate-bureaucrate, d'un homme de cabinet, excellent, disait méchamment Sully, à se battre « avec des mains de papier, des peaux de parchemin, des coups de ganivet, des traits de plume, des sceaux et de la cire », elle n'en est pas

moins des plus instructives. Après avoir montré les débuts de Villeroy sous Charles IX et sous Henri III, M. Nouaillac étudie son rôle pendant la Ligue, alors qu'il chercha vainement à « réaliser l'union de la royauté avec les forces catholiques de la France », comme serviteur de Henri III, d'abord, puis, après sa disgrâce consécutive à la journée des Barricades, comme négociateur du tiers-parti. On a reproché à l'ancien serviteur de Henri III d'être passé dans le camp de la Ligue. Sur ce point, M. Nouaillac pense que les anciennes opinions sont incomplètes, et il a essayé de faire ce dont on ne s'était pas assez soucié, selon lui : examiner impartialement les motifs qui avaient poussé certains bons Français et bons royalistes à parler de conciliation avec les Guises, ou à s'abstenir de se rallier immédiatement à Henri IV protestant. C'était reprendre, à propos de Villeroy, l'histoire des Politiques. On ne peut s'empêcher de penser qu'en venant au Béarnais Villeroy, hier encore avec Mayenne et très espagnol, a su venir de bien loin. Son rôle sous Henri IV, comme ministre des Affaires étrangères, continue à appeler, quoiqu'en des temps moins troublés, beaucoup d'explications. Cette période, qui fut cependant le beau temps de Villeroy, a été, dit M. Nouaillac, mal interprétée aussi, surtout en ce qui concerne l'attitude du ministre envers l'Espagne. Le biographe s'est efforcé de faire valoir, dans cet exemple ainsi que dans les autres grandes affaires du règne, guerre de Savoie et paix de Lyon, affaires des Pays-Bas, affaires d'Allemagne, etc., les véritables mobiles du serviteur de Henri IV, mobiles qui se résument en un seul, très honorable, d'après ce que s'efforce de montrer M. Nouaillac, et qui s'appelle le désir de la paix, de cette paix dont les mauvais jours de la Ligue avaient si bien montré le prix. C'est de la sorte qu'on explique notamment la politique, ou plutôt les conseils politiques, de Villeroy à l'égard de l'Espagne. « La France s'entendit avec l'Espagne, sans abandonner ses anciens amis, auxquels elle sut rendre des services réels. »

Il est rare qu'un historien qui s'occupe d'un seul homme durant 600 pages ne subisse pas une illusion d'optique qui finisse par lui faire tout rapporter à cet homme. M. J. Nouaillac s'est préservé de cet entraînement dans la mesure du possible. Villeroy fut, plutôt qu'un grand homme d'Etat, un grand commis laborieux. A tort ou à raison, Sully l'éclipsa. Mais cela ne veut nullement dire, — et ce livre le prouve surabondamment, — qu'on ne puisse étudier toute la politique étrangère de Henri IV à propos de la participation sage, consciencieuse et un peu subalterne de Villeroy, à peu près comme on pourrait considérer en

raccourci toute celle de la fin du règne de Louis XIV dans la carrière, par exemple, des chanceliers Pontchartrain et Voysin.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne (1500-1580)*, t. I, xvi^e siècle, par Gustave Lanson, 1 vol. in-8°.

Voici un livre qui est appelé à rendre de grands services à ceux qui étudient le xvi^e siècle, en leur indiquant les sources et en ménageant leur temps. Nous n'avions encore rien d'aussi complet sous la main, et surtout rien d'aussi méthodique, car avec M. Lanson on est sûr que tout est fait avec méthode. Aussi aurait-il pu se dispenser de faire des excuses à ses lecteurs pour les fautes qu'il a pu commettre sous le rapport du trop ou du manque. Son *Manuel*, bien supérieur à celui de Brunetière qui ne retenait guère que ce qui cadrerait avec ses principes et ses vues, contient à peu de chose près tout ce qu'il importe de savoir. Un seizième pourra y trouver quelques lacunes, mais ces lacunes ne font aucun tort à l'ensemble, et il n'y a pas de siècle — soit dit à l'excuse de M. Lanson, puisqu'il tient à s'excuser — dont la bibliographie soit plus mal connue, parce qu'innombrable, que celui de Ronsard, de Montaigne et de Calvin. Il suffit de lui avoir consacré quelques années de sa vie pour s'en rendre compte et faire de ce côté des trouvailles inattendues.

Pour donner une idée des grandes divisions du travail de M. Lanson, voici les titres des chapitres qui regardent le xvi^e siècle :

— Chap. I. *La Renaissance*. — Chap. II. *Clément Marot et son école*. — Chap. III. *Marguerite de Navarre, Le Platonisme, l'Ecole lyonnaise*. — Chapitre IV. *Calvin et les Ecrivains religieux de la Réforme*. — Chap. V. *Rabelais et les Conteurs*. — Chap. VI. *Les Traducteurs*. — Chap. VII. *La Pléiade (Ronsard)*. — Chap. VIII. *La Pléiade, suite (Du Bellay, Baïf, Remy Belleau, Jean Dorat, A. Jamyn, Pontus de Tyard et Jodelle)*. — Chap. IX. *Principaux contemporains et successeurs de Ronsard*. — Chap. X. *Petits poètes, Poésie provinciale*. — Chap. XI. *Histoire, Mémoires, Lettres*. — Chap. XII. *Ecrits politiques, Eloquence, Pamphlets*. — Chap. XIII. *Philosophie, Erudition, Economie et Sciences*. — Chap. XIV. *Montaigne*. — Chap. XV. *Romans*. — Chap. XVI. *Le Théâtre*. — Chap. XVII. *La langue française au XVI^e siècle*.

Autant dire tout de suite que ces divisions, qui se subdivisent elles-mêmes à l'infini, embrassent tout le champ des connaissances humaines au xvi^e siècle.

LIBRAIRIE LONGUET. — *La cathédrale Notre-Dame de Paris*, par Marcel Aubert, avec une introduction par Paul Vitry, 1 vol. in-18. — *L'église abbatiale de Saint-Denis*, par Paul Vitry et Gaston Brière, 1 vol. in-18. Prix de chaque volume, 2 fr. 50.

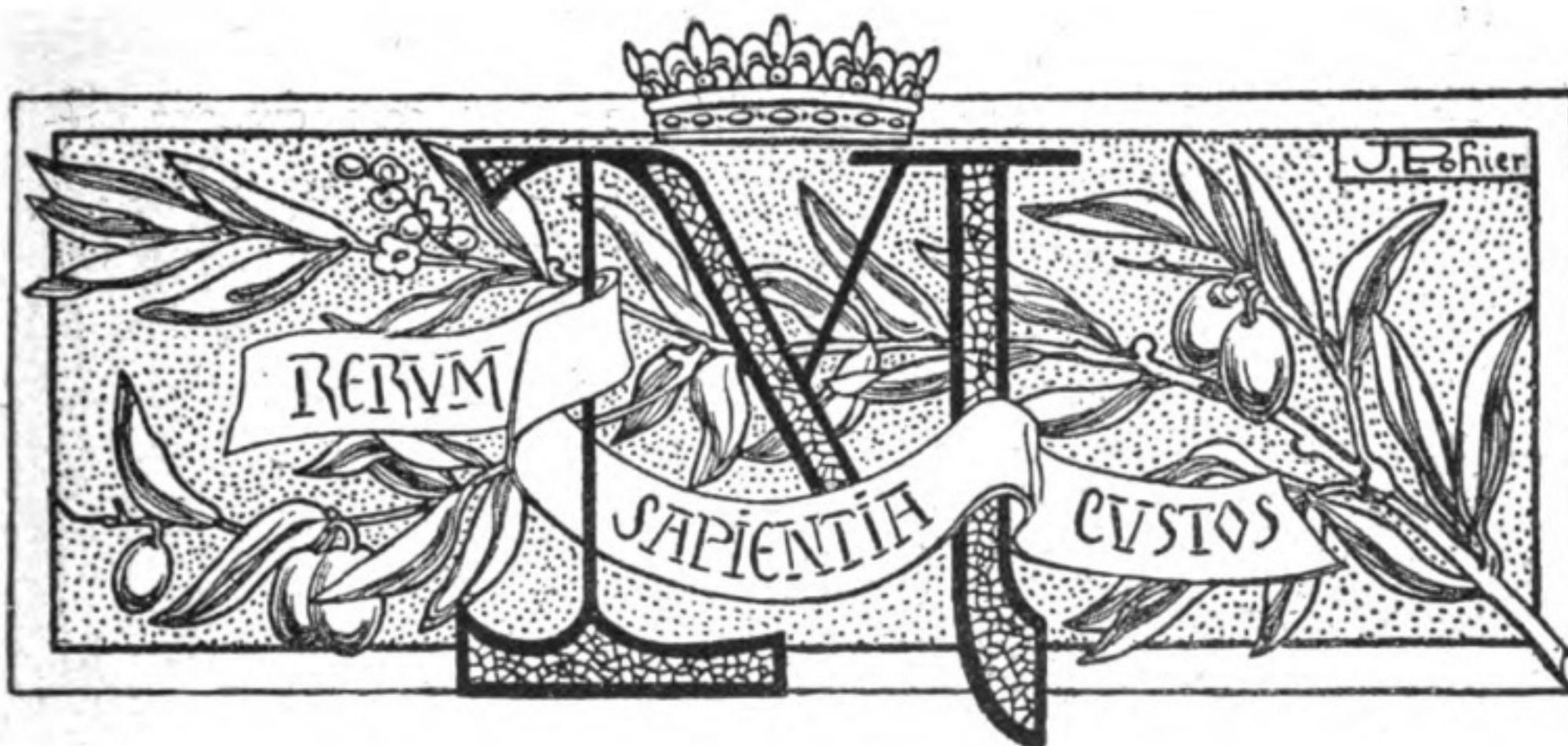
C'est une charmante collection que celle que la librairie Longuet vient d'ouvrir, et les amis du seizième siècle trouveront beaucoup à glaner dans ces deux volumes, surtout dans le second. On sait que l'église Saint-Denis s'orna au xvi^e siècle de tombeaux somptueux, tels que ceux de Henri II, de Louis XII et Anne de Bretagne, de François I^{er}, etc.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ.

CHATEAUXROUX. — IMPRIMERIE MELLOTTÉE.



La Moquerie Savoyarde

APOLOGUE EN VERS PATOIS
DE LA FIN DU XVI^e SIECLE ET SES ORIGINES

« O Brahma! toute chose est le rêve d'un rêve. »
LECONTE DE LISLE.

La Fontaine s'est plu à imiter Rabelais, Clément Marot et nombre d'auteurs beaucoup plus anciens. Abandonnant parfois Esope et Phèdre, il s'est inspiré souvent des conteurs bouddhiques, des Facéties du Pogge, comme aussi des traditions populaires, ce fonds plus fécond que toutes les littératures de tous les âges. Dans *le Meunier son fils et l'âne*, en relisant le récit qu'il fait raconter par Malherbe à Racan, il m'est revenu à la mémoire un aimable apologue patois que je trouvais en 1875 à la Réserve de la Bibliothèque Nationale et dont je pris alors une copie fidèle. Composé sous la rubrique de *Moquerie Savoyarde* sur la fin du

XVI^e siècle et imprimé (1) à Chambéry en 1603, ce document présente un curieux exemple de la transmission à travers tous pays d'une version qui remonte à plusieurs siècles, peut-être même aux antiques contes babyloniens. En tous cas cette fable, qui nous fournit en joli langage patois le même thème que celui du fabuliste français 65 *ans avant lui* (2), nous arrive avec certitude des Indes. En voici le texte intégral :

Anchro papi ploma ede mey,
 Per fichi sou lo blan lou ney,
 Et pintola cello detraqua
 Que ne fan ren que se moqua,
 Lou fene que s'en de jaquette
 Ne serviren que de moquette,
 Per dere et redere ma
 De celo qu'on devrey ama,
 Demoura tou iour à l'oura,
 Per s'en vo ne lessery pa
 D'etre moqua ou d'on ou d'atro :
 Vo arrive t'ey un desastro,
 De celo de qui vo vo fia
 Drey vo s'en fery desfia.
 Crei de quo e a gran pedia
 De vey lo mondo se deressia.
 Gaime gaime d'en Chambery
 Ne creissy tan de moquery,
 Per en fare compareson,
 Me souvente donna seson
 Que laque Bo de Remilly
Meney son Ano vendre o marchy,
 Et lo chassave devan sey
 Avoy son motet Beney.
 Quan ou fouren ou dre do platro,
 Onna douzaina d'apiniatro
 Commenciren à quacetta,
 Etey miraclo d'ou acotta!
 — « *Veitu on Ano que se porte ben*
L'a migea d'aveyna et de bren
Tan gra, qu'o ne pou ple peta,

(1) Dans un recueil de pièces en vers patois ayant trait à la politique savoyarde de la fin du XVI^e siècle.

(2) Le livre III des Fables de La Fontaine a été publié en 1668.

*L'on ou l'atro n'y pou ti pa monta,
 Ou bin lo fio, ou bin lo pare?
 Ou vadre bin mio s'en fare
 Que de marchi de la façon. »*
 Iaque, accottan cela reison,
 Desi à son fio Beney :
 — « *Motet, he fo que te montey
 Dessu l'Ano tret gentamen,
 No n'auron gin de parlamen. »*
 Ho n'ouren pa fe quatre pa
 Apre que Beney fou monta,
 Veitia onna troupa de fillette,
 De moquouse et de jaquette
 Que quetien su l'ano coillar,
 Beney gra come un peliar,
 Desiren : — « *Vei tu son motet
 Bin gra, bin chat, bin frequet,
 Marcheré ty pa galliardemen
 A pi, et iret gentamen,
 Et lessi monta son pare! »*
 Lo fiou, acoutan celo afare,
 Se geti drey de l'Ano ba,
 Poi edi à son pare à monta.
 Drey que fouren ou premi vilagio,
 Veitia un gran comparagio
 De gen venan de rigola
 Commenciren drey à parla :
 — « *Vei tu un vio petar à son ézo,
 Et son motet marche en malezo,
 Vadré t'ey pa mio que son tendron
 Montissè dessus l'Anichon,
 Et lo pare l'ou chasserey
 Ou miou ou ma qu'o porey. »*
 Iaque que tou acotey,
 Fi monta Beney derri sey
 Afin dempechi, so se puisse,
 Que gnon de luy ne se moquisse
 Ne de son Ano bin chargia.
 Ho ne furen pa ou marchia
 Que veitia de gen onna troupa
 Que guetavon Beney en croupa :
 — « *Vei vo, se disan-ti l'on l'atro,
 Que ne monton-ti l'on après l'atro
 Sen guara de cela façon
 Celi pouro Ano sen reson,
 Ne n'an-ti gin de regret? »*
 — « *Pare, se si tey lo motet,*

*Notron Ano a icé de paren;
 Ne senti-vo que dion le gen ?
 Qu'allen-no tui dou per terra,
 Que gnon ne no fassen la guerra ? »*
 Ho se miren tui dou à ba,
 Et l'Ano commenciren à porta
 L'on per derry, l'atro per devan.
 S'en ne lo servi de ren.
 De fene onna groussa troupela
 Commenciren à debagola :
 — « *Comare ma mia, veidevo,
 Celay se fa ver chivo ?
 Avey-vo vio de coneissance
 Giamè una tala science ?
 An-ty dou to pardu le san,
 Porta son Ano come un cor san ?
 Gey bin vio prou de zafare,
 Me giamè je ne vi s'en fare. »*
 — Lo pare desi à son garçon :
 — « *Motet, veitia poura seison,
 On ne sa comen se conduire
 Per empechi le gen de rire.
 Lo mondo è si bin en goguette
 Qu'o ne fan ren que de moquette,
 Et poi qu'on se gouverne bin drey
 Afin que du tou ge notey
 Et empechey le gen de rire,
 Mon Ano ira à la revire,
 Avoè onna pira ou cou
 Que li servira de licou. »*
 — Iaque Bo en cela façon
 Perdi son Ano per raison.
 Douta ou mondo lo povei
 De se moqua de son fio Benei,
 Ne de ly come y lavien fè,
 Afin qu'o vequisse en pè :
 Lo mondo e bin tant immondo
 Que, se Di tornave ou mondo,
 Ho l'arey quaque broqua,
 Ho de quaqu'on sari moqua !
 Alla tant drey que vo vodri,
 Vo ne saria ni empechi
 Ne tuy celo de ver chivo,
 Lo mondo de parla de vo.

★★

Veitiara un pouro amoirou
 Bin facha et bin doleirou,

Sera moqua de sa metressa
 Don l'ara oncor gran detressa.
 Tanto son colet sera deplicia,
 Tanto sa Iaqueta engressia
 A se chose, à se iaretire,
 Per tou e se trouve à redire.

★★

Passe tey quaque filieta,
 Quaque brava, iona moteta,
 Le sara assetou requeta
 De flan, de drey, de tout cota;
 L'on dera : — « *Sè ie la tenin chi mey,
 Ge farin bin ne se pa quey!* »
 L'un que era amassa son mochu
 Que te chey de derri lo cu.
 La ple fille de bin rougiret
 D'acotta celo moquaret.

★★

Lo marchan en lou marchandi
 Arimet n'au tant que redi;
 Se l'on fa bin se besogne,
 L'atro n'en fara la trogne,
 Poi, si vo possen atrapa,
 Drey per derri vo seri moqua!

★★

Lo soudar, le gen de guerra,
 Sou savin dessu la terra
 Quaquon qu'aye età secou,
 Ho s'en moqueren tou lo sou.
 Tanto lo Zarbanisto
 Se moquen dou Genevisto :
 — « *Guara devan, recoula vo,
 Lessi lo entra verchivo
 No lo balieren bin à dîna.* »
 — Lo Genevey poite desen :
 — « *Ca, ça, ça, ça, alen, alen,
 Ho ne sen tuy que de canaille,
 Volen-ti megì notre muraillie?
 D'atro pan poission-ti creva,
 No lo faron bin recoula!* »
 Et tan qu'en toute le façon
 La moquerie è de saison,
 Et lo moqu et le moquette
 Saron ceti an en goguette.

★★

Parlin poi de lo lingagio.
 Un Fransey en son usagio

Se moquera dou Savoyar,
 Ho li dera en touta par :
 — « *Vien çà, Savoyar, croque-rave,
 Tu iure Dieu pour une febve ;
 Dy après moy « Vive le Roy,
 Vive le Roy... Vive le Roy ! »*
 Ma un Savoyar maladrey
 Ne sa que repondre tout drey ;
 Per force è fo que quirey
 « *Vive lo Roy, vive lo Rey ! »*
 — Lo Zespagnour no sapelen Vilanos
 Et desen à tuy Leuterianos.
 — Lo Etalian en lou façon
 Chanton bin oun atra leçon.
 Ho desen : — « *Questo balorde,
 Coyonno, forfanto, Savoyarde,
 Sonno sempre senza honore,
 Alla guerra senza valore !...
 Italiano eccellentissimo,
 Al escarmocca sempre gli primo
 Alegramente, alegramen. »*
 Et poi tan d'atro parlamen
 Que se fan de ior en ior,
 Serey à recommenci touior ;
 Que vodrey ho tou raconta
 Et bin conta la vereta
 On machureray touta la papetery
 Qué dans la vela de Chambéry.

★★

Don, per evita escandalo,
 Fessen come laque fi de son Ano :
 Talien lo cou à le reson
 Que de ren ne no serviron.
 Ne fessen pa qu'an Segnor Horacio
 Que s'aly coupa lou caso
 Per fare despecto à sa fena.
 Desen come la tanta Tinena :
 Quan lo moqu'aran moqua,
 Et lo moqua seron moqua,
 Lo moqua seren en goguette
 Et lo moqu seren en moquette.

Pour étudier utilement les origines de cette pièce patoise, il n'est pas sans intérêt de rappeler ici la naissance et la destinée de la fable ou apologue. Ce genre, qui remonte à une très haute

antiquité, marque l'éclosion d'idées morales, de même qu'au déclin de l'hiver certaines fleurettes annoncent le printemps et l'espérance du renouveau. C'est une des formes naturelles de la poésie primitive où il y a place aux vérités de sens commun, genre simple apparaissant aux époques reculées, où le cousinage des hommes et des animaux est plus fréquent qu'au sein des sociétés vieilles. L'apologue est de source aryenne comme toutes nos connaissances originelles. Si certaines critiques du XVIII^e siècle l'ont assimilé à une satire voilée, il est préférable de prétendre sans paradoxe qu'il est plutôt une satire exagérée, une caricature à la Callot de l'humaine sottise, poussée jusqu'à sa suprême puissance : à l'animalité. On peut affirmer que les fabulistes ont largement contribué à l'éducation des sociétés en prenant la parole après les prêtres et avant les philosophes.

Mais, avant que cet apologue primitif se transforme en un plaisir littéraire de l'esprit railleur, combien de révolutions de faits et d'idées ne faut-il pas traverser ? Sous l'influence de ces mouvements évolutionnistes son domaine s'agrandit ; on apprend à se mieux connaître, à être moins dupe des apparences, si bien que l'apologue, à mesure qu'il s'éloigne de ses origines, devient plus profond et partant plus dramatique.

Nous avons eu la fable orientale, la fable grecque, la fable latine, puis celle du moyen âge et celle de la Renaissance. Après des vicissitudes séculaires, ce genre arrive à son apogée en France dans les vers charmants de l'écrivain de génie qu'a été le fabuliste incomparable du XVII^e siècle. N'est-il pas intéressant d'apprendre à connaître les précurseurs de cette historiette de la *Moquerie Savoyarde* et du *Meunier son fils et l'âne* qui a parcouru dans le monde des chemins si longs et si divers pour arriver jusqu'à nous ? Sans aller surprendre les secrets qu'on dévoile maintenant des monuments littéraires Assyriologiques, on trouve le prolongement de ces racines lointaines dans le

moyen âge occidental et celui-ci, dans la formation des éléments nouveaux qu'il a légués aux temps modernes, a puisé, en dehors du sentiment national, à quatre sources fort distinctes : à l'antiquité classique depuis la Renaissance, au christianisme, aux traditions celtiques (1) et enfin aux contes indiens.

Quelque surprise qu'on éprouve à voir l'Inde figurer parmi les pays dont la littérature a influé sur la nôtre, il n'en est pas moins absolument vrai que les récits orientaux ont pénétré dans les diverses parties de l'Europe. Les travaux, relativement déjà anciens, de Loiseleur-Deslongchamp (2) et de Théodore Benfét (3), puis ceux de Weber (4) en Allemagne, de Max Müller en Angleterre (5), de Domenico Comparetti (6) en Italie, le prouvent surabondamment. D'ailleurs les documents parlent d'eux-mêmes avec leur caractère nettement bouddhique.

Pour expliquer et vulgariser leurs leçons morales, les bouddhistes ont toujours employé la parabole. Ils enseignent la prudence, la charité, l'abnégation de soi-même, l'ascétisme et la pauvreté volontaire, la miséricorde, toutes vertus de leur religion ; leur philosophie est de ne pas se fier aux apparences, le monde n'étant lui-même tout entier qu'une vaste illusion, et de pratiquer l'humilité : il ne faut pas se laisser éblouir par la richesse, comme il convient de ne croire ni à son propre mérite, ni à sa puissance, ni à la durée du bonheur ou de la gloire. Un admirable bouddhiste français, Jean Lahor, a répandu ces doctrines dans des

(1) Voir *Revue Celtique*, fondée par H. Gaidoz, Paris, 8°, 1870-1909.

(2) Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe. Paris, 8°, 1838.

(3) *Einleitung... Pancha-Tantra*. Leipzig, 8°, 1876 ; — *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*. Munich, J. G. Cotta, 8°, 1869.

(4) A. Weber, *Indische Studien*. Berlin, 8 v. in-8°, 1850-64.

(5) *Ancient Sanskrit literature and the primitive religion of Brahmins*. Londres, 8°, 1860-Conf. *Journal des Savants*, 1860, p. 457, 611, 748 ; 1861, p. 47.

(6) *Conti e racconti...* per cura de D. Comparetti ed Alessandro d'Ancona. Turin, 9 v. in-16, 1870-67.

vers étincelant de charme et de profondeur. Logiquement on serait tenté de rapprocher tout cela du christianisme primitif ; mais on ne saurait trop en noter la différence. En effet les paraboles chrétiennes constituaient des allégories dont la valeur résidait dans le sens mystique et dogmatique plutôt que moral qui devait frapper l'esprit des fidèles, tandis que les autres ne sont que des anecdotes variées ayant pour but de plaire en instruisant et de faire ressortir la conclusion morale au moyen de l'originalité du récit. Cet élément piquant vint à l'emporter et l'on arriva tout naturellement à s'amuser du conte sans trop se soucier de sa moralité finale. Voilà la cause d'un double fait qui a son importance : d'une part, la propagation des apologues bouddhiques en dehors du bouddhisme et, d'autre part, la transformation de leur caractère religieux primitif en une notion de pure fantaisie romantique.

Aussi ces narrations primitivement pieuses ne représentent-elles qu'une faible portion de celles qui se sont faufilees de la littérature de Siddarthâ dans celles de l'Occident ; la majeure partie des récits indiens n'est empreinte que d'une intention simplement morale empruntant son sujet aux incidents de la vie familière. On doit encore remarquer, et ceci est d'un immense intérêt pour notre document patois, que les livres bouddhiques présentent fort souvent des morceaux ayant la tournure de *romans à tiroirs* : les conteurs de l'Inde se sont plu à enchâsser dans une histoire principale qui leur sert de cadre plusieurs récits similaires successifs et c'est précisément ce qu'on a pu constater dans le texte de la *Moquerie Savoyarde*.

Selon de savantes critiques récentes, la source la plus éloignée des contes orientaux parvenus en Europe remonte indirectement à des écrivains Babyloniens. Cette origine multimillénaire n'empêche pas qu'on en retrouve la synthèse parmi les compositions bouddhiques en langue sanscrite apparaissant dans l'intervalle

des deux siècles qui précèdent l'ère chrétienne et des deux siècles qui l'ont suivie. Mais aucun de ces récits n'existe sous sa forme première : ce qui nous en reste aujourd'hui est formulé soit dans des précis sanscrits postérieurs, soit dans des traductions adaptées à des pays où le bouddhisme avait pénétré. Quant à la question de savoir si les Bouddhistes sont les inventeurs de leurs contes ou s'ils n'ont que réuni, en les modifiant, des documents assyriens ou autres dont il faudrait découvrir les auteurs, il est un fait certain, c'est que les apologues communs tant aux recueils Esopiques qu'aux recueils Indiens ont été par ceux-ci empruntés à la Grèce. Du reste, les sources bouddhiques qui nous sont parvenues ne révèlent-elles pas avec évidence les éléments hétérogènes dûs les uns à l'influence religieuse, d'autres à une littérature brahmanique antérieure au Bouddhisme, d'autres à des littératures étrangères ?

Par quelle filière ces contes indiens nous sont-ils parvenus ? Il est hors de doute que ceux dont la conception s'est formée dans un milieu social de l'Inde bouddhique n'ont pu se répandre dans les états chrétiens du moyen âge autrement qu'avec des modifications essentielles effaçant parfois des traits distinctifs et produisant souvent une altération de leur logique caractéristique ou même la perte de leur signification morale. Beaucoup d'entre eux aussi ont été altérés par inintelligence, par défaillance de mémoire, sans parler du caprice des rédacteurs ou traducteurs. En un mot, il y a eu déformation des produits originaux indiens. Les vicissitudes que ceux-ci ont dû traverser sont intimement liées à la destinée des intermédiaires par lesquels ils ont passé : du sanscrit au pehvi, antique langue de la Perse, — du pehvi au syriaque, version supposée longtemps perdue et qui a été retrouvée dans un couvent d'Arménie, — du syriaque à l'arabe, — de la version arabe à une version hébraïque transformée elle-même en latin. Or, pour parvenir à l'une de nos

langues vulgaires, tous les récits contenus dans le *Pantchatantra* (1) indien, dans les œuvres de Bidpai, de Sendabad et autres, ont nécessairement subi ces formes successives (2). Enfin, arrivés au latin, au roman ou à l'allemand, ils ne sont pas encore à l'abri des périls courus au cours de si longs voyages. Tout au contraire, ils tombent alors dans les mains d'écrivains qui ne se croient nullement obligés au respect des originaux. Aussi non sans raison un critique allemand a-t-il porté sur eux un jugement sévère : « ...les Barbares de l'Occident ont toujours été plus habiles à gâter les vieux contes qu'à les rapporter avec fidélité. » (3)

La meilleure preuve de ce qui précède est dans l'historiette à tiroirs de la *Moquerie Savoyarde*. A quelle source son auteur a-t-il pu puiser ? Son thème est dans les *Facéties* (4) de Poggio Bracciolini (1380-1459) qui déclare l'avoir trouvé lui-même dans un manuscrit en langue allemande. C'était sans doute le fameux manuscrit des fables d'Ulrich Boner (5), poète suisse du XIV^e siècle. Comme tant d'autres fabulistes de la même époque qui ont reproduit le même apologue, Boner a eu pour source plus

(1) Conf. Richard Schmidt, *Das Pansatantram textus ornatior. Eine altindische Marchensammlung zum ersten Male übersetzt...* Leipzig, 8^o, 1901.

(2) Par exemple, le livre de *Sendabad*, originaire de l'Inde, a été traduit en Arabe, en Hébreu et en Grec ; la seconde traduction est le type des *VII Sapientes Romæ*, du XII^e siècle.

(3) Gildemeister, *Orient und Occident*, I, 735.

(4) Les *Facéties* ont été imprimées à Rome dans le monastère de Saint-Eusèbe en petit in-4^o, feuillets non chiffrés. La Bibl. Nat. possède ce magnifique incunable (voir à la Réserve, Y2, 1259). Sous le titre XXXV « *Asino portato et demum submerso* », on lit ces mots : « *Facetissimum de sene quodamque asinum portavit super se...* » *Fabulam retulit quam nuper in Alamania scriptam pictamque vidisset.*

(5) *Bonerii Gemma*, sive Boners Edelstein fabulas C e phonascorum ævo complexa... Edidit Jeremias Jacobus Oberlinus. Argentorati, in-4^o, 1782 ; — Boners Edelstein in hundert Fabeln, mit Varianten und Worterklärungen, herausgegeben von Joh. Joachim Eschenburg, Berlin, 8^o, 1818 ; — Idem, herausgegeben von Franz Pfeiffer, Leipzig, 8^o, 1844 (à la page 86, on y trouve notre apologue en 104 vers vieil allemand).

au moins directe une version latine qu'on n'a pu découvrir encore, mais dont le fond se retrouve dans trois rédactions principales des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Ibn-Saïd (1), auteur arabe du commencement du treizième siècle, a fourni la première ; — l'infant Don Juan Manuel (2) espagnol, la deuxième qui vient cent ans après ; — enfin celle qu'en 1426 Saint Bernardin de Siene (3) a insérée dans un de ses sermons, mais de source anonyme, est certainement des trois la plus authentique comme la plus conforme aux origines bouddhiques tant au point de vue intrinsèque qu'à celui de son caractère monacal. Ce saint Père, mettant en scène un moine et un novice, les fait agir dans le sens le plus raisonnable, mais ils n'en sont pas moins blâmés dans tous les cas. Dans Ibn-Saïd, qui fait du vieillard et de l'enfant le père et le fils (la *Moquerie*

(1) K. Vollers, *Fragmente aus dem Mugrib des Ibn-Saïd*. Berlin, E. Felber, 8°, 1894. Dans les *Semitische Studien*, *Erganzungshefte zur « Zeitschrift für Assyriologie »*, Herausgegeben von Carl Bezold, I. — Dans les *Biographien Michammeds*, Leiden, E. J. Brill, 5 v. in-4°, 1904. 1905, voir tome V : *Biographien den Nachfolger in Medina, sowie der Gefährten und der Nachfolger in dem übrigen Arabien*, Herausgegeben von prof. Dr K. V. Zettersteen.

(2) *El Conde Lucanor*, compuesto por D. Juan Manuel, hijo del Infante D. Manuel, con advertancias, notas de Gonzalo Argote de Molina. Sevilla, Hern. Dias, petit in-4°, 1575 (58 ff. non chiffrés, 97 ff. ch. et 4 ff. non ch.) — Réédition de Diego de la Carrera, Madrid, petit in-4°, 1642. — *Idem*, par les soins de M. Keller, Stuttgart, in-12, 1839. — *Le comte Lucanor*, apologues et fabliaux du XIV^e siècle, traduits pour la première fois de l'espagnol par M. de Puibusque, Paris, 8°, Amyot éd., 1854. — Au tome LI de la *Bibl. des auteurs espagnols*, Madrid, 1860 et suiv., Don Pascual de Gayangos a donné la réimpression la plus complète du *Libro de Patronio* (vulgairement *el conde Lucanor*), faite sur 4 manuscrits. — Conf. *Ticknor*, tome I, p. 53 et suiv., tome II, p. 666 ; *Wolf*, dans les *Wien. Jahrb.*, tome LVII, p. 192 et suiv. ; *Capmany*, *Teatro hist. cr. de la eloq. esp.*, tome I, p. 33 et suiv.

(3) *Opera omnia Sancti Bernardini Senensis...* postillis illustrata... labore R. P. Johannis de la Haye. Paris, D. Moreau, 4 tomes en 2 v. in-f°, 1635. — *Le prediche volgari di San Bernardino da Siena*. Sienne, in-16, 1880. — *Novelette, esempi e apologhi di San Bernardino da Siena*. Public. da Francesco Zambrini, Bologne, in-16, 1868. Dans le volume *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al. XIV*, pages 5 à 9, on trouve le *racconto III* que la *Moquerie Savoyarde* a reproduite en patois avec variantes.

Savoyarde (1) et *La Fontaine en font de même*), la logique des événements paraît déjà un peu altérée et elle l'est bien davantage dans Juan Manuel, où père et fils commencent par laisser l'âne sans fardeau, ce qui justifie les premières risées à leur adresse.

On rencontre également notre apologue sous le titre du *Jardinier son fils et l'âne* dans le roman turc des *Quarante Vizirs*. Or, ce document du XV^e siècle est lui-même tiré, d'après le propre aveu de l'auteur, d'un recueil arabe de Chéikh-Zadé, beaucoup plus ancien, intitulé *Hikiat Arbain Sebah wamesa* (2) qui provient partiellement du livre de Sendabah originaire de l'Inde. Voilà donc de multiples origines indiennes. Mais notre regretté maître Gaston Paris, dont l'attention s'est surtout portée sur Ibn-Saïd, D. Juan Manuel et Bernardin de Sienne, affirme que « les récits des deux premiers restèrent isolés tandis qu'il n'en fut pas de même de celui de l'anonyme représenté ici par Saint Benardin, source de toutes les rédactions subséquentes. » (3)

Ainsi, à moins d'étudier les nouvelles découvertes assyriologiques, la littérature arabe présente l'extrême limite où peuvent remonter sur cet apologue célèbre les plus minutieuses investigations. Ici, comme dans d'autres cas, l'arabe a servi de fil conducteur à un vieux conte bouddhique de l'Inde qui ne visait pas au but d'engager les hommes à se décider librement par leur propre arbitre (4), mais qui avait réellement pour unique objectif d'inspirer le mépris du monde et de ses moqueries conformément à la morale de Bouddha.

Maintenant, si l'on veut toucher à la philosophie du récit, il

(1) On y voit en scène Jacques Bo de Rumilly et son fils Benoit.

(2) Hist. des quarante matinées et des quarante soirées.

(3) Leçon d'ouverture au Collège de France du 9 décembre 1874.

(4) Dans le *Comte Lucanor*, trad. de Puibusque, p. 181, la moralité de notre apologue est résumée en ces deux vers :

« Tu veux, avant d'agir, savoir ce qu'on dira;
« Fais ce que tu dois faire et glose qui voudra. »

ressort des trois rédactions Ibn-Saïd, Don Manuel et Saint Bernardin un ensemble de traits communs qui se rapproche évidemment de la version primitive. Tout d'abord leurs épisodes ne sont qu'au nombre de *quatre*, mais ils diffèrent soit dans la qualité des personnages mis en scène, soit dans l'ordre de ces épisodes. Ensuite leur moralité se résume en ce que le vieux Mentor, qui a l'expérience de la vie, veut démontrer à l'adolescent par une leçon pratique combien les jugements du monde méritent peu de confiance. Le rôle du vieillard, écoutant le long du chemin d'un sourire sceptique les balivernes contradictoires des passants apporte à l'apologue toute sa finesse et forme une antithèse naturelle avec la naïveté du jeune homme qui, espérant faire taire les mauvaises langues, ne recueille pour sa docilité qu'amères déceptions.

Dans d'autres versions abrégées ou allongées, écrites du XII^e au XVI^e siècle, on surprend dans la bouche des obstinés railleurs certaines plaisanteries que, par la suite, des contes du même sujet ont transformé en réalité. Alors apparaissent en effet un *cinquième* et un *sixième* épisode : on porte l'âne « comme un lustre » et l'on finit par le jeter à la rivière afin d'éviter les bavardages populaires.

C'est sous cette forme amplifiée d'embellissements ridicules que l'apologue fut traduit en 104 vers vieil allemand par Ulrich Boner (1), puis passa dans le Poggio (2) qui, à son tour, ne se gêna point d'y pratiquer de graves modifications : il fut en effet le premier à raconter que le père et le fils s'en allaient au marché vendre leur âne, ainsi que la noyade du pauvre animal. Avec ce dernier trait, le conte est absolument altéré, car le père, au lieu d'un sage, d'un moraliste ingénieux, fait de sa propre

(1) Conf. Franz Pfeiffer, cité note 13, fable LII : *Von einem man und Sinem sunne und einem Exel. Von unschuldigen spotte.*

(2) Conf. note 12.

personne un simple sot. La leçon salubre de la fable indienne est ainsi perdue.

Comme on a pu le remarquer dans son texte intégral reproduit précédemment, la *Moquerie Savoyarde* n'a pas été mieux inspirée que La Fontaine, puisque tous deux ont suivi les fantaisistes changements du Poggio ; mais, à d'autres égards, la pièce patoise a beaucoup mieux traité le fond du sujet que le grand fabuliste. Après une introduction composée de 18 vers, elle suit l'usage indien des contes à tiroirs, c'est-à-dire de grouper une série de racontages analogues autour d'un cadre principal qui, dans l'espèce, est l'histoire si connue dont la source remonte aux contes bouddhiques défigurée par les embellissements maladroits que nous avons indiqués.

« *Jamais, dit le conteur savoyard, dans Chambéry on a vu tant de moqueries. Pour en faire comparaison, je me souviens d'une leçon : Jacques Bo de Rumilly menait son âne pour le vendre au marché; il le poussait devant lui...* » Il copie donc ici exactement le premier point du récit du Poggio. Laissant d'abord l'animal se prélasser à son aise, le père et le fils marchent tous deux à pied : tel est le *premier épisode*. Quand Jacques et son « *fio* » arrivèrent de la montagne à la plaine en cet humble équipage, une douzaine de gouailleurs commencèrent à babiller sur leur compte, et

*Etey miraclo d'ou accotta !...
Iaque, accottan cela reison,
Desi à son fio Beney :
— « Motet, he fo que te montey
Dessu l'Ano tret gentamen... »*

Alors Benoit monte sur le baudet : c'est le *deuxième épisode*, qui est le même dans Ibn-Saïd, Don Manuel et Bernardin de Sienne. Nouvelle explosion de rires sur le visage des jolies filles

qui croisent le trio en chemin ; les caquetages recommencent et redoublent de gaité et d'ironie. Il en résulte que

*Lo jou accottan celo afare
Se geti drey de l'Ano ba,
Poi edi à son pare à monta.*

Troisième épisode : le père Bo enfourche la monture. Autre procédé, autre critique :

*Drey que fouren au premi vilagio,
Veitia un gran comparagio
De gen venan de rigola
Commenciren drey à parla...*

Essayant une autre combinaison pour empêcher les railleries, Jacques ordonne à son fils de monter en croupe derrière lui. Voilà bien le *quatrième épisode* qu'on lit dans toutes les versions. Mais, à ce propos, rien n'est comparable à la répartie rabelaisienne du petit Benoît quand, stupéfait des quolibets nouveaux qui accueillent l'âne supportant ses deux maîtres, il assure à son père que « *leur âne a ici des parents* ».

Enfin, *cinquième épisode*, découragés, humiliés d'être constamment la risée des bons villageois, nos deux âniers inventent une autre manière :

*Ho se miren tui dou à ba,
Et l'Ano commensiren à porta,
L'on per darry, l'atro per devan.
S'en ne lo servi de ren :
De fene onna groussa troupela
Commensiren à debagola...
— « An ty dou to perdu lo san
Porta son Ano come un cor san ?... »*

La Fontaine a fait de ce nouvel incident l'emploi le plus étrange, le plus illogique et le plus contraire aux sources. A la rigueur, dans toutes les autres versions, on conçoit que le père,

ayant épuisé toute la série des modes possibles de composer le trio de l'âne, son fils et lui, en arrive à cette suprême extrémité de porter l'anichon pour rechercher enfin une approbation populaire. Mais quelle idée insolite de débiter par là ? Le poète nous dit que, si on lia les pieds à l'âne, si on le suspendit, « *c'est pour qu'il fût plus frais et de meilleur débit* », car, comme dans le Poggio, le père et le fils

« *Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.* »

Voilà bien un expédient dont on ne s'était jamais avisé ! Ce qui semble plus bizarre encore, c'est que l'animal goûte fort cette façon d'aller au marché. Le père apparaît ainsi comme un insensé dès le début de la fable ; ses actions n'ont ni logique, ni portée pratique et, quand on l'entendra s'écrier fièrement dans l'épilogue qu'il en fera désormais à sa tête, on est peu enclin à croire le fabuliste dans sa conclusion morale : « *il le fit et fit bien.* » Malherbe qui était un esprit aussi net et lumineux que réfléchi n'a jamais pu tenir semblable discours à son ami Racan.

Pour en revenir à la *Moquerie Savoyarde*, et ceci est un copiage malencontreux du Poggio que La Fontaine a évité, l'apologue patois tourne ensuite au drame pour ce pauvre Aliboron dans l'épisode final :

— « *Mon Ano*, dit le père au petit Benoit,
[ira à la revire
Avoi onna pira ou cou
Que li servira de licou. »
Iaque Bo en cela façon
Perdi son Ano per reison..

Tout cela est emprunté aux *Facéties* qui ont substitué cette moralité à celle de la fable indienne : « *ainsi le vieux bonhomme, pour avoir voulu satisfaire tout le monde, ne contenta personne et perdit son âne* ». Il est vraiment à déplorer que le conteur

savoyard n'ait pas eu sous les yeux, une autre version que cette source infidèle.

A l'apologue qui vient d'être analysé, la *Moquerie Savoyarde* s'est plu à ajouter d'autres récits où la raillerie continue de jouer son rôle, tels que ceux de l'*Amoureux* ridiculisé par sa maîtresse, de la *Jolie fille* autour de laquelle évoluent les adorateurs, des *Marchands* qui vantent leurs marchandises, des *Gens de guerre* chez lesquels perce l'antagonisme proverbial des Albais et des Genevois qui crient à ceux-ci :

*Volèn ti megì notre muraillie ?
D'atro pan poission ti creva,
No lo faron bin recoula...*

Les questions de langage ont aussi leur part dans ce document patois où la politique vient se mêler et qui met aux prises le Savoyard avec l'Italien et l'Espagnol :

*Lo Zespagnor no sapelen Vilanos,
Et desen à tuy Louterianos.*

C'est un mauvais souvenir que la *Moquerie* rappelle ici : les maux que la Savoie avait soufferts durant les neuf campagnes stériles de 1589 à 1598 n'étaient rien auprès des épouvantables excès commis autour de Lyon et de Genève. On voit les chroniqueurs tant catholiques que protestants flétrir avec unanimité les atrocités des Espagnols en Savoie et en Genevois. La France, la Suisse, et les Vénitiens surtout, prient une grande part à la défense contre les armées espagnoles : Venise, Bâle et Genève étaient au XVI^e siècle les trois abris de la pensée humaine. À toutes les époques, les tentatives de surprise ou de conversion de la « Rome protestante » furent exclusivement du fait des Français ou des Espagnols ; le peuple de Savoie y demeura toujours étranger.

Pour donner une conclusion morale à son récit à plusieurs branches, l'auteur savoyard revient à Jacques Bo de Rumilly :

*Fesen come laque fi de son Ano,
Talien lo cou à le reison
Que de ren ne no serviron...*

Mais les cinq derniers vers de la pièce sont d'une grande obscurité au premier abord. Voici, à mon sens, comment on peut les traduire : « Disons comme la tante Toinon : quand les moqueurs se seront bien moqués, on se moquera d'eux à leur tour et, tandis que ceux dont ils se seront moqué seront en goguette, les moqueurs seront plongés dans la confusion. »

Tel est l'apologue savoyard qu'il est intéressant de faire connaître, après plus de trois siècles d'oubli, dans sa teneur et ses origines. Les contes indiens ont exercé une influence réelle sur la littérature médiévale, et cette influence, sous nombre de rapports, a été considérable et féconde. En effet, ces récits venus de l'Inde, étant issus de l'observation directe et pénétrante des divers types rencontrés dans toutes les conditions, retracent leur vie et leurs coutumes avec cette absence d'affectation et cette naïve simplicité qui caractérisent l'Orient. On peut affirmer que les aventures ou les pensées intimes d'un paysan, d'un jardinier, d'un tailleur, d'un mendiant comme le fakir de Jean Lahor, exposés avec complaisance et détail par les conteurs bouddhiques, ont démocratisé notre littérature. Quand les Occidentaux vinrent à connaître ce nouveau genre de narrations, ils n'avaient comme source de leurs idées littéraires que la grande épopée nationale ou le roman chevaleresque de la féodalité. L'art poétique, dédaignant de s'adresser aux humbles, aux gens de la terre ou du peuple des villes, ne s'adressait qu'aux classes élevées dans le cercle desquelles se mouvaient des sentiments d'orgueil, d'égoïsme et de pure convention. Aussi, dès que les contes orien-

taux pénétrèrent jusqu'à nous, notre poésie et nos apologues s'imprégnèrent de données plus sociales.

Peu à peu se forma cette littérature des *fableaux* qui, par une singulière destinée, a fini par être le plus populaire de nos vieux genres poétiques. Une fois infiltrée dans les mœurs littéraires des pays d'Europe, cette influence indienne n'en disparut point et, se perpétuant avec plus ou moins de bonheur d'un côté dans les nouvelles italiennes, elle arriva d'autre part à changer en France de forme pour s'incarner dans les *farces* du XV^e siècle, qui se sont elles-mêmes transfigurées sous les deux formes puissantes de la *Comédie* et du *Roman* dans nos temps modernes.

Et, pour ajouter un trait final à la *Moquerie Savoyarde*, nous dirons en imitant La Fontaine :

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le
[Prince,
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, office ou plébiscitez Briand :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement

JOSEPH ORSIER.



Le Collège de la Trinité à Lyon avant 1540

avec une notice sur Jean Raynier d'Angiers (1)

Après le départ inattendu du principal Canappe, le Consulat se mit à chercher un successeur. Sur ces entrefaites on se trouva en présence de quelques procès tout à fait imprévus.

Voici de quoi il s'agissait. Les fondateurs du Collège, voulant s'écarter autant que possible de l'ancien système d'enseignement, avaient exigé que le recteur de la Trinité fût choisi parmi les savants humanistes. Les conseillers de la ville, désirant eux aussi la réforme de l'enseignement, s'étaient vivement attachés à la nouvelle méthode d'instruction introduite à Lyon par la Confrérie de la Trinité. Comme il n'y avait presque point d'humanistes dans l'Eglise, on était donc obligé de faire venir les maîtres d'école des villes environnantes. Ces savants étaient forcément des laïques, voilà pourquoi l'Eglise n'était pas satisfaite. Elle ne voulait pas qu'on remît l'enseignement des enfants aux soins de savants déjà soupçonnés d'hérésie. Alors en 1530 le doyen et le chapitre de l'Eglise Saint-Jean réclamèrent le droit de nommer le nouveau recteur de la Trinité. Le Consulat refusa de céder à leurs instances, ce qui porta « messeigneurs

(1) Voir la *Revue de la Renaissance* de 1908.

de l'Eglise » à avoir recours à la justice. Les conseillers envoyèrent donc chercher à Villefranche un savant docteur en droit, Jean de la Bessée, qui devait consulter messieurs Bellièvre (aïeul du célèbre Pomponne de Bellièvre) et Jean de Vauzelles, avocat de la ville, au sujet « des differens que le corps commun a avec monsieur le doyen et chappitre de la grande église. » On chercha d'abord à arranger cette affaire. Mais cela étant impossible, on plaida, et ce fut la Ville qui finit par gagner le procès (1).

Après s'être débarrassé de cette affaire, le Consulat commença à s'occuper des bâtiments du collège, lesquels tombaient en ruines. Nous avons déjà fait remarquer que quelques années auparavant la Confrérie de la Trinité avait loué à l'Etat un vaste terrain au nord du collège où l'on avait installé le dépôt de l'artillerie et la fonderie des canons (2). Malgré les plaintes des professeurs dont la voix était couverte par le bruit incessant des marteaux, l'Etat garda toujours la fonderie au même endroit. Elle était trop nécessaire à une ville qui se trouvait si près d'un pays ennemi (3). Puis le bâtiment destiné à l'usage du collège avait la toiture défoncée, « il pleust en plusieurs lieux » avait écrit l'ancien principal Canappe, « et ny a assez couverts pour les enfants qui sont au soleil » (4). Il n'y avait ni bancs ni sièges dans les salles. Les enfants devaient s'asseoir sur des bottes de paille, les cartons sur les genoux et l'encrier pendu à la ceinture. Voilà pourquoi Canappe était allé s'installer dans

(1) En 1530 le greffier Claude Dusoutain toucha ses honoraires pour l'expédition du procès « meu par messeigneurs de l'Eglise ». CC 781, pièce 2, 1529-30.

(2) *Revue de la Renaissance*, 1908, p. 83.

(3) Cette fonderie de canons dut son origine à l'entreprise de M^e Patris (en 1513) qui fabriqua dans ces granges dix canons destinés à défendre Lyon contre l'armée des Francs-Comtois et des Suisses (Rég. cons. BB 30, le 22 mars 1513). Ces bâtiments furent ensuite loués au gouvernement à raison de 2.020 livres tournois (*Ibid.* BB 56, 1536-39). De temps en temps on loua même le jardin. En 1549 Jérôme Flandre y établit une fabrique de futaines (*Ibid.* BB 76, 1549-51).

(4) Rég. cons. du 4 août 1528.

le bâtiment voisin de Barsuraube. On garda ce local jusqu'au mois d'avril 1530, quand on se mit à chercher un nouveau bâtiment « à cause que la pluspart du tènement de la Trinité estoit occupé pour l'artillerie du Roy et que le maistre régentant au colliege estoit à fin de terme du louaige de la maison de Barsuraube ». Or, on finit par louer la maison de Madame Pyochete, laquelle était peu éloignée de l'arsenal (1). Mais ce bâtiment, de même que les autres dont on s'était servi, avait aussi grand besoin de réparations. Les avocats Bessée, Vauzelles et Bellièvre, furent chargés de la surveillance de ces travaux. Et enfin, après avoir consulté ces messieurs, le « corps commun » fit remettre en 1530 la somme de 50 livres tournois à Claude Tourvion, tuteur des enfants mineurs de Claude Barsuraube (2). On lui accorda cette somme « pour et au lieu de la somme de 80 livres tournois, dont, à la requeste du Consulat, le capitaine Salla s'est à ly obligé, pour le louer de la maison et grange dudit Barsuraube assize près du Rosne et des granges de la Trinité, pour le loughis de maistre Canappe, duquel lieu et tènement de la Trinité ledit Canappe feut contrainct de sortir à cause des canonniers que le Roy, nostre sire, y envoya pour faire l'artillerie » (3).

Pendant ce temps-là on avait réussi à trouver quelqu'un digne de remplacer le savant Canappe. C'était un maître d'école de Mâcon, Eloy Du Verger, très estimé pour ses études de grammaire. Pendant le courant de ce même été, le Consulat lui envoya un messenger, Flory Mapare, « pour savoir s'il viendrait régenter au Collège de la Trinité ». Du Verger trouva l'offre des Echevins tout à fait à son gré, seulement, il n'osait quitter Mâcon

(1) *Ibid.* CC 803, 1530. Elle était, à ce qu'il paraît, la femme de François Piochet.

(2) Ce personnage était procureur général du Parlement du Dauphiné en 1536. Il paya un taux de 20 années de blé. *Arch. commun de Lyon*, I^{er}, Paris, 1875, CC 274 (1536).

(3) *Ibid.*, CC 803 (1530-31).

parce qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour payer les frais du déménagement. Après avoir entendu le rapport du messenger Mapare, le Consulat accorda à Du Verger, le 4 juin 1530, la somme de 40 livres tournois « pour le deffrayer à venir de Mascon et amener son mesnaige en ceste ville et habandonner et laisser la régence et exercice des escoles qu'il avoit, exerçoit et tenoit audit Mascon ». Ensuite on loua la maison de « feu Benoist Damarin, en rue Neufve pour la demourance » de Du Verger et des régents qu'on le pria d'amener de Mâcon (1).

Cette générosité de la part des Echevins de Lyon ne laissa pas de plaire à Du Verger qui se démit aussitôt de sa charge à Mâcon (2). Il arriva donc à Lyon pendant le courant du mois de juillet suivant, car il devait commencer son enseignement le 27 du même mois. Deux régents, Jean Raynier d'Angers et Jacques Robinier, avaient accompagné de Mâcon le nouveau principal qui avait refusé de congédier le bachelier. Michel Vyard (ou Vial), lequel avait si bien réussi pendant la régence de Canappe. Raynier s'était déjà fait remarquer pour ses poésies latines et par sa profonde érudition tandis que Robinier jouissait de la réputation d'un maître sérieux, patient et infatigable.

Dès l'arrivée de Du Verger à Lyon, le Consulat lui témoigna son bon vouloir. On paya d'abord à Claude Gravier (3) la somme de 10 livres tournois pour la maison de Benoist Damarin que l'on avait « louée et retenue au pris de 40 livres tournois

(1) *Ibid.* CC 803 (1530).

(2) Le Consulat paya à Mapare la somme de 20 sous pour le défrayer de son voyage à Mâcon, ce qui veut dire que le voyage de Lyon à Mâcon, aller et retour, coûtait moins de 20 sous par personne. La somme de 40 livres tournois, allouée à Du Verger, était donc assez considérable pour cette époque. Voir *Ibid.*, CC 803.

(3) Nommé secrétaire du Consulat vers le mois de janvier 1515 (*Ibid.*, CC 664, 1516-17), Gravier occupa encore cette charge en 1540. Il ressentait toujours un vif intérêt pour le Collège de la Trinité. C'est lui qui a écrit les documents dont nous tirons des citations touchant l'histoire de cette institution.

par an pour y louer » Du Verger et ses régents. Puis, ayant entendu les avocats Bessée, Vauzelles et Bellièvre, le Consulat s'occupa tout de suite de « l'édifice et avancement du bastiment de la maison de madame Pyochete », où l'on voulait installer une partie du Collège (1). On fit réparer les toitures des bâtiments, lesquelles étaient en fort mauvais état, et on commanda des « chières et chassis » pour les salles de classe (2). Bref les Echevins cherchèrent à utiliser tout ce dont ils pouvaient disposer pour agrandir les bâtiments et améliorer l'état des régents. L'avenir du Collège de la Trinité parut des plus encourageants.

Mais dès l'ouverture des cours le nouveau principal fut accablé de malheurs. D'abord, on fut obligé d'interrompre les leçons à cause de la peste qui se déclara dans la ville aux mois d'août et de septembre de l'année 1530. Ensuite les vieux bâtiments du collège, dont on voulut se servir aussi, furent toujours occupés « par ceulx qui faisaient l'artillerie pour le Roy » (3).

Il y avait deux mois que le malheureux principal était obligé de s'entretenir « à gros fraiz » et de payer, en même temps, le traitement des « bacheliers qu'il avait amenez de Mascon où apparavant il régentoit à ses gaiges ».

Ainsi que son prédécesseur Canappe, Du Verger se plaignit aux Echevins ; et le 18 octobre 1530, on lui accorda la somme de 30 livres « par manière d'avance pour ses gaiges d'une année qui finira à la fin du mois de juillet prochain venant, première année de sa retenue, qui est pareille somme qui luy a esté convenue et accordée chacune année durant dix années advenir » (4).

(1) *Ibid.*, CC 781, pièce 8 (1530).

(2) *Ibid.*, CC 778 (1530).

(3) *Ibid.*, CC 803, le 18 oct. 1530.

(4) *Ibid.*, CC 803. On payait les maîtres, ainsi que les autres employés de la ville, tous les trois mois. Le contrat entre Du Verger et la ville fut passé au mois de juillet 1530. Le premier trimestre serait donc échu au mois d'octobre. C'est le 22 de ce mois que Du Verger a signé le reçu pour ladite somme.

Cette somme doit servir « pour luy aider à faire les provisions à luy nécessaires affin que mieulx il se puisse entretenir, continuer à fréquenter ledit colleige pour l'instruction et enseignemens desdits enfants » (1). Enfin Du Verger avait prié les Echevins de lui rendre l'argent avancé à ses régents pendant les mois d'août et de septembre. On lui fait savoir que la « récompense demandée par lui a esté continuée jusques à une autre foys » (2). Cette somme fut-elle jamais payée au malheureux principal ? Il paraît que non, vu qu'on n'en trouve mention nulle part. Au milieu de l'année scolaire on fit des paiements à Du Verger, aux maîtres Jean Raynier (3) et Jacques Robinier « retenuz pour régenter au Colliege pour le bien et instruction des enfans », et enfin au bachelier Michel Vial, mais on ne pensa plus à l'argent déboursé par Du Verger.

Voilà pourquoi Du Verger ne s'intéressa plus au sort du Collège de la Trinité. Quoiqu'il fût très estimé par ses élèves, le Consulat ne s'ennuya plus à son sujet. Le nombre des élèves augmentait toujours, c'était là l'essentiel. Si les maîtres se plaignaient, tant pis ; il n'y avait pas de places ailleurs. Les Echevins laissèrent donc tomber doucement en oubli toutes les promesses qu'ils avaient faites aux professeurs de la Trinité. A Mâcon cependant on ressentait la perte de ce maître tant aimé et on cherchait à le faire revenir. Enfin, au grand étonnement des braves Echevins, le principal Eloy Du Verger, ayant touché le dernier terme de son traitement au mois de juillet 1531, s'absenta du Collège de la Trinité de la même façon mystérieuse que son prédécesseur Canappe. Outré de l'attitude des Echevins qui ne

(1) *Ibid.*, CC 803, le 18 octobre 1530.

(2) Gesner nous apprend qu'il écrivait son nom de trois manières différentes : *Rainerius*, *Racnerius*, et *Renerius*. *Bibliotheca universalis*, 1545, fo. 449, vo.

(3) *Ibid.*, CC. 803.

faisaient pas attention à ses plaintes, Du Verger quitta Lyon pour tout de bon, après y avoir passé une année seulement (1).

A Mâcon on fit un bel accueil à Du Verger. Il rentra tout de suite dans sa charge de régent des écoles de la ville. En effet son séjour à Lyon l'avait rendu si satisfait de sa ville natale qu'il ne voulut plus s'en aller. Entouré d'amis et d'élèves admirateurs il y vécut jusqu'à la fin de sa vie.

Au mois de novembre 1536, Du Verger fit paraître un ouvrage qui a joui d'un succès assez considérable au XVI^e siècle, c'était sa grammaire latine (1). Il est intéressant de jeter un coup d'œil sur ce petit volume. Après avoir traité les éléments de la grammaire et les huit parties du discours, il se trouve des chapitres intitulés, *de pedibus metricis et syllabarum quantitate ex compluribus, de accentibus ex Diomede et Prisciano* et enfin *de usitatoribus carminum generibus*. Dans la préface, Du Verger conseille modestement au lecteur de se reporter aux ouvrages de ces savants, *quorum industria et labore (nam nihil hic mihi arrogari velim) adiutus fui*. Et parmi ceux auxquels il est le plus redevable se trouvent *Guillelmo Lillio apud Londinum in Anglia moderatori fideli iuxta ac erudito* et *Erasme cui quantum debeant literæ politiores*. C'est cet ouvrage qui est devenu le

(1) Le Collège de Moulins, régi aussi par des laïques, éprouva les mêmes difficultés à se procurer des régents. Le 30 avril 1531, on délibérait même au conseil de ville d'écrire à Du Verger pour le prier de venir, et « qu'il lui serait donné logis commode pour tenir les écoles et pension honneste au despens de la ville pour une année ou deux ans sans tourner en conséquence. (*Histoire du Collège de Moulins*, par M. Bouchard, pp. 9 et 10).

(2) *Grammatica (pro Pueris methodica) ratione digesta. Tam ab eius authore Eligio (Vergerio Matisconia iuventutis moderatore recognita. Additis quae in priori editione desiderabantur : ut uer sa pagella indicabit. Lugduni in officina Petri de sancta Lucia dicti le Prince. in-8° de 195 ff., 1537, Bibl. Maz. 20,137. Autre éd., Lyon, Gryphe 1547, in-8° (Bibl. nat., X 7,678) de 406 pp. A la p. 3, Petrus Mirarius optimæ spei iuue-nibus Matisconensis scholæ bene agere.*

Mirarius nous informe que c'est la troisième édition de l'ouvrage de Du Verger, *multa literatura uiro, et in hoc erudiendi munere diu fœliciter uersato*.

livre des classes de latin dans la plupart des écoles au XVI^e siècle. En effet cette petite grammaire était si estimée qu'au 16 mars 1551, quand l'imprimeur Pierre de Sainte-Lucie, dict le Prince, s'acquitta d'une dette d'argent envers le seigneur de Perex en payant en livres au lieu d'argent, il lui envoya « trois cens livres de gramaire de M^e Eloy » et « trois cens livres des parts de M^e Eloy » (1).

En 1538, Nicolas Bourbon félicite Du Verger dans l'épigramme suivante :

*Felix ter et quater, quisquis periculo
Alieno cautus est, et carpit commoda
Ab amici iuxta et ab inimici incommodis :
Monere quam monere longè praestat, et
Per alios sapere, quam docere quempiam
Veterum haec est sapientum doctrina perutilis* (2)

L'année suivante, 1539, Du Verger fit publier son ouvrage sur la dialectique, la *Dialectica Isagoge* (1). A la page 2 de ce petit volume se trouve un poème latin, *protrepticon*, par Absalon Neelli. Cette exhortation est adressée à Jean Du Verger, *prolae expectationis puerulum*. Voici comment Neelli s'exprime en parlant au fils de Du Verger :

*Sic te docta invent chari monimenta parentis
Ut fore persimilem te sitit ipse sibi.
Noctes atque dies Musarum dogmata lustrat,
Commoda pignoribus quae putat esse suis.
Palladiis fulgent Vergeria testa columnis,*

(1) Baudirer, *Bibliographie lyonnaise*, III, pp. 80-81.

(2) Nicolai Borbonii Van doferani Lingonensis Nugatum Libri octo... *Apud Seb. Gryphium Lugduni*, 1538, in-8°, *Bibl. nat.*, Rés. p. Yc 1035, p. 411, car. CXX.

(3) *Dialectica Isagoge ex variis Authoribus in studiosae iuventutis gratiam concinnata, Per Eligium Vergerium. Lugduni Apud Petrum Luceium, cognomento Principem*, 1539, in-8° de 60 pp. num. t. 4 pp. n. num., *Bibl. Maz.* 27, 592. Autre éd., *Dialectica*, etc... *Et scholiis neuti-quam poenitendis nuper ab eodem illustrata Lugduni, Apud Ioannem Pidierum*, 1548. In-8° de 161 pp. num. t. 5 pp. n. num., *Bibl. Maz.* 27, 592. La préface de cette édition porte la date de 1542. Il paraît donc qu'il y avait donc encore une édition de cet ouvrage vers cette année-là. Cf. Gesner, *op. cit.*, f° 31 v°.

*Perstrepit et resono carmine tota domus.
 Ut geminos genuit (sexu sed dispare), partus,
 Codice sic bino discere multa docet.
 Exere tum dotes animi crescente inventa,
 Ut genus illustres pulchrius inde tuum.*

Après nous avoir dit qu'il a tiré ses idées sur la dialectique *ex variis authoribus*, Du Verger termine de la façon suivante : *Habetis itaque, studiosi adolescentes, paucas de arte Dialectica praeceptiunculas, dilucidas magis, quam elaboratas... atque ut praeceptiones ipsas ex umbra et schola in lucem, et civiles actiones proferre accommodareque conveniat*. Du Verger explique à la fin de son ouvrage qu'il a voulu nous donner dans un petit volume tout ce qu'on trouve dans les ouvrages des sophistes — *quibus referti sunt Sophistarum libri*.

C'était en 1541 que Du Verger publia la première édition de son Calendrier (1). Le 19 décembre 1542, Benoît Tissiez (*Textor*), médecin de Mâcon et ancien élève de Du Verger, envoya une lettre à Calvin dans laquelle il fait mention d'un ouvrage de Du Verger, — *eum libellum... quem ad te mitto*, dit Tissier, *a viro quidem docto iuxta ac pio, Eligio Vergerio, Matisconio ludimagistro, quondam praeceptore nostro consutum ex aliis, praesertim Erasmo, sed nonnulla continentem quae mihi a vero dissident, quae aegyptiam superstitionem resipiunt*. Puis il prie Calvin de lui indiquer les fausses doctrines — *annotabis in charta errata ibi animadversa* — mais de le critiquer avec douceur — *hominem tractabis tuo more, hoc est, per caritatem, candidè leniter ac mansuete, omnique convicio procul remoto* (2). Il paraît qu'il est question ici du *Calendarium* de Du Verger

(1) *Calendarium, hoc est Libellus, in quo quid singulis cuiusque mensis diebus constitutum sit breviter traditur : unà cum manibus et figuris necessariis, Per Eligium Vergerium Lugduni, 1544, in-4°, Bibl. de Bourg. Autre éd., Lugduni, apud Principem, 1544, in-4°, lett. A-E 3, Bibl. nat. G. 3,675. La préface de cette dernière édition est datée du mois de janvier, 1542. Il est donc possible qu'il y ait eu une autre édition vers cette même année. Voir Gessner, *op. cit.*, *App.*, f° 31 v°.*

(2) *Ioannis Calvinii Opera*, XI, 440, col. 477.

lequel est rempli de renseignements sur l'astrologie et de la chiromancie.

Dans une autre lettre du mois de décembre 1544, Tissier raconte à Calvin une conversation entre un ancien chanoine de Neuchâtel, Robert Le Louvat, et Du Verger, *ludimagister huius urbis doctissimus iuxta ac fidelissimus. Tibi ni fallor amicus*, dit Tissier à Calvin, *et tuorum operum admirator pie curiosus, quondam ut scis praeceptor meus*. Il s'agit d'un nouveau testament publié par Jean Michel, de Genève, pour l'impression duquel Calvin aurait eu des exigences (1).

A cause du départ inattendu de Du Verger les Echevins de Lyon n'avaient pas eu le temps de chercher quelqu'un pour le remplacer. La réouverture des cours du Collège de la Trinité devait avoir lieu au mois d'août. Il ne restait donc qu'une quinzaine de jours pour engager les maîtres et faire arranger les salles de classe. Alors on comprend pourquoi, le 27 juillet 1531, les maîtres régents Jehan Raynier, d'Angers, Jacques Robynier et Jacques Vasuel furent « retenuz » par les Echevins « pour servir au lieu de maistre Eloy Du Verger à régenter et tenir escolles au Colliege de la Trinité et y faire par eulx les leçons nécessaires selon la capacité des enfans et escolliers » (2). Ce contrat fut passé pour trois ans « encommancez à la Saint-Jehan-Baptiste et semblable jour finissant iceulx trois ans revolluz, aux honneurs et prouffitz accostumez ». En acceptant la direction du Collège, les régents « ont promis faire leur debvoir en ceste charge, et pour ce ont requis leur donner quelque chose pour eulx meubler » (3). Le même jour donc les Echevins ordonnent que la somme de trente livres tournois soit payée aux trois régents « pour une foys seulement affin de leur ayder à meu-

(1) *Calvini Opera*, XI, 598, col. 821-22 ; voir aussi Buisson, *Sébastien Castellion*, 1892, I, p. 20.

(2) *Arch. comm. de Lyon* BB 50, f° 316.

(3) *Ibid.*

bler et commencer leur estat de mesnaige pour autant qu'ilz sont nouveaulx mesnaigiers et affin qu'ilz aient meilleur couraige fréquenter et continuer ladite régence » (1).

Enfin le départ subit de Canappe et de Du Verger fit comprendre aux Echevins que l'on devait prévenir autant que possible la répétition d'une action semblable. Ils se firent donc promettre par les régents qu'au cas « où ilz discontinueraient » ils seraient « tenuz restituer de ladite somme de XXX livres à rate de temps » (2). Or on avait tout arrangé pour le commencement de l'année scolaire. Les régents « se départirent du lieu de la Bombarde où ilz régentoient » et se préparèrent à recevoir les élèves. Mais juste au moment où ils allaient ouvrir les portes du Collège de la Trinité la peste se déclara de nouveau dans la ville. Il fallut alors « discontinuer » la charge des régents pendant tout le mois d'août à cause de « la malladie contagieuse qui pulullait mesmement près du Colliege » (3).

Pendant ce temps-là les pauvres régents ne touchèrent pas un sou de traitement. Ils se plaignirent aux Echevins, et le 29 août suivant, on leur paya la somme de dix livres tournois « affin que d'icelle somme ilz se puissent entretenir et vivre, entre deulx qu'il plaise à Dieu que ladite malladie cesse » (4).

La peste ayant disparu pendant le courant du mois de septembre, les régents purent enfin ouvrir les portes de l'école. Dès le commencement les choses marchèrent à merveille. Les élèves vinrent non seulement de Lyon, mais aussi des environs et des villes lointaines. Les trois régents travaillaient de leur mieux.

(1) *Ibid.*, CC 803.

(2) *Ibid.*

(3) C'était la conséquence de la famine affreuse qui désolait le Lyonnais en 1531. Il fallut avoir recours à des quêtes pour fournir à la subsistance des pauvres. Pendant cette année le brave Jean de Vauzelles, touché par les souffrances des malheureux, fonda l'*Aumône générale* de Lyon. Péricaud, *Notes et Documents*, Lyon 1838.

(4) *Ibid.* CC 803.

Les Echevins commençaient à s'enthousiasmer pour le Collège. On faisait des réparations de toute sorte. On chargea de ces travaux le voyer Humbert Gimbre, et l'ancien conseiller Sanneton, qui s'étaient fait remarquer par leur intérêt pour les écoles. Le 11 janvier 1532, on acheta pour la somme de trois livres six sols « une cloche en métal, laquelle fut bailliée au régent du Collège pour icelle sonner à l'heure de lire les leçons aux enfans et escolliers » (1). Et un mois plus tard, le 20 février 1532, on a « obtenu et envoyé lectres d'exemption des péages du boys pour le bastiment du Collège de la Trinité » (2). Ces lettres furent « bailliées » aux sieurs Sanneton et Gimbre qui avaient la charge « dudit bastiment pour en faire avec le charpentier ainsi qu'ilz verraient estre à faire » (3).

Malheureusement les jours de prospérité du Collège de la Trinité ne devaient pas durer longtemps. Cette fois ce n'était pas la faute des Echevins car ils s'occupaient de leur mieux des affaires de l'école. C'était tout simplement parce que le choix des régents avaient été trop heureux. La grande prospérité du Collège avait attiré les yeux des villes voisines où l'on pensait aussi à créer des écoles. Voilà donc que pendant le courant de l'année scolaire, 1532-33, le régent Jean Raynier, à l'érudition duquel le Collège de la Trinité dut toute sa renommée, quitta Lyon (4). Il paraît qu'il partit pour Chambéry où nous le trouvons encore en 1534. Là il avait sans doute un plus gros traitement qu'à Lyon, car quelques années plus tard il touchait

(1) *Arch. comm.* BB 51 (52) f° 60 v°.

(2) *Ibid.* BB 56, f° 29.

(3) *Ibid.*

(4) C'était le 22 décembre de cette année (1532) que l'on pria Raynier de faire l'oraison doctorale de la Saint-Thomas. Il existait alors à Lyon une coutume, remontant au XV^e siècle, laquelle exigeait que les Echevins nouvellement élus fussent installés dans leurs charges pendant une réunion à laquelle prenaient part les personnages les plus importants de la ville. On choisissait un savant capable de prononcer un discours d'abord moitié latin et moitié français. Les orateurs percevaient trente sous tournois pour leurs discours, sauf dans le cas où ils venaient d'au-

80 francs par an outre les droits d'écolage. Le plus gros traitement qu'on ait jamais payé à Lyon fut à Canappe, qui recevait 60 livres par an. Raynier cependant, malgré son savoir, toucha moins que lui. Il semblait donc que les Syndics de Chambéry avaient doublé son traitement pour le faire venir dans leur ville (1).

Mais ce fut une grosse perte pour le Collège de la Trinité. Les régents Robynier et Vasuel, étant moins capables que leur collègue, virent diminuer le nombre des élèves après le départ de Raynier. A la fin ils partirent eux-mêmes parce que, faute d'espace, ils ne pouvaient se loger dans les bâtiments du Collège. Le Consulat trouva alors que le Collège « venait à ruyne et estre habandonné de régens et de clerchez, par faulte d'y avoir un régent et principal qui trouva pie et mesnage pour nourrir et entretenir les bachelliers, maistres nécessaires et commencaulx » (2).

Pour la cinquième fois depuis la fondation du Collège en 1527, les Echevins s'occupèrent de trouver un principal. Il y avait à cette époque dans la rue de la Bombarde une école particulière dirigée par un maître assez capable. Ce professeur, Claude de Cublize, convoitait la place de principal du Collège

très villes, surtout éloignées, ce qui arrivait quand « il n'y avait docteur à Lyon qui se soit voulu charger d'icelle oraison ». Alors on y ajoutait les frais de voyage. Il est intéressant à noter que le célèbre médecin, Symphorien Champier, fit deux fois ce discours, en 1504 et en 1519. Voir *Les Oraisons doctorales de la Saint-Thomas*, par A. Bleton, Lyon, 1891, pp. 13-15. Donc en 1532, Jean Raynier fut appelé à faire ce discours dans l'Eglise Saint-Nizier. Il prit comme sujet l'Etat et la Ville et en fit l'éloge. Voici le titre de son oraison : *Oratio de recta civitatis institutione, deque reipublicae tranquillitate et gloria servanda, et de Lugdunensis urbis origine, deque eiusdem laudibus, dignitate atque praestantia, habita pro vetere illius inclytae civitatis more, die festo divi Thomae*, 1532. *Excusa Lugduni apud fratres Trechsel*, 1532, in-8°. Voir Gesner, *Bibliotheca universalis*, 1545, f° 449 v° ; Bregnot du Lut, *Nouveaux Mélanges biographiques et littéraires*, Lyon, 1829-31, in-8°, p. 283.

(1) Pour la biographie de Raynier pendant son séjour à Chambéry, etc., voir la notice sur lui à la fin de cet article.

(2) *Arch. comm.* BB 53, f° 138.

de la Trinité. Il voulut « prendre charge dudit Colliege, offrant y tenir, entretenir et nourrir bachelliers et régens nécessaires, en luy baillant la maison vys à vys ledit Colliege (la maison appartenant à François Fornier et à Claude Gravier) que le Consulat avait fourny ès précédens maistres et régens et luy donnant quelque somme d'argent pour remuer et transférer son mesnage » (1).

Enfin, le 27 avril 1533, après avoir entendu « la requeste faicte et réitérée » par Claude de Cublize, le Consulat « luy bailla la régence dudit Colliege où il serait tenu soy tenir, entretenir et nourrir autant de maistres, bachelliers et régens, et du sçavoir et qualité nécessaires en regard au nombre et affluence des escolliers ». Il fut aussi tenu d'y « faire et faire faire journellement les recordz et leçons nécessaires et à dictes de gens et maistres à ce expertz et cognoissans ». Quant aux écoliers, le maître régent dut en prendre « ce qui fut raisonnablement acostumé et des commençaulx ce qui serait avec luy acourdé ». Les Echevins fournirent enfin à Cublize le Collège avec « les meubles y appartenans qu'il prendrait par inventaire à la charge de les rendre », ainsi que la maison « vys à vys » appartenant à Fornier et à Gravier. Pour l'aider « à soy remuer », les Conseillers « lui avaient taxé pour une foys dix livres ». Cublize accepta toutes ces conditions et promit de « faire son debvoir en ladite charge jusques autrement y serait ordonné » (2).

A la suite de cette réunion (du 27 avril 1533), les Echevins trouvèrent qu'il leur faudrait « deux cens livres ou environ pour payer les frais du Colliege ». Cette somme serait payée au principal pour qu'il fût « tenu entretenir d'environ trois bachelliers ou maistres pour recorder aux enfans de basse leçon et jusques au cathon inclusivement, lesquelz enfans d'icelle leçon ne paye-

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.* BB 52, f^o 138, le 27 avril 1533.

raient riens et néanmoins seraient bien et deuement instructz d'icelle leçon de cathon et audessoulz » (1).

Comme une telle action « redviendrait au grant bien, prouffit et comodité de toute la chose publique », les Echevins prirent la résolution de consulter les membres de la Confrérie de la Trinité afin de trouver s'ils voulaient « donner et contribuer selon leur faculté des deniers » de la Confrérie. Mais, en attendant, Cublize s'entretiendrait « aux us acostumez ».

La régence de Claude de Cublize fut des plus heureuses. Dès le début le nouveau principal se fit remarquer par le choix de ses régents. Il fit venir à Lyon des érudits comme, par exemple, Jean Pelisson, Charles de Sainte-Marthe et Claude Bigothier, qui allaient rendre célèbre le petit collège, et par l'excellent enseignement qu'ils donnèrent à leurs élèves et par les ouvrages savants qu'ils publièrent de temps en temps. D'autres villes commencèrent à créer des collèges à l'instar de celui de la ville de Lyon. Le Collège de Nîmes, par exemple, dut sa fondation à la renommée du Collège de la Trinité. Claude Baduel, le docte professeur nîmois, connut bien les méthodes de ses confrères à Lyon. Et lorsque le cardinal de Tournon chercha à fonder un collège dans sa ville natale, ce fut au Collège de la Trinité qu'il s'adressa pour son premier principal, le savant Jean Pelisson de Condrieu. Enfin ce fut Cublize qui découvrit à Bourges le professeur Barthélemy Aneau, celui qui se distingua plus tard comme maître, poète, jurisconsulte et savant.

Les Echevins ne tardèrent pas à comprendre la valeur du principal Cublize. Ils eurent pour lui toutes les attentions possibles. Ils firent faire toutes sortes de réparations aux bâtiments du Collège. Le voyer Humbert Gimbre fut chargé de construire « plusieurs membres ou chambres basses, salles, cuisine, pour la demourance des maistres régents et bachelliers, et aussi pour

(1) *Ibid.*

loger les commensaux venus au Collège » (1). Ces travaux furent terminés en 1537, d'après les comptes du voyer Gimbre, lesquels furent apurés le 1^{er} février de ladite année. Heureusement on a retrouvé aux Archives de Lyon le registre consulaire qui nous fait savoir ce que c'étaient que ces réparations. D'abord « parfaire la grant salle frappant et aiant regard sur la rue Montribloz pour servir de boyre et manger aux escolliers » ; ensuite « faire cinq petites chambres sur ladite salle quant à la muraille et massonnerie seullement ; remonter les murailles de la cuisine et garde-manger joignant ladite salle ; y faire deux chambres dessus pour la demourance du maistre principal et régens, le tout pour le bien et instruction des enfants de la ville » (2). Pour tout cela, avec « les bois et magniffacture de la charpente », la ville paya la somme magnifique de 300 livres tournois (3).

Malgré ces dépenses énormes on garda toujours la maison appartenant à Claude Gravier, secrétaire de la ville. Cette maison, située « en rue neuve » en face du Collège, fut réservée pour la « résidence » du principal et des bacheliers, « à cause qu'il n'y avait suffisante demourance en icellui » (4).

Pendant les cinq premières années de la régence de Cublize, le Collège de la Trinité était dans un état florissant. Claude Bigothier, écrivant, probablement, en 1538, avait bien raison de dire :

*Nunc ego felicis Lugduni pergama viso
Ac juxta Rhodanum rapidis qui labitur undis,
Qua nova Musarum sedes collegia florant.
Nunc ubi declamat Cubliano praeside, etc.* (5)

Mais si l'année 1538 marqua l'apogée du régime Cublize, il ne lui fallut qu'une année pour arriver à son périclès. Le succès écla-

(1) *Ibid.*, Registres consulaires du 1^{er} février 1537.

(2) *Ibid.*, CC. 894, f^o 77 v^o.

(3) *Ibid.*

(4) On payait toujours un loyer de 40 livres par an pour cette maison. (*Ibid.*)

(5) Bigothier, *Rapina seu Raporum Encomium*, éd. de Brossard, 1891, p. 117.

tant de Cublize toucha sa fin dans la sixième année de son administration. Après avoir vu tout ce qu'il fit pour le bien des enfants, on est très étonné de trouver que des désordres graves éclatèrent au Collège de la Trinité en 1539 et menacèrent de consommer la ruine de cette institution. Quoiqu'il fût un administrateur habile, Cublize avait un grand défaut, c'était le manque de discipline. Et comme l'élève au XVI^e siècle était beaucoup plus indiscipliné qu'il ne l'est aujourd'hui, on comprend tout de suite ce qui dut arriver tôt ou tard au Collège de la Trinité.

Donc, en l'année 1539, par suite de la « mauvaise versation et train qui se tenait et faisait au Colliege, si fut commis homicide sur la personne du pédagogue de Bernod » (1). Une enquête fut ordonnée et l'on trouva que ces « insolences » étaient arrivées « par faute de ce que ledit Colliege n'estoit bien régy ne gouverné » (2).

A l'insu de Cublize, le Consulat envoya, en 1540, « Barthélemy Aigneau à gros fraiz et despens quérir des régens à Paris ». Le 6 juillet 1540, le régent Aneau, de retour de Paris, déclara aux Echevins qu'il avait « retenu ses régens suyvant ce qu'il avait promis ». Mais avant de les faire venir il voulait « bien estre assuré d'entrer audit Colliege paisiblement affin que lesdits régens ne demeurassent sur ses despens » (3), car Aneau savait sans doute ce qui était arrivé à l'ancien principal, Du Verger, dix ans auparavant.

« Pource que l'on n'en a riens dit à maistre Claude de Cublize », les Echevins ordonnèrent qu'on fît venir « le recteur au premier Consulat affin de luy parler et luy bailler temps compétent pour vuyder le Colliege ». Ainsi par suite des « plaintes qui journellement furent faictes de ce que les enfans

(1) *Arch. comm. de Lyon*, BB 58, f^o 81.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

ne profitaient audit Colliege », le Consulat témoigna à Cublize son vif mécontentement de la mauvaise et scandaleuse administration de cet établissement et lui ordonna de « vuyder ledit Colliege pour ie plus tard » avant « la feste Saint-Remy ; aultrement l'on l'en gecterait hors et que entre deux il se défit de ses provisions ».

Cublize ne fit que répondre à l'ordre des Echevins « qu'il ne pourrait partir et que de luy il parlerait à son consul » (1).

Il lui restait au moins une vingtaine de jours pour prendre un parti, car la fermeture des cours avait lieu vers la fin du mois. Mais, sur ces entrefaites, Barthélemy Aneau, qui avait « faict venir ses régens de Paris », voulut entrer dans les bâtiments du Collège. Il se plaignit aux Echevins qui envoyèrent, le 20 juillet 1540, un ordre péremptoire à Cublize de sortir du Collège « et ce dedans le mois d'aoust prochainement venant ». S'il y était encore à ce temps-là, on le ferait « vuyder par force et par justice », car ayant reçu cette seconde « inthimation », il ne pourrait « prétendre cause d'ignorance » (2).

Claude de Cublize se retira du Collège de la Trinité, mais il continua à demeurer à Lyon. En 1544, l'ancien principal, tombé dans la détresse, présenta une requête aux Echevins dans laquelle il ne ménage pas son successeur. Mais Cublize n'est pas toujours juste dans ses critiques d'Aneau qui était très savant et excellent maître. C'est Aneau aussi qui avait fait venir de Paris et d'autres villes des régens très capables, parmi lesquels se trouvait le poète Charles Fontaine. La requête de Cublize, étant très curieuse, mérite d'être citée :

A Messieurs les conseillers de la ville et cyth de Lyon, supplie humblement maistre Claude de Cublize, lequel par le commandement de Messieurs les conseillers a tenu le Colliege de la Trinité par l'espace de sept ans et cinq moys de grande perte

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, BB 58, f° 84 v°.

car il luy fut promys vingt livres tourn. pour faire mener son mesnage aud. colliege et il n'a receu que lix livres. Et aussi luy fut promys maison pour louer luy, les maistres et escolliers estant en pension aud. colliege ce que luy fust octroyé ; car incontinent qu'il fut remuer aud. colliege, mesd. sieurs les conseillers feirent abbatre led. colliege que luy fut une grande et grosse perte, en sorte qu'il fust contraint de louer des maisons pour louer lesd. maistres et enfans, lesquelles maisons il a tenu par l'espace de six ans à raison de XXV livres tourn. pour chacun an. D'avantaige led. suppliant a bien despandu après les ouvriers qui batissoyent led. college pour les faire haster de travailler, la somme de troys vingt livres tourn, tant en pain, chair, vin et aultres viandes que se montoyt dix solz tourn. pour chacune sebmaine. Et a bien, despandu led. suppliant, la somme de troys cens livres tourn. pendant que led. batiment se faysoit, lesquelles III c. livres tourn., il avoyt gaigné à la Bombarde. Et quant led. suppliant fust mys dedans led. colliege tout le gayn qu'il feroyt il le mectoyt en réparation aud. colliege, comme en bans, tables, chassiss et aultres choses nécessaires aud. colliege que luy costat bien cinquante livres tourn., desquelles sommes il ne receu jamais que XIII l. XV s. t. D'avantaige led. suppliant auroyt délibéré que tout le gain et prouffit qu'il feroyt aud. colliege, de le mectre tout en réparation comme avoyt bien desia accomancer. Si vous plaict de luy retourner il en fera si bien son debvoir que vous vous contenterez, car il y mectra des régens beaucopt plus sçavans sans compareson que ceulx qui y son, car il y tiendra meilleur ordre et pollice qu'il n'y a pour le présent ; enquerez vous et du tout vous en serez la vérité, mesmes par les pédagogues dud. colliege. Au surplus si vous plaict de remectre led. suppliant aud. colliege, il vous promectz célébrer troys messes dans led. colliege, et il mectra ung aultre prestre pour aider à estudier les petis enfans, lequel en célébrera quatre toutes les sebmaines, e ten ce faisant les escolliers auront messe ung

chacun jour de la sebmaine, qu'il sera un gros bien et proffit à eulx. Et s'il ne vous plaict de le retourner aud. colliège, il vous plaira de payé et satisfaire del'argent qu'il a déboursé et dépandu aux réparations dud. colliège ; en ce faisant vous ferez bien et aulmosne.

Le 15 janvier 1544, le Consulat, « après longue et meure délibération, aussi en faveur de sa viellesse et poureté et pour demourer quiète envers luy des réparations et services qu'il a faictz et en quoy la ville luy pouroit estre tenu », lui envoya la somme de trente livres tournois (1).

Après son arrivée à Chambéry vers 1534, Raynier y enseigna les humanités et les syntaxes grecque et latine jusqu'en 1536 (2).

(1) *Ibid.*, CC 963 (1544).

(2) Dans la *Christomachia* de Frère Jean *Diophilax* (Lyon, Jehan de La Place, 1527, in-8° de 67 ff., Bibl. nat., Rés. MYC 771) il y a une pièce de vers de Jean Raynier de Trévoux (*Trevoltiensis*), adressée à l'auteur. Est-ce notre personnage ? Il est bien probable, car, quoique notre Raynier fût Angevin, il a pu enseigner à Trévoux avant de venir au Collège de la Trinité. Ducher, par exemple, appelle Bigothier *Segusianus*, et on sait qu'il était Bressan. D'ailleurs il y avait des élèves de Trévoux qui assistaient aux cours du professeur Raynier à Lyon. Il se peut qu'ils aient suivi leur maître au Collège de la Trinité.

Ce poème latin, de 42 vers trop faciles, commence ainsi (B 5 v°):

*Inter praecipuos iam nunc celebrande poetas,
Atque tuae, salve, religionis honos,
Hanc (inculta licet sit epistola) perlege, quidquid,
Tu facito magni, scribit amica manus.
Scribere conata est ad te mea dextera saepe,
Haesit cum calamo sepia nigra manu.*

Ensuite après avoir loué le style de *Diophilax*, notre poète termine par les mots suivants:

*Vive, vale, gaude Rhomanae gloria linguae
Dent tibi coruinos prospera fata dies.*

Voir Allut, *Symphorien Champier*, Lyon, 1859, p. 426; Buisson Séb. Castellion, I, 31, note 1, etc. A la fin du *Periarchon* de Symporien Champier, (Lyon, Trechsel, 1533, in-8°, Bibl. nat. R. 1312-14). Il y a un poème latin de 30 vers par Jean Raynier. Ce poème est adressé au roi François I^{er}.

Le poème commence par un éloge de François I^{er}.

*Pellaie juvenis taceant praeconia prisca
Historici, et Poeni fortia facta ducis.
Obscurata iacent, ius rex Franciscus ademit
Magnanimus lucem, luce micante sua.
Francorum armipotens tu rex Franciscus, in amplo*

Mais cette année-là, lui et Gaillard, un bachelier qu'il avait amené avec lui, quittèrent la ville parce que l'envahissement de la Savoie par François I^{er} avait rendu l'enseignement impossible (1). Raynier revint à Lyon où il professa au Collège de la Trinité jusqu'en 1540. Un de ses meilleurs élèves chambériens, Emmanuel Philibert de Pingon, qui l'appelle *Raynerius, Gallus, vir doctissimus*, l'accompagna à Lyon pour y suivre ses cours (2).

*Pectore qui Curios Fabritiosque geris.
Pectore Scipiadas belli duo fulmina gestas,
Caesar uelox, et gravis ut Fabius, etc.*

Enfin parce que François I^{er} est *theologus permagnus, bello maximus idem, maximus orator, (maximus) historicus*, on comprend pourquoi Champier (*Campegius*) lui a dédié son livre.

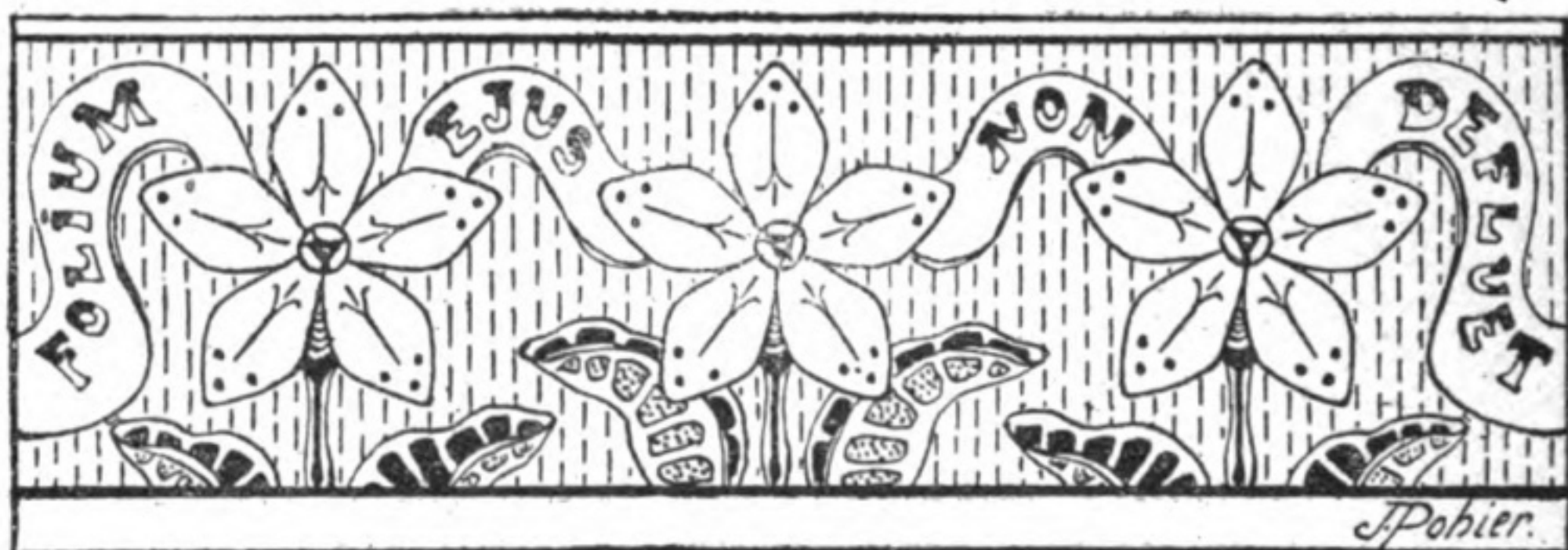
*Cui potuit melius lepidumque nouumque libellum
Hunc donare igitur quam tibi Campegius ?
Magnus item quater est, et toto notus in orbe
Campegius, regni gloria magna tui.
Theologus magnus, medicus re et nomine magnus,
Magnus et orator, magnus et historicus.*

(1) Mugnier, *Jean de Boyssonné*, 1897, p. 84.

(2) *Nos pater optimus Lugdunum misit sub Raynerii et Galliarai custodia, ubi in Trinitatis collegio per annum versatus sum. (Emmanuelis Philiberti Pingonis Vita, pp. 24-25.*

(A suivre.)

JOHN GERIG.
Columbia University, New-York.



Calvin en images

Sous ce titre, et à l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de Calvin, la *Gazette de Lausanne* du 8 septembre dernier a publié l'article suivant :

Quelle était exactement la physionomie de Calvin ? Jusqu'à quel point peut-on se fier aux diverses effigies que nous a léguées de lui le XVI^e siècle, et qu'on a dès lors plus ou moins fidèlement reproduites ?

A notre connaissance, cette question n'avait été jusqu'à nos jours directement abordée qu'une seule fois. Il y a tantôt quarante ans, un des hommes alors le plus au courant des choses de la Réforme, Jules Bonnet, lui consacrait quelques pages de ses *Nouveaux récits du XVI^e siècle*. Voici la conclusion à laquelle il était arrivé :

Malgré l'action si profonde qu'il exerça sur ses contemporains et la trace ineffaçable qu'il laisse dans l'histoire, on est à peine sûr de posséder une image fidèle de l'homme dont le nom s'inscrit si glorieusement à côté de celui de Luther. Nul pinceau illustre ne reproduisit de son vivant les traits du réformateur, qui... semble avoir voulu s'ensevelir tout entier dans son œuvre. C'est à peine si quelques toiles mé-

diocres ou quelques gravures imparfaites, contemporaines de la Réforme, nous ont conservé les traits du législateur de Genève, avec cette figure pâle, décharnée, que la tradition lui prête uniformément à tout âge, comme s'il n'y eût eu pour lui ni jeunesse ni maturité, précédant le ravage des ans et le mélancolique déclin de la vie.

Et un peu plus loin :

Il faut avouer que l'art a quelque chose à réparer à l'égard de Calvin. On s'est trop habitué à ne le voir que déjà marqué du doigt de la mort ; et, par une association naturelle, on se le représente invariablement triste et morose, étranger aux affections comme aux joies de la terre. Rien n'est plus injuste... La peinture ici n'a pas moins que l'histoire une mission réparatrice à accomplir.

Serait-ce là, encore aujourd'hui, le dernier mot d'une histoire des portraits de Calvin ? Les études auxquelles on n'a cessé de se livrer sur la personne et la vie de l'illustre réformateur, une enquête plus étendue, plus approfondie sur les peintures et les gravures représentant sa terrestre enveloppe, d'heureuses trouvailles, peut-être, qu'on aurait faites depuis le temps où J. Bonnet traçait les lignes tout à l'heure transcrites, ne permettraient-elles pas d'aboutir à des conclusions moins pessimistes ? La réponse il faut la demander à l'un des derniers et au plus enthousiaste, au plus fécond des biographes de Calvin, l'honorable doyen de la Faculté de théologie de Montauban. Interrompant, pour un temps que l'on peut espérer n'être que de courte durée, la publication de son œuvre magistrale sur *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*, M. E. Doumergue vient de consacrer à l'*Iconographie calvinienne* un magnifique in-quarto de 280 pages, abondamment et admirablement illustré, qui sort des presses justement renommées de la maison G. Bridel (1).

(1) *Iconographie calvinienne*, ouvrage dédié à l'Université de Genève, par E. Doumergue, et suivi de deux appendices. Avec 76 gravures dans le texte et 26 planches en phototypie. Lausanne, B. Bridel et Cie, éditeurs. 1909.

*
* *

Sans prétendre au titre d' « artiste », ni même à celui de « connaisseur », nul n'était plus qualifié, nul mieux documenté que lui pour mener à bien pareille entreprise. La tâche était ardue, complexe, de longue haleine. Les portraits de toute sorte et de toute provenance, ce n'est certes pas ce qui manque. M. Doumergue en a rassemblé et classé, il en décrit, analyse et explique un nombre qui va bien au delà de ce qu'on aurait pu attendre.

Si on veut se faire une idée de la quantité des images connues à ce jour, il suffit de jeter les yeux sur le premier des appendices dont l'ouvrage est enrichi : le *Catalogue descriptif des portraits gravés de Calvin*. Le Dr Hector Maillart-Gosse y énumère, en les groupant par familles dérivées d'un même type primitif, tous les portraits *imprimés*, c'est-à-dire dus à la gravure sur bois, sur métal, sur pierre, ou obtenus par les procédés de reproduction photographique. Sans compter les « Calvin de fantaisie », les reproductions de portraits du XVI^e siècle faussement attribués à Calvin, les gravures représentant des scènes de la vie du réformateur, il arrive au chiffre de 230, ramenés à 20 types distincts. Et notez que tous les portraits *manuscrits*, c'est-à-dire peints ou dessinés, dont M. Doumergue fait l'histoire et la description n'ont pas été reproduits par la gravure et ne figurent par conséquent pas dans la liste du Dr Maillart.

On n'a donc, semble-t-il, que l'embarras du choix. Mais là, précisément, gît la difficulté. De tous ces types divers quels sont ceux dont on puisse garantir l'authenticité et la ressemblance ? De ces divers Calvin, de trois-quarts, de profil ou en face, au béret ou à la cape, au col de manteau avec ou sans fourrure ; de ces figures au front plus ou moins bombé, au nez plus ou moins

allongé et courbé, à l'œil plus ou moins ouvert, aux lèvres plus ou moins serrées, aux joues plus ou moins creuses, à la barbe plus ou moins large ou pointue, au corps plus ou moins chétif, laquelle sera la plus conforme à la personne vivante ? Combien de ces portraits sont l'œuvre de contemporains ? lesquels ont été « pourtraicts sur le vif » ? et de quelle époque de la vie du modèle datent-ils ? Tels d'entre eux portent une inscription indiquant l'âge que le réformateur aurait eu au moment où le peintre ou le graveur essayait de fixer tant bien que mal son image. Mais quel crédit méritent ces indications ? Ont-elles une valeur documentaire ? Tel autre portrait ne date, au dire des hommes du métier, que du XVII^e, voire du XVIII^e siècle. Il semble cependant offrir de sérieuses garanties de fidélité, étant donné qu'il rappelle quelques-uns des meilleurs types contemporains. Ce doit être la copie, et une bonne copie, d'un modèle beaucoup plus ancien. Mais ce modèle quel était-il, et qu'est-il devenu ? Voilà les problèmes qui se posent, ou bien d'autres encore. Comment s'y reconnaître ?

L'auteur de *l'Iconographie* s'est efforcé de débrouiller tout cela, de faire jaillir la lumière du chaos. Il l'a fait *con amore*, avec une conscience et une persévérance dignes de tout éloge. « Nous avons voyagé, dit-il, nous avons regardé, nous avons beaucoup interrogé des hommes compétents, et nous avons soigneusement noté leurs observations. » Lui qui s'est donné pour mission d'exterminer toutes les légendes, pies et surtout impies, qui se sont greffées sur l'histoire du réformateur, qui l'ont souvent et trop longtemps altérée, il s'est appliqué pareillement à rétablir dans la mesure du possible la vérité historique sur la physionomie de son héros. A cet égard aussi, il y a, en effet, une légende à combattre, des préjugés à redresser. Le Calvin de la légende, devenu en quelque sorte classique grâce à de trop nombreuses répétitions, est celui de la Bibliothèque publique de Genève.

Cette peinture est la copie plus ou moins ancienne **d'un** portrait authentique connu, représentant le réformateur vers la fin de sa vie, usé par la fatigue et les maladies plus encore que par l'âge (Calvin n'a pas eu de vieillesse, étant mort à 55 ans). Mais elle a eu la malchance d'être « restaurée » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. De cette restauration est résultée la figure d'un homme au teint cadavérique « dont l'âge est difficile à déterminer, mais osseux, étroit et dur », produisant une impression « aussi vive que pénible ».

Soucieux à juste titre de « rompre cette obsession d'un Calvin né à l'âge de 50 ou 60 ans, » M. Doumergue a fait une large place aux peintures et gravures se rapportant à la jeunesse et à la maturité du réformateur. Il se plaît à nous faire connaître d'abord quelques portraits qui passent pour rendre le physique de Calvin entre vingt et trente ans. A supposer même que cette attribution soit contestable, ils peuvent du moins, pense-t-il, nous aider à nous le représenter tel qu'il devait apparaître entre la fin de ses études à Orléans et l'époque de sa visite à Ferrare.

Viennent ensuite plusieurs groupes de portraits à l'âge mûr, entre 40 et 50 ans. Sur le nombre, il convient d'en signaler trois, savoir : le remarquable tableau du musée Boijmans à Rotterdam, dont une variante existe à Bâle : figure énergique, sans expression malade ; une gravure sur bois retrouvée à la Bibliothèque de la Société d'histoire du protestantisme à Paris, et datant, s'il faut en croire l'inscription du cadre intérieur, de l'année de la fondation de l'Académie de Genève ; un autre bois, de la riche collection Maillart-Gosse, d'un type sensiblement différent : il représente, de profil, un homme dans la force de l'âge et au corps robuste. Ce type « semble continuer et développer les portraits de la jeunesse », tandis que celui qu'offre le tableau de Rotterdam et que sert à authentifier l'image du fondateur de l'Acadé-

mie, sera « continué et développé par les portraits des dernières années ».

Parmi ceux-ci, il faut mettre au premier rang le portrait à l'huile de la collection Tronchin, à Bessinge. C'est celui qui a servi jadis de modèle à la malheureuse peinture de la Bibliothèque publique, mais il n'a été reproduit pour la première fois, en phototypie, qu'en 1908. Ce portrait capital, dont on ignore l'auteur, a appartenu à Théodore de Bèze qui le tenait de Calvin en personne. On peut supposer que l'un et l'autre le trouvaient suffisamment ressemblant. Mais, dit notre iconographe, c'est avec la gravure des *Icones* de Th. de Bèze (1580) que nous « arrivons au summum de véracité et d'authenticité »... « C'est parlant. Aucun portrait de Calvin ne montre ce degré de réalisme. On dirait d'un instantané. Calvin fait l'une de ses dernières leçons. » Cette gravure, qui trahit un témoin oculaire, pourrait bien être l'œuvre du vignettiste lyonnais Pierre Cruche, un des bons illustrateurs de la seconde moitié du XVI^e siècle, qui vécut à Genève de 1552 à 1566. A côté de cette gravure sur bois, on peut ranger encore la gravure sur cuivre de l'orfèvre lorrain Pierre Woeiriot. Elle représente également Calvin à la fin de sa carrière, enseignant. Au-dessous du buste figure le cachet bien connu du réformateur, avec la devise *Prompte et sincere*. Au jugement de Jules Bonnet, c'est cette gravure qui « offre peut-être le meilleur portrait » de Calvin. Ce qui est sûr, c'est que, non moins que l'effigie des *Icones*, elle se présente sous la garantie de Bèze. Il faut bien que celui-ci ait été satisfait de sa ressemblance pour l'avoir fait figurer en tête des *Opuscules* de son maître et ami, dédiés par lui, en 1566, à la duchesse de Ferrare.



Des renseignements que nous venons de glaner dans le précieux ouvrage de M. Doumergue, il résulte, on le voit, que l'écri-

vain cité au début de cet article n'avait pas tort de dire que nul pinceau illustre ne reproduisit de son vivant les traits du réformateur. Calvin n'a pas eu, comme Luther, son Lucas Cranach. Bien moins encore, quoi qu'on en ait dit, a-t-il posé devant Holbein, pour ne pas parler du Titien. Tout au plus est-il permis de conjecturer que certain émail anonyme de Léonard Limosin, le prince des émailleurs du XVI^e siècle, portant la date de 1535, vendu à Paris, en 1893, au prix de plus de 14.000 francs à un amateur anglais, *pourrait* représenter l'auteur encore junéville de *l'Institution chrétienne*. D'autre part, il ressort de la patiente et pénétrante enquête du savant montalbanais que nous sommes pourtant moins mal lotis, en fait d'images authentiques et relativement fidèles, qu'il ne pouvait le sembler au dire de Jules Bonnet.

Chacun pourra s'en convaincre en examinant le volume que nous avons sous les yeux. M. Doumergue fait mieux, en effet, que de nous exposer ses conclusions à lui, de nous faire part de ses certitudes, de ses impressions, de ses doutes aussi. En mettant entre nos mains, sous forme d'excellentes gravures et de fort belles planches en phototypie, les pièces de son riche dossier, il nous permet de nous former une opinion personnelle.

Sur certains points cette opinion pourra différer de la sienne. Peut-être accentuerez-vous plus qu'il ne le fait lui-même, les doutes concernant l'authenticité des trois portraits dits de la jeunesse. Peut-être aussi ne partagerez-vous pas la prédilection qu'il semble avoir (par réaction sans doute contre le Calvin traditionnel) pour le type du « bois Mallard-Gosse », ce type à part qui fait, selon lui, la transition entre les portraits de la jeunesse et ceux de l'âge mûr. C'est le portrait qui figure, comme en vedette, au frontispice du volume. Mais il faut se souvenir que dans ces questions-là le subjectivisme de l'observateur aura toujours une grande place. Aussi les réserves que vous pourrez

avoir à faire *in petto* ne diminueront-elles en rien votre admiration et votre gratitude envers l'auteur de *l'Iconographie*. Entre autres mérites il aura en tout cas celui d'avoir fourni aux artistes qui voudront dorénavant faire revivre la physionomie de Calvin les moyens de s'acquitter de cette « mission réparatrice » dont parlait jadis l'auteur des *Récits du XVI^e siècle*.

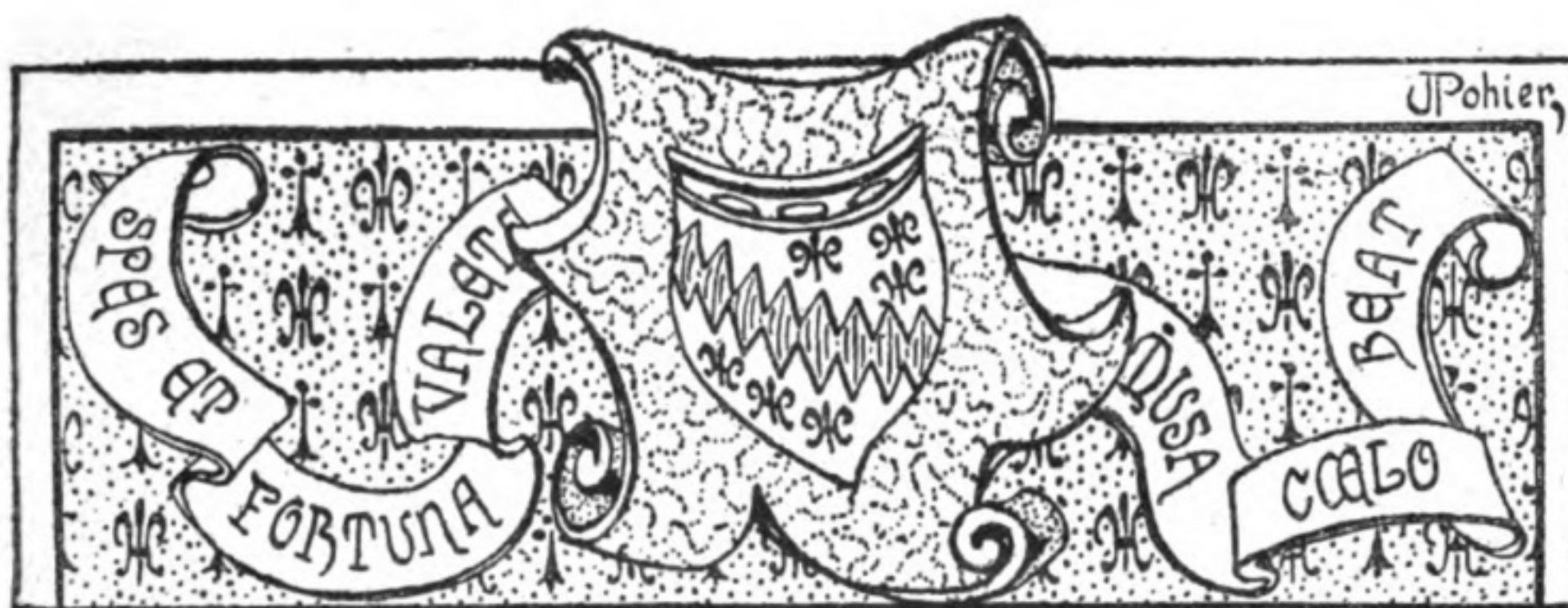
*
* *

Nous nous sommes occupés jusqu'ici d'une partie seulement des richesses qu'offre le volume de M. Doumergue. Pour être complet, il faudrait ajouter que la *numismatique* calvinienne n'a pas été oubliée, et que le chapitre qui lui est consacré trouve un très utile complément dans celui des deux appendices où M. Eug. Demole, conservateur du cabinet de numismatique de Genève, décrit par ordre-chronologique pas moins de 96 « médailles concernant Jean Calvin ». Il faudrait mentionner les pages traitant d'un prétendu portrait de la *femme de Calvin*, conservé au musée de Douai. Mais surtout il faudrait ne pas oublier la reproduction et la description d'un grand nombre de vieilles *caricatures*, tant catholiques que protestantes ou « iréniques », qui mettent en cause Calvin et le calvinisme. Cette partie-là, fort piquante en son genre, et exhibant des pièces très rares, remplit environ la moitié du volume. Elle est introduite par une étude instructive sur la caricature religieuse au XVI^e siècle, et une digression non moins intéressante sur la *satire*, cette sœur de la caricature, spécialement en pays de langue française, chez Viret, chez Bèze, chez Calvin lui-même. Ces chapitres font bien connaître le milieu dans lequel prit naissance la caricature calviniste et servent du même coup à combattre l'idée préconçue que l'austère, l'ascétique

« pape de Genève » n'aurait pas su, à ses heures, rire à pleine bouche.

Mais nous en avons dit assez pour engager quiconque aime, ou du moins sait apprécier, les hommes et les choses de la Réforme à ne pas se priver de la jouissance que lui procurera ce bel ouvrage, aussi bien écrit et soigneusement imprimé que supérieurement illustré. Dédié à l'Université de Genève, à l'occasion du récent jubilé de son premier fondateur, c'est plus et mieux qu'un écrit de circonstance. Longuement préparée et mûrie, *l'Iconographie calvinienne* est assurée d'une durable valeur. Ce sera notre excuse, si nous avons quelque peu tardé à lui rendre l'hommage qu'elle mérite.

H. VUILLEUMIER.



Les de Pincé

Cette famille qui a donné quatre maires à la ville d'Angers et dont le nom s'est transmis très vivant jusqu'à nous, grâce au charmant logis de Jean de l'Espine qui fait encore l'admiration de tous, et auquel il est resté attaché, n'était pas moins célèbre dans les lettres que dans l'administration et la justice. Elle dut son anoblissement, en 1506, à Mathurin Pincé qui fut le chef de cette lignée de magistrats de la cité et fut élu le 1^{er} mai 1494.

Un homme, qui par sa haute science méritait de faire l'instruction de plusieurs de ses membres paraît avoir exercé une influence dirigeante sur leur esprit : c'est le médecin Jean Butin ; après avoir professé la rhétorique à Paris, au collège Montaigu, il était venu à Angers, vers le milieu du XVI^e siècle, et servit de précepteur, nous dit Ménage (2), au frère et aux enfants de Christophe de Pincé. Ami de Jean Daurat et de Charles Utenhove, dont il avait été sans doute le condisciple, lorsqu'il eut terminé de fortes études à Paris, il alla encore tout nourri de l'antiquité,

(1) *Chambres des comptes de Paris*, 9^e livre (du 13 septembre 1894 jusqu'au 31 janvier 1511).

(2) *Remarques sur la vie de P. Ayrault*, p. 154

voyager en Italie, complément naturel d'une instruction, un peu soignée et désireuse de s'aviver à ce foyer de lumière d'où rayonnait toute science à cette époque. Il prit même son grade de docteur à l'Université de Bologne. M. de Lens par une courte notice (1) a contribué à remettre son nom en honneur parmi les érudits angevins.

Ce fut lui qui composa l'épithaphe du tombeau de son bienfaiteur, Christophe de Pincé, lequel avait précédé Pierre Ayrault dans la charge de lieutenant criminel et fut le premier maire mort en fonctions, le 10 février 1560.

I

DANIEL DE PINCÉ

Il fit l'instruction tout d'abord de son frère le plus jeune, *Daniel de Pincé* mort à la fleur de l'âge, nous rapporte encore Ménage, (2) qui le qualifie de savant et « possédait, de lui, des vers admirables ; » et l'on n'en peut douter, car il était bon juge en la matière. J. Daurat qui s'honorait de ses conseils lui a dédié une épigramme (3), mais il ne nous est rien resté de lui.

II

RENÉ DE PINCÉ

Devenu ensuite l'éducateur du fils de Christophe, *René de Pincé* issu de son mariage avec Jeanne Chalopin, il le forma aux belles-lettres.

Lacroix du Maine dit « qu'il florissait en 1584 et que c'était

(1) *Rev. d'Anjou*, 1872, t. II, pp. 143-154. — Ménage dit aussi (*loc. cit. supra*) avoir écrit sa vie, mais elle n'a jamais été publiée et ne nous est pas parvenue.

(2) *Loc. cit. supra*.

(3) *Poëmata, Epigram.* lib. I, p. 9. — M. C. Port ne l'a pas mentionné dans son *Dict. de Maine-et-Loire*.

« un jeune homme fort docte en grec et en latin et fort bien
« exercé en l'une et l'autre poésie et encore en la française ; qu'il
« n'avait encore rien fait imprimer, mais que lorsqu'il voudra il
« donnera un témoignage certain que la bonne opinion que l'on
« a conçue de lui et de son savoir n'est pas vaine. » (1)

Cette opinion, de son talent poétique est corroborée par ce qu'en dit Scaliger à Jonathas Petit dans une lettre latine dont Ménage nous donne un petit extrait et où il l'informe : « qu'il a eu le très vif plaisir de recevoir à son retour récent d'Aquitaine, ses
« lettres auxquelles étaient joints deux poèmes très élégants de
« M. A. Muret et du célèbre conseiller de Pincé (*duo elegantis-*
« *sima M. Antonii Mureti et amplissimi senatoris Pinæi poë-*
« *mata*), auxquels je suis tellement attaché, ajoute-t-il, qu'il ne
« me semblait pas avoir quitté mon pays et que je croyais être
« revenu parmi mes très aimables compatriotes, et à vrai dire je
« leur dois plus qu'à mon pays, etc., etc... Mais les Muses m'ont
« rendu à moi-même et enlevé tout souci. Tu me demandes ce
« qu'il est advenu d'eux. Je ne parle pas de Muret... j'arrive à de
« Pincé, l'effet de son poème sur moi a été tel que je n'aurai le
« répit qu'en allant le trouver, dès qu'il lui plaira et, s'il est
« possible, que je l'amène à produire un travail complet dont
« il nous a seulement envoyé un specimen... »

Il paraît avoir été très lié aussi avec Muret car on trouve dans une correspondance, une lettre de celui-ci et la réponse de Pincé (2) datées : l'une de Rome (mai 1584) et l'autre de Paris (même année).

De Pincé se plaint qu'il ne lui ait pas envoyé son discours sur la *Circoncision* (3). Cependant, lui répond-il, *ad quemvis potius qu'àm ad te missum esse*, et il lui « adresse pour l'en dédommager,

(1) *Bibl. franç.*, t. II, pp. 370-371 — Cf. Ménage, *eod. loc.*, p. 155.

(2) M. Antonii Mureti, *Epistolæ* (édit. stereotyp. Lipsiæ, 1838) lib. III, n° LIX et LX.

(3) *Ibid.*, *Orationes*, t. II, I.

« je ne sais quel poème (*mitto ad te nescio quid versuum*) (1)
 « composé à l'occasion de l'envoi que lui avait fait Jean Za-
 « mosky, grand chancelier de Pologne, de deux médailles : celle
 « du roi Etienne et sa propre effigie, et qu'il avait voulu ainsi,
 « autant qu'il le pouvait, du moins, remercier un homme d'un si
 « haut rang en lui donnant du bronze pour de l'or.

« Il lui promet de lui envoyer de ses ouvrages et lui annonce
 « qu'il a rencontré le cardinal de Saint-Etienne qui a pour lui,
 « il peut l'en croire, une vive affection.

« Il le prie, de présenter, à l'occasion, ses salutations à ceux
 « qu'il sait être de ses amis ».

La réponse de Pincé, en latin et grec est élégante et témoigne
 d'une réelle érudition ; il cite à propos Perse et Virgile. « Ce dont
 « tu dois le moins douter, dit-il, c'est quand tu veux l'expression
 « de toute notre opinion sur tes vers délicieux ; nous nous les ar-
 « rachons, nous les relisons non seulement avec plaisir, mais
 « avec avidité (*arripimus, perlegimus non libenter modo, sed*
 « *etiam cupidè*) et, afin que tu ne penses pas que nous jouissons
 « en égoïstes de si mûres joies, nous les montrons aux lettrés.

Le seul poème qui nous soit parvenu de lui a été publié avec
 des poésies de Muret et de Frédéric Morel sous ce titre : *M. An-
 tonii Mureti, Renati Pinæi et Fed. Morelli numismatographia* (2).

Il était également en relations littéraires avec Jean Daurat qui
 lui dédie un sixtain (3) nous donnant des renseignements sur leur
 degré d'intimité et la composition de sa famille :

*Interea, Pinææ, tibi sponsique tuisque
 Filiolis geminis quattuor una salus.*

et dans une lettre du même, en vers adressée à Muret on lit :

*Pinæus nuper, noster communis amicus
 Ille tui Pinæus amans, pariterque tuorum, etc.* (4)

(1) Ce poème figure, *Ibid.*, *Poëmata*, Var I, 15.

(2) In-8° s. d. $\frac{1}{2}$ feuille.

(3) *Poëmata*, *Epigram.* lib. I, p. 22.

(4) *Poëmata*, *Eglogarum*, lib. II, p. 61-62.

Juste Lipse était aussi parmi ses amis et nous trouvons dans sa correspondance deux lettres de lui à Pincé, datées de 1585 et 1598 (1).

Notre compatriote, Pascal Robin du Faux, poète comme lui et son émule sans doute, paraît avoir entretenu dès son enfance des sentiments d'amitié pour lui, si l'on s'en rapporte à ce sonnet qu'il lui a dédié dans ses *sonnets d'Etrenes* à M. du Bois, René de Pincé, angevin.

Comme d'un arbre franc la greffe bien entée
Dans le tronc vertueux d'un jeune sauvageau,
S'y glue tellement qu'au proche renouveau
Leur sève mutuelle en l'air se voit montée,

Ainsy (gentil Pincé), notre amitié plantée
Dès la première fleur de notre âge plus beau,
Croitra l'une dans l'autre et le Musin troupeau
A jamais la rendra d'âge en âge augmentée.

Les neuf savantes sœurs et leur frère Apollon
Qui gardent le séjour des coupes d'Helicon
Où c'est que je forcene après leur sainte verve .

Me le vont promettant à fin que l'avenir
Notre forte amitié ne puisse unques finir
Puisqu'elle a commencé par l'engin de Minerve (2).

Il fut seigneur du Bois, de Noirieux, de Chambrezais (3) de Beuson et épousa, le 14 février 1580, Marie de Dormans, fille de Charles de Dormans, M^e des comptes de Paris, (descendant du chancelier de France,) et de Marie de Marseilles.

Pourvu à n'en point douter, d'une charge de conseiller au Parlement de Paris (3), il devint conseiller d'Etat et en cette qua-

(1) *Justi Lipsii Epistol*, centur. II, épistol. 85 et centur. singular ad Germanos et Gallos epistol. 43 (1585) (1598).

(2) René Piquenot, Angers, 1572 ; ce sonnet a été reproduit dans la *Rev. d'Anj.*, t. XIX, 1889, p. 82.

(3) L'omission de son nom dans Blanchard ne peut prévaloir contre l'attribution de ce titre que lui donnent François Duchesne (*généalogie de la maison de Dormans*), Lacroix du Maine (t. II, p. 370), Jean Daurat (*Poëmata, Epigr.* lib. I, p. 22); M. A. Muret dans l'une de ses lettres (*Epistollæ*, LIX (59), p. 278 ; l'abbé Le Laboureur dans ses ms. et Joseph Scaliger dans sa lettre à Jonath. Petit (V. *Ménage remarq. sur la vie de P. Ayrault*, p. 155); Cf. Hauréau, *Hist. littér. du Maine* (t. IX, p. 121).

lité fut chargé d'une ambassade à Constantinople, d'après Du Chesne.

Mais pas plus alors qu'aujourd'hui la poésie ne lui ouvrit le chemin de la fortune, soit que le luxe oriental l'aie poussé à des prodigalités excessives pour ses ressources, soit que l'amour des lettres et leur culture ne l'aient amené qu'à délaisser ses affaires personnelles, celles-ci périclitèrent, car vers la fin de sa vie on le fit emprisonner pour dettes à la conciergerie de Paris, disent Ménage et Le Laboureur.

Le coquet hôtel de la rue du Figuier où J. de l'Espine avait déployé toute la grâce de la Renaissance était saisi sur lui, le 26 mai 1615, et adjugé moyennant 8.000 livres à Pierre Lechat, président du Présidial. Ses enfants renoncèrent à sa succession par sentence du 16 février 1618.

Ainsi sortit de sa maison ce pur joyau d'architecture angevine au XVI^e siècle que son grand-père avait fait construire et terminer vers 1530, qui fut appelé d'abord *Hôtel d'Anjou* et est resté mieux connu sous le nom de *logis Pincé*.

III

PIERRE DE PINCÉ

Cousin germain de René qui précède et fils de Pierre de Pincé et de Françoise Auberg, l'autre frère de Christophe fut maître de la chambre des comptes de Paris et maître ordinaire de l'hôtel du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, membre du Conseil de Commerce sous Henri IV.

Il nous est connu comme poète par une brève mention de la croix du Maine (1) que reproduit Ménage (2) en y ajoutant quelques renseignements, et qui constate : « qu'il avait com-

(1) T. II, p. 305.

(2) *Remarq. sur la vie de P. Ayrault*, p. 156.

« posé plusieurs forts doctes poèmes en latin et en françois lesquels n'étoient pas encore imprimés en 1584, époque à laquelle il « florissait ».

Une noblẽ émulation semble avoir encouragé dans cette famille le culte des lettres qui y est traditionnel comme on le voit. Malheureusement de leurs productions presque tout a disparu et il n'est arrivé jusqu'à nous qu'une *ode sur le trépas du roi très chrétien, Henri le Grand*, insérée dans le recueil de Guillaume du Peyrat (1).

Ce poème est composé de trente-trois strophes de quatre vers, où il chante les vertus du bon roi dont il fut le dévoué serviteur. Il commence ainsi :

Notre soleil est éclipsé,
Et ne nous reste en ces ténèbres,
Que larmes et que chants funèbres
Pour plorer ce qui s'est passé.

Appelé par lui, à faire partie du conseil supérieur du commerce, il en fut l'un des membres les plus assidus et l'on trouve son nom mentionné dans tous les procès-verbaux des séances dressés par Barthélémy de Laffémas publiés par Champollion-Figeac (2).

Il mourut peu de temps après son roi, ayant eu trois filles de sa femme, Madeleine Prevost, fille de Jean Prevost, conseiller au Parlement de Paris.

IV

JACQUES DE PINCÉ

Jacques de Pincé, frère du précédent, fut également M^e des comptes ordinaires de la chambre de Tours, conseiller du roi et

(1) *Recueil de diverses poésies sur le trépas de Henry le Grand*, Paris, in-4^o, 1611. P. Lelong, n^o 8573.

(2) *Documents pour l'hist. de France*, Extraits de la Bibl. roy. t. IV, p. 2-282.

S^r du Coudrai. Il n'était pas moins bien doué que son frère et son cousin et comme eux cultiva les lettres et la poésie.

On sait comment, en 1579, lors des *grands jours de Poitiers*, d'austères magistrats, en débauche d'esprit, célébrèrent en vers, et à l'envi dans toutes les langues, les méfaits et la témérité d'une innocente bestiole, *la puce de Mesdames des Roches*, titre sous lequel le grave Etienne Pasquier ne craignit pas de réunir ces folâtres marivaudages en une plaquette qu'il dédia au président du Parlement de Harlay (1).

Lorsque se tinrent à Troyes *les grands jours de Champagne*, Pasquier avait commandé son portrait à un peintre flamand de talent, mais qui l'avait représenté sans mains. Il l'exposa avec deux vers latins de sa composition expliquant cet oubli (2).

Ce fut l'occasion d'un nouveau tournoi poétique où tous les beaux esprits du temps, depuis Honoré d'Urfé jusqu'à Malherbe lui-même et au Président Séguier, donnèrent carrière à leur verve satirique. On ne compta pas moins de cent quarante pièces et encore beaucoup se perdirent à la Saint-Barthélémy (3). Cependant, dit Faugère, cette futilité ne contribua pas moins à la réputation du grand avocat.

Jacques de Pincé ne fut pas parmi les moins empressés à soulever ce défi ; il composa six épigrammes en vers latins sur la main de Pasquier, à la première desquelles celui-ci répondit par l'envoi d'un sonnet accompagné d'une lettre où l'on trouve cette flatteuse appréciation de son talent : « je m'asseure que ne fau-

(1) *Lettres de Pasquier*, VI, 7 (lettre à P. Pithou).

(2) *Lettres de Pasquier*, VIII, 10 et 12. En voici une traduction assez libre :

Ici, je suis sans mains, vous demandez pourquoi.
Avocats, c'est pour vous apprendre
Que nul n'observe mieux que moi
La loi qui des clients nous défend de rien prendre.

(3) (Sabathier de Castres, *les trois siècles de la Littérature française*).

« drez de m'envoyer bientôt vos répliques étant d'un esprit fertile et abondant en mille inventions plus que nul que j'aie vu de votre âge. » (1)

De Pincé n'eut garde d'y manquer comme on le voit. Janus Gruter a recueilli ces six épigrammes dans son *Deliciæ poëtarum Gallorum, Italicorum, Belgicorum* (2).

Nous donnons ci-après la pièce en vers français qu'il lui a adressée à ce sujet.

Jacques de Pincé mourut le 31 juillet 1598 et fut enterré comme son père en l'église de Saint-Jean-en-Grève, où était l'enfeu de sa famille (3).

C. BALLU.

LA MAIN DE PASQUIER (3)

Cygne gentil des volages amours
 Lorsque plus gay de ta gorge divine
 Lorsque plus gaz de ta gorge divinez
 Tu nous chantas la puce poitevine,
 Pour mieux t'ouyr le *Clain* (5) retint son cours,
 Cygne sans tache, honneur de *nos grands jours*,
 Sacré buveur de l'onde chevaline,
 Ore la Seine à entendre s'encline
 De ta candeur les plus graves discours,
 Le *Clain* mignard, la Seine trionfante,
 Portent ta voix gratieuse et scavante
 Et t'ombragent de mirte et de laurier ;
 Icy Phœbus, là Venus te renomme
 Mais par accord l'un et l'autre te nomme :
 Poete, gentil et doux-grave Pasquier.

(Jacques DE PINCÉ.)

(1) Œuvres de Pasquier, t. III, p. 225, t. II, col. 1048.

(2) Francforti, 1609, 3 vol. in-16, 2^e édition parue sous le pseudonyme de Ranutius Gherus, anagramme de son nom.

(3) V. Lebœuf, *Histoire du Diocèse de Paris*, édit. Cocheris, t. V, p. 357.

(4) M. L. Feugère cite cette pièce comme un exemple du lyrisme auquel était arrivée l'admiration générale à son égard. (Œuvres choisies d'Etienne Pasquier, T. I, p. CXLIII).

(5) Rivière qui passe à Poitiers.

Lettres et Arts

Le monument de la Réformation à Genève

A l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de Calvin, un comité international s'est constitué pour ériger à Genève un monument de la Réformation.

Ce monument est destiné à symboliser l'idée de Genève forteresse de la Réforme calvinienne, aux XVI^e et XVII^e siècles.

Dressé contre les murailles authentiques de la cité du XVI^e siècle, incorporé à ce qui reste de sa physionomie, il dira le lien indissoluble qui, depuis Calvin, rattache Genève au monde protestant. Sur le mur symbolique court, en lettres monumentales à l'antique, l'inscription : *Post tenebras lux*, qui domine tout l'ensemble de l'œuvre commémorative. Cette devise, qui est à la fois la devise de Genève et, pour les réformés, l'expression figurée du résultat de la Réforme, détermine le caractère que la sculpture devra donner au groupe central des Réformateurs. A gauche et à droite, les dates, également genevoises, de 1536 et de 1602, avec ces inscriptions significatives : *Le 21 mai 1536, le peuple de Genève, assemblé en Conseil, a ratifié les édits de réformation et décrété l'instruction publique et obligatoire.* » — « *Le 12 décembre 1602, le peuple de Genève a repoussé victorieusement l'escalade du duc de Savoie et maintenu son indépendance politique et religieuse.* »

Au centre, les statues de Calvin et de ses collaborateurs, représentés, non dans leur vieillesse, mais dans leur force, la petite Bible du peuple à la main, évoquent le souvenir de leur activité collective, du rayonnement de leur influence, à l'époque où ils ont agi simultanément et d'accord. Cette époque est pré-

cisée par la date de 1559 et les légendes qui l'expliquent. C'est l'année où Farel, précurseur de Calvin à Genève, pasteur à Neuchâtel, chargé d'une mission auprès des princes allemands, organise l'Eglise réformée de Nassau-Saarbruck; où Knox, pasteur à Genève, de la première congrégation puritaine, rappelé en Ecosse, prêche la Réforme à Edimbourg; où Calvin fonde son Académie, dont Théodore de Bèze devient le premier recteur, qualité qui le désignera bientôt pour porter la parole au nom des protestants, devant le roi de France, au colloque de Poissy.

Sur le socle qui relie les statues accolées des réformateurs, le monogramme de Jésus IHS, et le soleil de la Réforme, tel qu'on le trouve dans les armes de la République de Genève, de son Eglise et de son Ecolé, et, plus tard, dans celles des Universités d'Utrecht et d'Oxford.

Les bas-reliefs situés immédiatement à gauche et à droite du motif central seront consacrés à rappeler les premières prédications de Farel, Froment et Viret, à Genève, et de Knox, à Edimbourg. Les armoiries, exécutées en mosaïque et en couleur, sur le dallage, sont celles de Genève au centre, de Berne devant Farel, et de l'Ecosse devant Knox.

A droite et à gauche, sur le fond du rempart disposées en contreforts, les statues des hommes remarquables qui, dans l'Etat, ont protégé, propagé ou continué l'œuvre des réformateurs. Ces statues, entourées de bas-reliefs coordonnés, constitueront à la fois un enseignement populaire et un hommage personnel rendu aux représentants des diverses nations qui ont subi l'influence du calvinisme.

Ces statues, nécessairement en nombre pair, seront disposées de telle sorte qu'on trouvera d'un côté Coligny, Guillaume le Taciturne et Frédéric-Guillaume de Brandebourg, le grand Electeur; de l'autre Roger Williams, Olivier Cromwell et Etienne Bois-Kay, prince de Transylvanie. La suite des bas-

reliefs et la série des inscriptions, sur lesquelles se détacheront ces grandes figures du calvinisme, seront consacrées à l'histoire de leurs divers pays : la France, l'Allemagne, les Provinces-Unies, les Colonies américaines, l'Angleterre, la Hongrie, dans sa relation avec l'histoire générale du monde protestant.

Le monument sera relié à la promenade dont il rehaussera le cachet historique par un léger dénivellement et quelques gradins, qui permettront de donner plus de hauteur au motif central et à toute la façade du mur de cent mètres de longueur, à laquelle une pièce d'eau, exactement à la place de l'ancien fossé des fortifications, servira de repoussoir et de protection.

Deux blocs de granit taillé, servant d'appui et de raccord aux gradins, permettront d'évoquer la mémoire des réformateurs du continent qui ont accompli leur œuvre en dehors du calvinisme : Luther, Zwingli, et de rappeler le souvenir des précurseurs de la Réforme, Valdo, Wiclef, Jean Huss.

Des différents projets soumis au jury, celui qui a remporté le premier prix de 10.000 francs, est de MM. Monod et Laverrière, architectes à Lausanne; Taillens et Dubois, architectes à Lausanne et Reymond, sculpteur à Paris. C'est le projet qui sera exécuté.

Le deuxième prix, plus monumental peut-être mais moins simple et moins imposant, est de MM. Nénot, architecte à Paris, Paul Landowski, sculpteur à Paris, Henri Bouchard, sculpteur à Paris.

Bibliographie

LIBRAIRIE ATAR A GENÈVE. — *Les Jubilés de Genève 1909*, 3 fascicules à 1 f. 50.

Les lecteurs qui voudraient posséder le compte-rendu détaillé et complet des fêtes qui ont été données à Genève à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Calvin, feront bien de se procurer ces trois fascicules. Le premier est consacré à l'*Eglise* et au *Mouvement international* et renferme 97 illustrations.

Le 2^e est consacré à l'*Université et au Collège* et contient 107 illustrations.

Le 3^e rend compte des Jubilés. Plus de 100 illustrations.

En résumé, cet ouvrage fait passer sous les yeux du lecteur l'histoire du protestantisme à Genève depuis la fondation de l'Eglise par Farel. Je ne connais rien de plus instructif. Et l'éditeur, en multipliant les portraits et gravures, a fait de cet ouvrage un album artistique qui a sa place dans toutes les bibliothèques.

LIBRAIRIE SANSOT ET C^{ie}. — *La Fleur de la Poésie françoise*, recueil joyeux contenant plusieurs huitains, sixains, quatrains, chansons, et aultres dictezs de diverses matières, etc., publié sur les éditions de 1542 et de 1543 avec un avant-propos et des notes par Ad. van Bever, 1 vol. in-16 de la collection *Erotica Selecta*, prix 4 francs.

M. Ad. van Bever a raison de dire dans l'avant-propos de ce petit livre que « de tous les recueils d'épigrammes marotiques et de pièces facétieuses formés pour « l'esbatement de tout bon pantagrueliste », l'un des plus curieux est celui-ci. Non seulement, en effet, c'est le plus ancien du genre, mais il a le mérite inappréciable de nous fournir un texte que la négligence ou la fantaisie des imprimeurs et des libraires altéra par la suite.

Ce petit ouvrage, dont un exemplaire figura en décembre 1903, dans un catalogue de la librairie Rahir, se vendait à Paris, en 1542, « en la rue Neufve-Notre-Dame, à l'enseigne de l'escu de France, par Alain Lotrian ». Il reparut sous le même titre, en 1543, soit un an avant la mort de Clément Marot qui y est largement représenté. Son excessive rareté, et plus encore la date de sa publication, incluse à son titre, le dénoncent aux curieux de belles-lettres.

Un grand nombre de quatrains, sixains, huitains, dizains, etc., de ce recueil ont été réimprimés, par la suite, dans la *Récréation et passe-temps des tristes*, ainsi qu'en divers ouvrages dont M. van Bever a relevé le titre chaque fois que cela lui a paru nécessaire.

MÊME LIBRAIRIE. — *Les Amours et Nouveaux Echanges de Pierres Précieuses*, de Remy Belleau, suivis d'autres poésies du même auteur, publiés sur les éditions originales et augmentés de pièces rares ou inédites, avec une notice de l'abbé Gouget et des notes par Ad. van Bever. Portrait de Remy Belleau, d'après Léonard Gaultier, 1 vol. in-18, prix 3 fr. 50.

C'est le troisième volume de la collection intitulée : la *Pléiade française*. Le premier en date contient la *Défense et illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay, avec une notice biographique et un commentaire historique et critique par Léon Séché, édition nouvelle d'après celle de 1597.

Le deuxième contient les *Amours et autres poésies*, d'Estienne Jodelle, publiés sur l'édition originale de 1574, avec une notice inédite de Guillaume Colletet et des notes et éclaircissements par Ad. van Bever.

Jusqu'à ce jour on ne connaissait guère de Remy Belleau, que des pièces d'anthologie, ses ouvrages maintes fois réimprimés mais rares et coûteux n'étant pas accessibles au grand public. En réimprimant, d'après la première édition donnée en 1576, par Mamert-Patisson, les *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses*, en faisant suivre ce texte d'une série de pièces destinées à le compléter et de poèmes extraits des *Bergeries*, des *Odes d'Anacréon*, etc., M. Ad. van Bever, dont on sait la compétence dans ces sortes de travaux, a satisfait au goût des amateurs d'éditions originales et aux exigences des lettrés.

LE XVI^e SIECLE

A TRAVERS LES JOURNAUX ET LES REVUES

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, n° d'avril-juin 1909. — *La Boétie, Montaigne et le « Contr'un »*. — Réponse à M. P. Villey et réplique à M. Bonnefon par le D^r Armingaud.

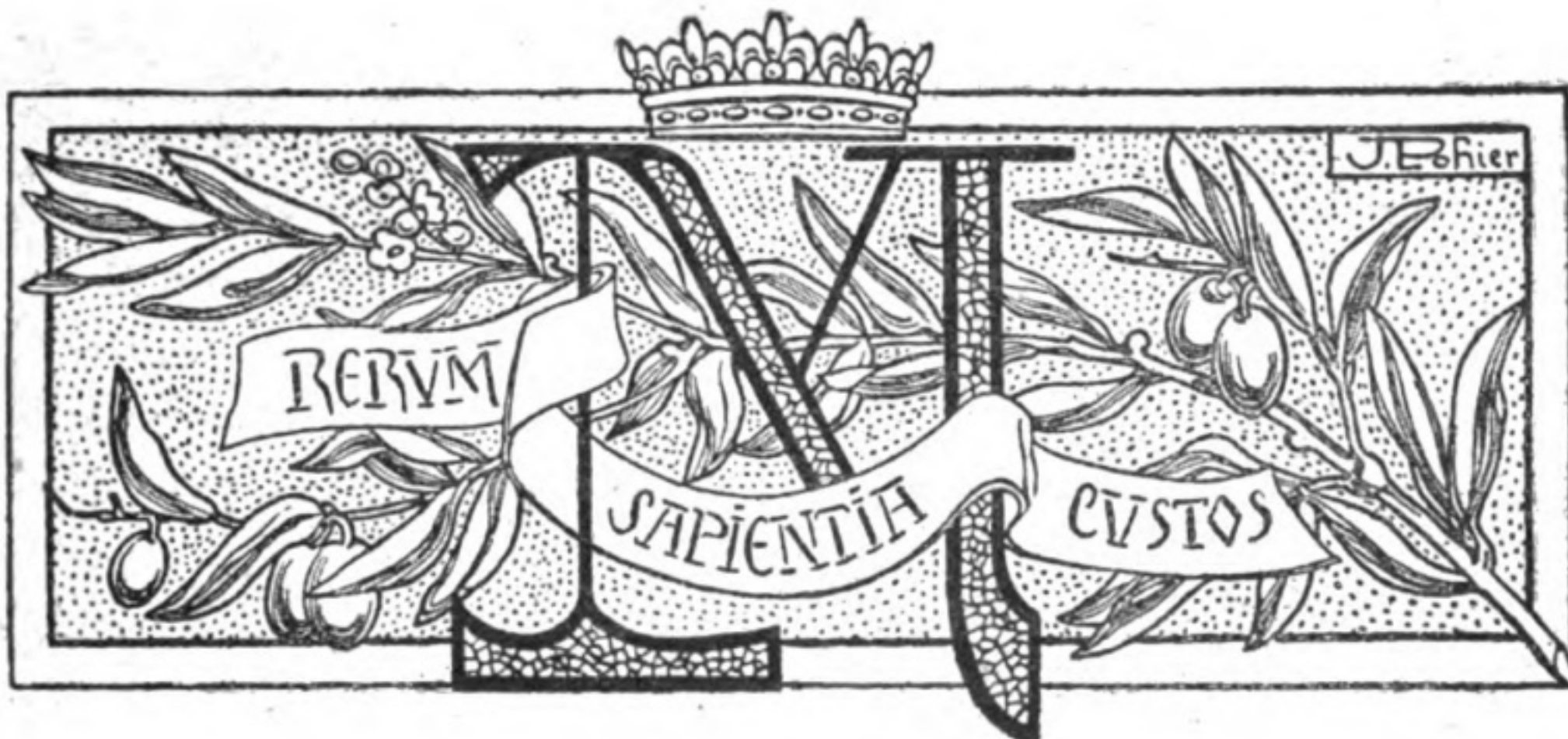
REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX ET DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE, n° de mai-juin 1909. — *A propos du « Contr'un »*, réponse à M. H. Barckhausen, par le D^r Armingaud.

Cette question du *Contr'un* qui depuis deux ans et plus a soulevé tant de polémiques, ne saurait être négligée par cette Revue. Nous nous proposons donc de dire prochainement notre sentiment avec l'indépendance et l'impartialité qui conviennent dans un débat de cette importance.

UN BIBLIOPHILE.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ.

PARIS. — IMP. BERGER ET CHAUSSE.



UN POÈTE-MUSICIEN

AU SEIZIEME SIECLE

Nicolas Martin, ses Noëls et ses chansons

(1498-1566)

« Pour remembrer des ancesseurs
« Les dix e les faiz e les meurs. »

WACE.

« La poésie populaire a des naïvetés et des grâces par où
elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite
selon l'ar.

MONTAIGNE.

AVANT-PROPOS.

Il y a bientôt quarante ans, le bon Jules Sandeau, connaissant mes recherches sur tout ce qui touche à la Savoie, m'indiquait à la bibliothèque Mazarine l'existence d'un rarissime (1) petit volume

(1) On n'en connaît jusqu'à présent que trois exemplaires en France : l'un, éd. de 1555, à la Bibl. Mazarine sous le n° 21673, à la réserve, l'autre à la grande Bibl. de Lyon, cat. Coste n° 17351, et le dernier parut en 1836 à la vente Héber à Paris, n° 947 du catalogue, au prix de 120 francs.

de *Noëls et Chansons* de la première moitié du XVI^e siècle. On voulut bien me confier quelque temps cette précieuse relique, et je m'empressais d'en prendre une copie strictement fidèle, paroles et musique, que l'éditeur Léon Willem publia en 1879 dans la *Collection du Trésor des vieux poètes* (1). C'était l'œuvre de Nicolas Martin qui, après 325 ans, reparaissait alors pour la première fois dans la librairie française.

Comme les cendres d'un foyer qui va s'éteindre, j'ai remué, pour les ranimer, ces vénérables restes d'un autre âge. Dans une vision mêlée de larmes et de bonheur, ils ont fait affluer dans mon âme les souvenirs plus récents, quoique déjà lointains, de l'enfance heureuse au pays natal, des mélodies chantées en famille sous les lilas du jardin paternel et des êtres chéris que m'a ravis la mort. Pour tromper l'ennui des heures à la maison devenue déserte, je me suis plu souvent à relire ces refrains savoyards et me suis laissé aller, faisant trêve aux travaux juridiques, à écrire ces modestes pages qui peuvent servir d'introduction au recueil de Nicolas Martin, le poète-musicien de Saint-Jean-de-Maurienne.

A l'époque de la Renaissance, les villanelles, les odes, les rondeaux, les ballades et les épîtres étaient en grand honneur. En dehors de ces jeux aimablement poétiques, où la licence de l'expression n'exclut pas une veine d'émotion tendre non moins qu'élégamment mondaine, on rencontre un autre genre de poésie lyrique puisant son inspiration soit à la source religieuse comme les noëls, soit à la vieille gaieté française comme la chanson légère. Ce qu'il y a de curieux à constater souvent dans ce grand passé littéraire, c'est le singulier mariage, en un même volume, de pieux cantiques et de chants profanes, parfois érotiques.

(1) *Les Noëls et Chansons nouvellement composez tant en vulgaire françois que savoysien dict patois par Nicolas Martin, musicien en la cité Saint Jehan de Morienne en Savoye*, 1555, à Lyon chez Macé Bonhomme. Publiés, avec la musique originale, d'après l'exemplaire de la Mazarine, par Joseph Orsier, Paris, Léon Willem éditeur, 1879.

L'histoire de notre littérature en fournit des exemples qui remontent au moyen âge. Déjà, avant 1236, Gautier de Coinci (1) avait consacré à la Vierge Marie quelques chansons qui parodiaient dévotement des romances d'amour alors à la mode.

Dans le XIII^e siècle cette étrange adaptation à un saint usage fut très usitée et depuis, au cours des XV^e et XVI^e siècles, on a vu plus fréquemment encore se produire ce bizarre mélange. Des mélodies grivoises ont même servi de thème aux compositeurs de messes. Ces documents ont révolté la piété plus raisonnée et la philosophie des temps modernes. Il faut cependant leur reconnaître un charme doux et pénétrant, une naïveté, une tendresse et une simplicité de cœur qui touchent en faisant sourire (2). Aussi une extrême popularité vint-elle propager cette poésie religieuse et sa musique un peu partout en toutes les langues. Les pays de Savoie n'ont pas échappé à ce penchant musical et poétique.

PREMIERE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE NICOLAS MARTIN

I

Parmi les écrivains qui ont autrefois cultivé avec bonheur la muse populaire, il en est un dont le nom est à peine connu : *Nicolas Martin, musicien en la cité de Saint-Jehan-de-Morienne en Savoye*, composait et chantait, entre les années 1520 et 1550, ses vers dévots ou plaisants au fond obscur de sa ville natale située sur un petit plateau entouré de montagnes dans l'angle ouest formé par le confluent de l'Arvan avec l'Arc. Plusieurs coins de

(1) Moine à Saint-Médard de Soissons, puis prieur de Vic-sur-Aisne, mort à 59 ans en 1236. Il écrivit aussi les *Miracles de Nostre Dame*.

(2) Gaston Paris, *Littérature française au moyen âge*, 2^e éd., Paris, in-18, 1890, p. 206.

ce territoire alpestre, qui aboutit par Lanslevillard au col du Mont-Cenis, conservent encore la physionomie du passé.

Après le fugitif éclat d'une renommée passagère, renommée d'ailleurs fort étendue de la frontière italienne jusqu'à Lyon, l'œuvre de Martin presque perdue, longtemps oubliée, devait un jour lui survivre par un juste retour de l'orageuse destinée des artistes et des poètes. Elle n'est point sans mérite. De plus, elle offre aux bibliophiles un recueil français et patois, avec sa notation musicale ancienne, bientôt quatre fois séculaire ; aux philologues, aux érudits, un sujet d'une incomparable finesse.

Du reste, tout ce qu'ont produit les écrivains même médiocres à certains égards, mais aussi éloignés de nous, présente un autre intérêt que le plaisir purement littéraire. Par le seul fait de leur âge, ils prennent une valeur historique : leurs écrits sont pleins des choses, des personnages et des événements de leur temps.

Comme la cigale inconstante et vagabonde, notre poète musicien avait erré par bois et vallons, beaucoup chanté à travers les chemins, villes et châteaux de la Savoie, du Dauphiné et du Lyonnais, sans souci du lendemain, suivant son inspiration comme son goût pour l'indépendance de la vie non moins que pour la liberté du vers. Son petit livre reflète tout cela et, tout humble qu'il puisse paraître, il a l'incontestable attrait d'être par lui-même un morceau littéraire de première main d'une réelle valeur pour l'histoire de la formation de la langue française et du patois savoyard, un témoignage précieux dans l'histoire musicale du XVI^e siècle.

Contemporain de Rabelais dont il a la libre allure, Nicolas Martin est avec lui, comme avec Marot et Calvin, un des principaux témoins authentiques de l'état du français dans la première moitié du siècle de la Renaissance. C'est un témoin véridique et familier, aussi répandu dans l'église, dans la demeure seigneuriale des gens de qualité ou celle des gais compagnons, que dans le populaire des cités et des campagnes.

A Nicolas Martin se rattache encore une autre tradition. Il est le créateur, si l'on peut s'exprimer ainsi, du Noël comme chant national, tel que Clément Marot l'a été du genre marotique, cette école d'archaïsme qui, dans le conte, l'épître familière et l'épigramme, s'est perpétué jusqu'à nous ou peu s'en faut. On s'est plu à imiter (1) et à copier Martin dans sa littérature spéciale, de même qu'on a imité pendant plus de trois siècles une langue vieillie en souvenir du poète ingénieux qui l'avait à son époque si habilement maniée.

En songeant à ces données, quelle surprise pénible n'éprouve-t-on pas de ne découvrir, en d'actives recherches, aucune mention de notre poète en dehors des brèves indications de La-Croix-du-Maine (2), de Grillet (3), de Fétis pour la partie musicale (4), de Brunet (5), de Graesse (6) et du Manuel du bibliophile et de l'archéologue lyonnais (7) ? Il n'est même pas jusqu'à l'ouvrage de l'abbé Goujet, plus tard jusqu'à ceux de Viollet-le-Duc, d'Étner et du spécialiste Haupt, consacrés à inventorier nos anciennes richesses en poésie française, qui n'aient passé sous silence les *Noëls et Chansons de Nicolas Martin*.

Cet oubli a quelque excuse dans la réalité des faits historiques et la topographie de la région du poète-musicien. Mais, quelle qu'en soit la cause, cette indifférence n'amène-t-elle pas à penser qu'en

(1) Alphonse Despine, dans la *Revue Savoisienne*, année 1865, p. 48, prétend que l'auteur des Noëls patois de Bessans en Maurienne a reproduit Nic. Martin.

(2) Tome II, éd. de 1772, p. 169; tome V, p. 129. z

(3) Dict. hist. litt. et statistique des départ. du Mont-Blanc et du Léman, tome III, p. 279, Chambéry, 1807.

(4) Biographie univ. des Musiciens, Paris, 2^e éd., 1873-75, tome V, p. 474.

(5) Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois, Paris, éd. Gayet et Lebrun, in-32, p. 115, 1839.

(6) Graesse, *Trésor des livres rares et précieux*, Dresde in-4^o, 1863, tome IV, p. 428.

(7) Le *nouveau Spon* ou manuel... Lyon, in-8^o, 1856, n. 144. J. B. Montfalcon, en cet ouvrage de XLIV-372 p., riche en bibliographie lyonnaise ancienne, ne fait que citer l'œuvre de Nic. Martin.

littérature, comme en toute chose humaine, la partie délaissée n'est parfois ni la moins curieuse, ni la moins intéressante ? Ayant vécu sur une zone de territoire toujours sujette à l'envahissement, toujours négligée, le compositeur savoyard était à la fois aussi étranger à la France, malgré son langage et son esprit français, qu'à l'Italie elle-même dont il ne parlait pas la langue. Voilà la raison pour laquelle il ne fut classé ni dans les fastes poétiques, ni dans les gloires musicales d'aucun des deux pays. S'il fût né soit de l'autre côté des Alpes écrivant l'idiome harmonieux de Pétrarque, soit sur les bords de la Seine, ou bien si les hasards de la vie l'eussent emporté vers un de ces gracieux castels qui se mirent dans la Loire et rendu l'hôte assidu, le commensal joyeux de quelque prince aimant à deviser et à rire entre deux batailles, certainement on l'aurait lu, on l'aurait chanté partout, car il aurait recueilli ce qui fait la consécration du talent, c'est-à-dire la notoriété, le prestige mondain qui ont favorisé tant d'autres moins méritants, mais plus heureux.

II

On ne connaît presque rien de la biographie de Nicolas Martin. Les registres de l'état civil en Maurienne, tenus par les curés des paroisses, qui subsistent encore ne remontent pas au delà de 1606. Quant aux archives épiscopales, municipales, notariales, quant aux manuscrits des bibliothèques publiques ou privées, quant aux papiers de famille, on ne peut s'étonner de leur disparition ou de leurs lacunes en présence des bouleversements et des pillages (1), dont a souffert cette malheureuse contrée, que l'alliance des ducs Emmanuel-Philibert de Savoie et Charles-Emmanuel I^{er} avec l'Espagne, avait fait la grande route militaire entre

(1) Conf. abbé Truchet, *Saint-Jean-de-Maurienne au XVI^e siècle*, 1887, in-8° de VI-620 p., Chambéry, p. 55 ; — Idem, *Tableau chronologique des principaux faits de l'hist. de la Maurienne*, in-8°, Saint-Jean-de-Maurienne, 1896, p. 18.

le Milanais et la Franche-Comté. Aussi n'est-il presque rien resté de lui dans son pays natal. La maison qu'il habitait à Saint-Jean, place de l'Officialité, n'existe même plus. Ce n'est surtout, comme pour tant d'autres petits poètes de son époque, que grâce à lui-même se révélant dans son œuvre, à de rares documents d'archives locales et à des conjectures déduites de circonstances connues de sa vie qu'on peut en tracer quelques traits.

Nicolas Martin naquit en Savoie, probablement à Saint-Jean-de-Maurienne, sur la fin du quinzième siècle. Il est donc contemporain de Rabelais, de Clément Marot, de Calvin, de Cornélius Agrippa, d'Eustache Chapuys, de Barthélémy Aneau, de Jean Daniel, qui tous ne durent pas lui être étrangers.

La famille Martin apparaît souvent dans les actes authentiques du XIV^e au XVII^e siècle : Péronnette Martin, Jehan Martin en 1432 et 1434, — un Martin, chambrier de la cour d'Amédée VIII, — un autre Martin, « messagier de l'Hostel du duc de Savoye », — en 1436 un Claude Martin qui « *propter expensas audienciarum* » reçoit cent ducats d'or, — et, plus d'un siècle après, un autre Jehan cent ducats d'or, — et, plus d'un siècle après, un autre Jehan Martin qui fut président à la chambre des comptes du Genevois. On ne saurait non plus passer ce fait sous silence qu'à Saint-Jean, dans les statuts épiscopaux notariés et publiés le 2 mars 1506, figura parmi les témoins un Michel Martin, lieutenant du juge de La Chambre (1). Mais toutes les recherches ne peuvent aboutir à fixer ses rapports de famille ni son état civil.

Ce qui est certain c'est que ses dispositions pour les belles-lettres et la musique le firent admettre sous l'épiscopat de Louis II

(1) Max Bruchet, *Le Château de Ripaille*, Paris, Delagrave éd., grand in-8° de 648 p., 1907, cite en 1426 Urbain *Martin* comme l'un des chanoines qui vécurent à Ripaille pendant les premières années de cette fondation, p. 80, note 1 ; et, à la p. 379, on trouve un autre *Martin* parmi les routiers du comte d'Armagnac en août 1391. — Les archives Camérales à Turin nous fournissent tous les noms des *Martin* de Savoie. Mais nous n'avons pu rencontrer ni dans ces archives, ni dans les comptes des châtelainies, ni dans les comptes des trésoriers généraux, ni dans les archives départementales le nom de Nicolas Martin.

de Gorrevod (1), à la maîtrise de la cathédrale de Saint-Jean. Plus tard, au temps de l'évêque Jean-Philibert de Challes (2), il se mit à composer, paroles et musique, des cantiques, puis des noëls et chansons « *tant en vulgaire françoys que savoysien dict patoys* » qui lui assurèrent une célébrité bien au delà de ses montagnes. Mais ses chansons « *qu'on iugera au vray estre follettes* » (3), il l'avoue lui-même, lui attirèrent de la part du nouvel évêque Jérôme Ricevali (4), d'humeur moins tolérante, des remontrances assez sévères pour lui faire résigner ses fonctions de professeur de musique à la maîtrise et de maître de chapelle. Ainsi que l'avait fait avant lui Clément Marot à Lyon où il avait été accueilli après sa fuite de 1535 par le Cardinal de Tournon gouverneur du Lyonnais, Martin adresse alors à ceux qu'il a connus ou aimés de jolis adieux dans une pièce de vers légers en 13 strophes (5), chanson patoise d'une ironique mélancolie où il n'oublie pas plus les seigneurs d'église, les bons chanoines, la noblesse, les « *doctours grandz et pèty* » que les fameux vins des crus renommés du pays, les vergers en fleurs, les femmes vertueuses et les belles filles sans rigueur :

A dioz parangon en honnour
 Dame et damoyselle
 Dont la cita en ha lhonnour
 De vertuousez et belle

(1) D'une illustre famille de la Bresse, qui appartenait alors aux ducs de Savoie, Louis de Gorrevod, protonotaire apostolique et chantre de l'église de Genève, fut élu à 26 ans évêque de Maurienne par le chapitre de Saint-Jean. En 1530 il fut nommé Cardinal et Légat du Saint-Siège dans les Etats de Savoie, et on le trouve encore à Saint-Jean le 3 nov. 1538.

(2) En 1535, ce personnage avait été élu coadjuteur de l'évêque de Maurienne, *avec future succession*; il fut consacré le 22 mai 1541. Le chapitre de Saint-Jean avait le droit immémorial d'élire les évêques au siège de Maurienne; mais la bulle du Pape Nicolas V supprima ce droit.

(3) Voir le 22^e vers de l'épître de Nic. Martin à l'imprimeur Macé Bonhomme.

(4) Jérôme Ricevali reçut aussi la pourpre cardinale.

(5) Voir page 90 de mon édiiton des *Noels et Chansons*.

A dioz ply de quarantaz vey,
A dioz bon vin du Rocherey (1)

A dioz borgeysez de vallour
Belley et gratiousez,
A dioz voz fillie sen rigour
Ressemlan a noz musez
Chantan, dansan per contrapey
A dioz bon vin du Rocherey.

Après avoir séjourné quelques mois à Chambéry, dont il ne fait pas l'éloge, le pauvre poète alla chercher fortune dans le Lyonnais auprès de quelques châtelains qu'il avait amusés jadis de son gai savoir. Pour lui d'ailleurs, ayant perdu sa situation à la maîtrise de la cathédrale de Saint-Jean, que faire à revenir en cette vallée, porte des Alpes constamment tiraillée en tous sens par une politique étrangère, dont l'influence gênait son autonomie et étouffait chez les Savoyards leurs légitimes aspirations vers le repos et leur propre nationalité ? En 1554, il était à Lyon, où il remit son recueil poétique et musical à l'un des plus renommés parmi les éditeurs lyonnais (2).

III

A travers le mouvement social et littéraire de cette époque agitée, on peut difficilement retrouver les traces de Martin. Il en est ici de même que pour sa famille. Les indices que l'on peut découvrir sur lui à ce sujet sont trop vagues pour être utiles. Dans les lettres aussi bien que dans les arts, le nom de Martin était alors

(1) La montagne de Rocherai, aux environs de Saint-Jean-de-Maurienne, était non seulement un lieu de pèlerinage à la chapelle de Sainte Thècle, mais aussi était renommée pour ses vignes dont Nicolas Martin faisait grand cas.

(2) Macé Bonhomme (1537-1560) est bien l'imprimeur-éditeur qui, après de Tournes et Roville, a produit à la Renaissance le plus de livres à vignettes ornés de jolies gravures, comme la *Picta Poesis* de Barthélémy Aneau et son *Imagination poétique*. Conf. note 1 de la page 17.

très répandu: outre les nombreuses indications de Lelong (1), on rencontre en 1540 un Pierre Martin qu'Antoine du Saix, qualifie « *d'Appelles en paincture, père d'Ovide en métrification* » (2), et en 1543 un Jean Martin publie un poème érotique à Lyon chez l'éditeur Payen (3). Nicolas Martin avait-il avec eux des liens de parenté ou d'amitié? On l'ignore absolument.

Tout ce qu'on pourrait timidement conjecturer c'est que, fréquentant chez le libraire à la mode, il a pu se créer des relations mondaines, littéraires ou musicales avec des écrivains, des poètes lyonnais, voir même avec quelques femmes de lettres du temps, telles que Pernette du Guillet (4), Loyse Labé (5), Clémence de Bourges. Il est même probable qu'il a connu soit à Genève, soit en Savoie, Clément Marot dont la manière se révèle clairement dans son épître familière qui ouvre les *Noëlz et chansons*; il est non moins probable que notre compositeur et Barthélémy Aneau se sont rencontrés pendant leur commun séjour à Lyon

(1) Bibliothèque hist. de la France, Paris, in-folio, tome I, 1768, n^{os} 38 et 15324; tome II, 17628-29; tome IV, 46506.

(2) Abbé Goujet, *Hist. de la poésie française* dans le tome VIII de sa *Bibl. fr.*, Paris, Guérin éd., 1741; id., tome XI, p. 390. — Conf. *Revue Savoisienne*, Annecy, 1874, p. 46; *Mém. et documents* publiés par la Soc. Savois. d'hist. et d'arch., Chambéry, 1876, tome XV, p. 213.

(3) Le Papillon de Cupidon, Lyon, 8^o, 1543.

(4) Ses œuvres poétiques ont été publiées pour la première fois à Lyon par Jean de Tournes en 1545, in-8^o de 80 feuillets, réimprimées en 1547. Louis Perrin les réédita à Lyon en 1830, in-8^o de 140 pages. Pernette du Guillet eut des relations littéraires avec nombre d'hommes de lettres, entr'autres avec Maurice Scève. Elle mourut jeune encore, à Lyon, le 17 juillet 1545. Préférant les lettres et les arts à l'amour, elle était studieuse: non seulement elle était poète et musicienne distinguée, mais elle cultivait aussi les langues et connaissait le latin, l'italien et l'espagnol.

(5) Poète et musicienne née à Lyon vers 1526. Son *Débat de folie et d'amour*, en prose, ses élégies et sonnets se trouvent dans une éd. du XVII^e siècle in-18 de XXXIV-212 pages, Lyon, Duplain éd., sous le titre: *Œuvres de Louise Charly, lyonnaise, dite Labé, surnommée la belle cordière*. Du Verdier, *Bibl.*, p. 822, parle d'elle en ces termes: « Elle recevait gracieusement en sa maison seigneurs, gentilhommes et autres personnes de mérite avec entretien de devis et discours, musique tant à la voix qu'aux instruments, où elle était fort d'icte... » La 1^{re} éd. de ses œuvres parut à Lyon en 1556.

et leurs fréquentes apparitions à l'imprimerie du célèbre Macé ou Mathieu Bonhomme. A la fin de chaque année scolaire, le régent du collège lyonnais de la Trinité organisait des divertissements dramatiques pour la jeunesse des écoles avec partie musicale (1) : il n'est pas impossible que Martin, maître en poésie liturgique comme en musique, ait été collaborateur de ces représentations si recherchées à cette époque. On pourrait objecter qu'Aneau était un partisan exalté de la réforme de même qu'il en devint une déplorable victime. Mais prétendre à l'existence de ces rapports si naturels entre ces deux hommes de haute culture intellectuelle et artistique, ce n'est pas outrepasser les droits de la critique qui concilie plus d'une fois les principes les plus opposés. J'insisterai également sur ce fait qu'à peu près au moment où paraissaient à Lyon les deux éditions successives, à une année d'intervalle, des *Noëls et Chansons de Nicolas Martin*, de son côté Aneau élaborait son *Genethliac musical et historial de la conception et nativité de Jésus* (2), à propos duquel il ne pouvait évidemment méconnaître, quoique d'une doctrine différente, l'œuvre poétique et musicale du noëliste savoyard, puisque leurs productions à tous deux sortaient de la même presse. D'autre part, Martin a des réminiscences du chant natal et du genre du noëliste réformateur.

En Savoie on distinguait aussi à cette époque une pléiade de jeunes hommes cultivant les lettres et les arts qui devaient être naturellement enclins à se rechercher les uns les autres. Martin dut ressentir cette propension de l'esprit et du cœur :

Quelle vertu souveraine ont en elles
Naïvement les Muses éternelles,

(1) Brouchoud, *Notice sur les origines du théâtre de Lyon*, 8°, publié par la Soc. litt. de Lyon, p. 251.

(2) Cet ouvrage parut à Lyon chez Beringer, in-4°, en 1559. Nicolas Martin a dû certainement connaître les noëls contenus dans le *Chant natal* d'Aneau paru en 1539 à Lyon chez Séb. Gryphius, in-4°, « composez en imitation verbale et musicale de diverses chansons et recueilliz sur l'escripture sainte et d'icelle illustrez. » Aneau périt à Lyon en 1565.

De nous avoyr de vraie amour pourveuz
 L'un envers l'autre, ains que nous estre veuz ;
 De la doubler encor' après la veue,
 Et de l'avoyr de telle foy pourveue,
 Que franchement et sans peur t'ay ouvert
 Le cœur de moi, tant fut clos et couvert,
 Et toi à moi fait cognoistre par preuve
 Qu'amy plus franc au monde ne se treuve.

On peut citer parmi eux, seigneurs ou bourgeois de haute liesse, Boys de la Tarentaise, Marc-Claude de Buttet poète, de Marcossey du Faucigny, Louis de Seyssel, Claude-François de Candie, mort vers 1544, Regard qui devint évêque, Louis de Capris propriétaire de maisons à Chambéry en 1532, du Bouchet de Rumilly, Philibert de la Forest né avant 1508, de Rougemont à la barbe d'or, Montigny qui « *pour escrire en nostre langue est né* », Jean de la Balme, Genton, Louis de Challes, capitaine de Bourg en 1561. Le bon Capris était excellent musicien, comme Nicolas Martin. Si leurs *epistolæ familiares* nous étaient parvenues, nous n'en serions pas réduits à des conjectures.

Il est donc à regretter que les éléments certains d'archives (1) fassent défaut sur la vie de Martin. Tout en étant le poète populaire de Savoie par excellence, il n'en tient pas moins, malgré son modeste renom, par ses rimes françaises, une place non à dédaigner entre Villon et l'infortuné versificateur des psaumes jeté par les caprices du sort au milieu des querelles religieuses, alors qu'il ne songeait comme Martin qu'à l'élégant badinage de l'art d'aimer et de ses libertines applications. Il écrivait et chantait ses vers sacrés et profanes au moment où Clément Marot prêtait un poète à Calvin (2). Le rapprochement n'est pas sans intérêt.

(1) Sauf les remarquables documents découverts et publiés par M. Florimond Truchet sur l'hist. du théâtre à Saint-Jean-de-Maurienne, dont il est parlé plus loin.

(2) Pasquier, *Recherches sur la France*, Paris, in-4° Laurent Sonnius, 2^e éd., 1606, p. 865, dit, à propos de la trad. en vers de 50 psaumes de David par Marot (aidé de Vatable professeur royal ès lettres hébraïques), « qu'il y besongna de telle main que quinconque a voulu parachever le

Mais, en dehors de son réel mérite de compositeur de Noëls d'un genre nouveau, car il les a rajeunis, Martin présente ici une supériorité : il est chansonnier patois et ses refrains retentirent longtemps, dans le tumulte des armées qui ont traversé son malheureux pays pendant près d'un siècle, d'écho en écho dans les vallées alpestres.

IV

Ses productions lyriques furent beaucoup plus nombreuses que les documents qui nous sont parvenus de lui dans son recueil imprimé. Outre les cantiques pieux qu'il dut faire pour plaire à l'évêque et au chapitre de Saint-Jean, outre les chansons populaires que la Muse patoise lui inspirait pour satisfaire à son besoin de gaieté partagé par ses compatriotes, il fut souvent invité à composer des pièces de circonstances variées. On est allé jusqu'à lui prêter d'avoir été l'organisateur de la réception que la ville de Saint-Jean-de-Maurienne fit à Henri II en 1548, et d'être l'auteur du motet chanté alors à la cathédrale « *en fort belle musique* » (1), selon le témoignage du Maréchal de Vieilleville. Quand on songe qu'il a composé tous les airs comme le *libretto* de ses noëls et chansons, cela n'est pas improbable. Toutefois, en parcourant son petit volume imprimé à Lyon où l'on remarque combien il était peu partisan de l'occupation française et où il ne se gêne pas d'exprimer librement son désir du retour de Charles III dans ses états héréditaires, on ne peut s'empê-

Psautier n'a pu atteindre à son parangon. » Mais conf. Georges Guiffrey dans son éd. de *Clément Marot*, in-8°, Paris chez Morgand et Fatout, tomes II et III, et un article critique d'Ed. Scherer dans le journal *Le Temps* du 2 mai 1882.

(1) Angley, *Hist. du diocèse de Maurienne*, p. 290.

Le 7 août 1548, comme François I^{er} l'avait fait le 12 mars 1537 se rendant en Italie par Saint-Jean-de-Maurienne, le roi Henri II se fit solennellement recevoir chanoine de la cathédrale en vertu de la fondation de Charles II de Savoie en 1489.

cher de ressentir un doute à cet égard (1). Mais, si les renseignements précis manquent sur ce point intéressant, il en est un autre sur lequel d'anciens registres de délibérations municipales et deux manuscrits précieux découverts par M. Florimond Truchet en 1878-79 nous fournissent une certitude absolue d'une haute importance pour l'histoire du drame chrétien en Savoie, dans laquelle apparaît encore le nom de Nicolas Martin (2).

Au XVI^e siècle, peut-être même auparavant, le Mystère de la passion fut représenté dans plusieurs communes de la Maurienne, entr'autres à Saint-Jean, à Modane, à Saint-Michel, à Bessans, à Lanslevillard. Pour la première, les documents indiqués démontrent qu'avant 1572, la passion avait été déjà jouée « *au lieu du Clappey où l'on ha aultrefois représenté le mistère* ». Saint-Michel prêta les livres du Mystère à Modane pour les copier ; à Bessans on a retrouvé une partie des manuscrits du même poème liturgique, et à Lanslevillard on donna une autre pièce du même genre intitulée *La Dioclétiane*, composée par Jean Scybillé qui se qualifie lui-même de *Maurianoy*s. N'est-il pas étonnant de trouver dans de semblables petites localités, à cette époque lointaine, une centaine de personnes assez lettrées pour apprendre un rôle, suffisamment intelligentes pour le jouer et dont plusieurs assez fortunées pour se charger des frais des costumes de l'emploi ?

Au commencement de l'année 1565 la peste, qui n'avait cessé d'exercer ses ravages que depuis quelques mois, venait d'éclater à nouveau dans la ville semi-épiscopale et semi-ducale de Saint-Jean. Au premier mars de la dite année, le vicaire général Jacques de Rapin et les « *Conseillers des syndics, ceux-ci étant*

(1) Voir *Noelz et Chansons* de Nic. Martin, p. 12, 42 et 63 de mon édition.

(2) Conf. abbé Truchet, *St-Jean-de-M. au XVI^e s.*, cité note 14, p. 529 et suiv., et Florimond Truchet, *Le mystère de la passion à Saint-Jean et la Dioclétiane à Lanslevillard* (Congrès des Soc. savantes de la Savoie), 8^o de 23 pages, 1879. Comp. *Mém. Soc. d'hist. de Chambéry*, 8^o, 1872, tome XIII, p. 259 à 452.

occupés ailleurs », s'assemblent à l'église Sainte Marie afin d'arrêter les mesures les plus propres à combattre le fléau. Un conseil général fut réuni ; c'est un des plus nombreux mentionnés dans les registres : les trois syndics de la ville, deux chanoines délégués par le clergé, quatre gentilhommes nommés par la noblesse et 148 bourgeois y assistaient. Tous font unanimement le vœu de faire représenter la Passion. Une délibération du premier août 1565 porte les lignes suivantes : « De la benoïste passion a
« esté dict que les esleus parleront et communiqueront avec
« Maistre *Nicolas Martin* pour entendre de luy comme l'on fera
« les roolles du mistère d'icelle voué à jouer par personnaiges
« à la dicte présente cité, aux fins y estre en après procédé
« moyennant l'aide et grace de Dieu, jouxte et suyvant le vœu
« de la dicte cité faict. » (1).

Notre poète-musicien était donc à Saint-Jean au mois d'août 1565. Sans doute, après ses pérégrinations, il avait voulu revoir le sol natal et y vivre ses derniers jours. Son nom ne figure plus dans les nombreuses autres délibérations relatives au mystère, dont la représentation n'eut lieu que sept ans plus tard. La mort de Martin dans l'intervalle des années 1566 et 1571 en fut incontestablement la cause, puisque la mise en œuvre du mystère ne fut « reprise que dans le conseil général du 25 juin 1571, à la fête de Sainte Thècle », dit le procès-verbal de cette date (2). Antoine Baptendier, docteur ès Droicts, puis, après le décès de celui-ci, Louis de la Balme furent chargés de continuer l'élaboration du texte. Il est bon de garder le souvenir de ces solennités dramatiques qui ont remué le cœur des populations chrétiennes de la Savoie et leur ont apporté, dans les plus tristes jours de la guerre étrangère ou des maux qu'elle entraîne après elle, une distraction bienfaisante.

(1) Manuscrits Flor. Truchet de Saint-Jean-de-Maurienne.

(2) Même source manuscrite.

V

En France comme en Savoie on demanda si souvent à Martin des copies de ses morceaux choisis (1), que, pour complaire aux amateurs et aux amis, il en confia pour l'éditer un petit recueil en 1555 à l'imprimeur lyonnais Macé Bonhomme. Cette première édition fut rapidement enlevée puisqu'on en possède une réimpression datée de 1556 (2).

A cette faveur dont jouirent les noëls et chansons de notre poète-musicien, plus tard succéda l'indifférence puis l'oubli, par des causes toutes naturelles, telles que les progrès de la langue française, le raffinement des mœurs et la transformation de la notation musicale. Son recueil tomba en désuétude, ne fut plus réimprimé et disparut si bien qu'il devint de plus en plus difficile d'en trouver un exemplaire. Aujourd'hui ce volume est introuvable. Il se compose de 104 feuillets chiffrés et ses deux éditions connues ne diffèrent presque pas : le peu de différences à signaler entre elles porte simplement sur l'orthographe de quelques mots français ou patois et, au folio 76, sur une transposition de la musique et des couplets. A part ces nuances, il y a similitude dans le format, petit in octavo, les caractères, la disposition typographique, les vignettes, les culs de lampe et les portées musicales. On trouve la première édition à la bibliothèque Mazarine à Paris et la seconde, à la grande bibliothèque de Lyon. L'exemplaire de la Mazarine est dans son enveloppe originale et fait partie de son fonds le plus ancien : Gabriel Naudé en avait fait l'acquisition pour la collection poétique et musicale du Cardinal.

Après le titre enjolivé de la marque de Macé Bonhomme, repré-

(1) Dans son épître Nic. Martin dit en effet :

Desquelz plusieurs oiant la mélodie
M'ont supplié leur faire la copie
Et m'a fallu l'escripre bien souvent.

(2) Elle se trouve à la grande Bibliothèque de Lyon. Voir note 1.

sentant Persée volant à travers les airs une épée dans une main et la tête de Méduse dans l'autre avec l'exergue en grec « *trophée de victoire* » (1), les Noëlz et Chansons de Nicolas Martin débute par une épître familière dont l'aisance et la gracilité rappellent Clément Marot. La voici dans son intégralité :

Amy tres cher qu'a très bon droit on nomme
 Tel que tu es Imprimeur et Bonhomme,
 Combien ne sois en la Musique instruit
 Parfaictement, de très bon zèle induit
 Pour honorer Dieu et la vierge Mere
 Et pour au veuil de plusieurs satisfere,
 L'ay composé ces Noëlz tous nouueaux
 Qui de plusieurs ont esté trouues beaux,
 Si ie dis beaux, amy Lecteur, presume
 Que tout oyseau treuve belle sa plume.
 Et ce disant en mon los ie n'harangue,
 Mais beaux qui font en estrangere languet
 Desquelz plusieurs oiant la melodie
 M'ont supplie, leur faire la copie
 Et ma fallu l'escripre bien souuant,
 Mais encor plus leur faire le conuient.
 Ie te pry donc, o Mace vray Bonhomme,
 Les imprimer et mettre en telle forme
 Que leur chant soit au-deuant de chascun.
 Et, a requestre et désir de quelcun,
 Imprime aussi vingt chansons bergerettes,
 Qu'on iuera au vray estre follettes,
 Mais tu scays bien que variation
 Donne plaisir et delectation
 A ce iourhuy en tous et diuers sons :

(1) Cet imprimeur avait une seconde marque typographique : *un faisceau de dars entouré d'un lacs*. Il avait pour enseigne : « *à la Masse d'or.* » Les quelques différences que je relève entre les deux éditions qu'il a faites des *Noëlz et Chansons de Martin* sont celles-ci : à la page 72 éd. 1555 on lit... *voz voz seignezia* au lieu de *enseignerya* dans celle de 1556 ; — p. 76 de la première éd. il y a transposition de la musique et des couplets (la musique est en haut de la page dans la seconde éd. tandis que c'est l'inverse qu'on remarque dans l'autre) ; à la p. 97 on lit *bein* au bas de la page première édition au lieu de *bien* dans la seconde. Macé Bonhomme a dû faire des tirages à part des chansons patoises qui étaient fort demandées, comme l'auteur semble l'indiquer dans les vers de son épître :

Parquoy voiant tant de Seigneurs François
 Prendre plaisir au langage patois.

Et mesmement aux motetz et chansons.
 Parquoy voiant tant de Seigneurs Francoys
 Prendre plaisir au langage patois
 Pour le desir plainement contenter
 Les ay voulu offrir et présenter :
 Te suppliant auesques grande humblesse
 Ton plaisir soit de les mettre a l'impresse.

VI

Ces 32 vers adressés au célèbre éditeur lyonnais, enchaînés d'ailleurs entre eux d'une façon charmante, peuvent se décomposer : 1° en un *huitain*, dans lequel deux rimes féminines alternent avec deux rimes masculines, suivi d'un *sixain* dont tous les vers sont à rimes féminines; — 2° D'un huitain, dans lequel deux rimes masculines alternent avec deux rimes féminines, suivi d'un autre huitain à rimes toutes masculines; — 3° De deux vers à rimes féminines qui en sont comme l'envoi.

En cette méthode peu commune de condenser des strophes en épître, on pressent un musicien qui, voulant écrire une dédicace, mais plus rompu au chant qu'à la poésie, s'en tire à merveille en employant une forme des moins banales. Quant au nombre de 32 vers, Martin paraît l'avoir fixé avec intention. Par une espèce de jeu d'esprit fort en usage à cette époque, ce chiffre devait représenter les 32 pièces du petit recueil; car il n'est point douteux que l'auteur avait eu l'idée première de publier 20 chansons et 12 noëls :

« Imprime aussi vingt chansons bergerettes, »

dit-il dans son épître. Or, il nous donne au contraire 16 noëls et seulement 17 chansons. C'est que probablement les bergerettes, que certains joyeux viveurs (1) de ses contemporains

(1) Nic. Martin dit en effet à la suite : *« Et a requeste et desir de quelcun .. »*

l'avaient poussé à publier, auront été sévèrement appréciées et quelques-unes écartées comme trop érotiques par de sages conseils, bien que la licence des mœurs fût excessive au XVI^e siècle. Quoi qu'il en soit, crainte de critique ou scrupule de conscience, il a, malgré l'annonce formelle de 20 chansons dans son prologue déjà paru, modifié son plan primitif et ajouté aux pieux noëls pour faire passer les chansons égrillardes.

Maintenant, si l'on examine le fond même de son épître familière, on voit Martin, en un ton modeste et avec une allusion badine au nom de *Bonhomme*, donner un exposé rapide de son travail et des motifs qui le déterminent à le publier :

J'ay composé ces Noëlz tous nouveaux
Qui de plusieurs ont esté trouvés beaux.
Si ie di beaux, amy Lecteur, présume
Que tout oyseau treuve belle sa plume.

On peut s'exprimer autrement, mais on ne dira pas mieux. Plus loin il prie son éditeur d'imprimer aussi, à la suite de ses noëls, quelques chansons légères. Au reproche qu'on pourrait lui adresser de cette étrange alliance du sacré et du profane, il s'empresse de répondre :

Mais tu scays bien que variation
Donne plaisir et delectation.

Et, de fait, c'était un gai compagnon qui chantait la beauté, l'amour et les vendanges, comme on le verra dans ses chansons et soupirait tendrement de l'espérance de revoir sa muse :

S'il avenoit qu'elle tres bien contente
Devant mes yeux se vousist presenter,
Il pourrois bien en toutes pars chanter
Vive l'esper, quoi qu'il soit de l'attente.
Je ne crains fors un beau semblant en fainte,
Pour mon desir mettre a grand desespoir,
Mais non sera : cela ne se peut voir
Qu'en grand'beauté pitié se trouve estainte.

Dans une de ses pièces patoises, on ressent vraiment un doux charme rustique à l'entendre appeler à l'œuvre de la vigne ses amis les villageois et vigneron : l'hiver, si rude dans ses montagnes et vallées, a disparu ; le vent glacial, la neige et les brouillards ont fait place aux rayons de soleil et l'orfraie chante ; après trente dimanches le raisin sera mûr et il n'a garde d'oublier d'inviter à cette fête de Bacchus la belle Georgine :

Iorsina, ioz tavisoz
 Vint quant no tirarin
 Et si en ren ioz, te doiso
 Bin noz acorderin
 Vinten et noz ririn
 Chanterin a plaisansi
 Et quant noz trollierin
 Nos berin a utransi.

On croirait lire en vers savoyards un fragment de Pantagruel. Nicolas Martin a l'épicurisme de son siècle, épicurisme gracieux, anobli par la musique et les lettres. Comme Rabelais, comme Marot, il s'en va de par le monde mener vie de plaisir et murmurer sans honte des grivoiseries gauloises sur le même ton que ses refrains religieux. Ces hommes du seizième sont tous plus ou moins disciples d'Horace qui, tout en célébrant les rites sacrés de la patrie ou des dieux domestiques, ne dédaigne pas la coupe de vieux Falerne et se détend quelquefois pour voir batifoler les ris et les grâces. Dans Martin on devine la pensée intime de même que la facture du vers marotique, et si bien quelque similitude soit de l'errante existence, soit du caractère artiste et désintéressé de maître Clément qu'à tous les deux peuvent s'appliquer la poétique inspiration de celui-ci dans l'exil :

Là me plairait mieux qu'avec princes vivre ;
 Le chien, l'oiseau, l'épinette et le livre,
 Le deviser, l'amour en un besoin,
 Et le masquer serait tout notre soin.
 ...Tiens-toi certain qu'en l'homme tout périt
 Fors seulement les biens de l'esprit.

Ne vois-tu pas, encore qu'on me voie
Privé des biens et états que j'avoie,
Des vieux amis, du pays, de leur chère,
De cette reine et maistresse tant chère,
Qui m'a nourri, et si, sans rien me rendre,
On m'ait tollu tout ce qui se peut prendre,
Ce néanmoins, par monts et par campagne,
Le mien esprit me suit et m'accompagne ?
Malgré fâcheux, j'en jouis et j'en use ;
Abandonné jamais ne m'a la Muse (1).

VII

Après son épître à l'imprimeur lyonnais, Martin donne une première série de huit noëls français et une seconde de huit noëls en patois de Maurienne. Ensuite il accouple à cette musique dévote une série de treize chansons patoises, et une autre de quatre chansons françaises. Il y a donc en son petit recueil deux parties absolument distinctes, même disparates, qui demandent pour chacune d'elles une étude séparée : les *Noëls* et les *Chansons*. Cet étrange accouplement, d'origine médiévale, était dû à l'influence de cet ancien goût italien où la dévotion n'excluait point le libertinage (2).

Quant aux noëls, on peut se demander quels sont les motifs qui ont amené l'auteur à s'exercer de préférence en ce genre de composition, et pourquoi tant d'autres à sa suite ont remanié le même thème. Ce n'est ni par ignorance d'autre sujet ni par pénurie de choses intéressantes à traiter, car le seizième siècle est en tout plein de fécondité artistique, scientifique et littéraire. Dans ses fonctions à la cathédrale de Saint-Jean, il est à présumer que Nicolas Martin eût à composer pour de grandes solen-

(1) Clément Marot, Œuvres complètes, Paris, Flammarion éd. tome I, p. 259, Les vers cités sont un fragment de son épître « à un sien amy » où il rappelle l'accueil aimable qu'il reçut en Savoie en 1543.

(2) Gaston Paris, *loc. cit.*

nités des motets de circonstances ; d'autre part, ses émules et lui ont cédé à une sorte d'entraînement général ou même se sont vus obligés de sacrifier leurs tendances personnelles au penchant de leur époque. Rien de plus naturel, en effet, au sein de ce nouvel essor d'irrésistible passion vers les controverses de religion, de ce besoin d'affranchissement intellectuel, d'aspiration à l'indépendance théologique. En tous sens l'opposition était ardente et faisait appel à tous les moyens, non seulement à la lutte par le livre et la parole, mais encore par la poésie et la musique.

Délaissant les romans de chevalerie et les légendes du passé, la Renaissance ferme un moment les trésors retrouvés de la Grèce et de Rome, pour y revenir un jour. Elle n'a plus souci que de secouer l'armure qui gênait ses mouvements afin de s'élancer légère, hardie, parfois téméraire, dans des combats sinon moins meurtriers, du moins plus disputés, ceux d'ordre spirituel. Luther et Calvin ont donné le signal : on se jette à corps perdu sur l'ancien et le nouveau testament ; les rois et les princes se battent à coups de dogmes ; les citations des Pères et des Prophètes deviennent un cri de guerre. La Muse elle-même dédaigne la flore de nos campagnes pour essayer de retrouver les rives du Jourdain, mais elle n'y sait cueillir que des palmes stériles. Marot n'a-t-il pas oublié sa manière, l'instrument si conforme à son souffle poétique, en portant une main maladroite sur la harpe de David ? (1).

Ce courant d'idées nouvelles, exaltées en leur vigoureuse envolée, emporte alors et séduit le monde. Comment s'étonner des poésies de psaumes, des cantiques, des noëls aussi variés que nombreux, composés et chantés en cet état d'âme ? Notre poète-musicien en a subi la secrète impulsion. Au milieu du choc des principes et des armes, il s'est trouvé en lui un barde montagnard

(1) Comp. Douen, *Clément Marot et le psautier huguenot*.

s'intéressant à la lutte et, par amour de la paix, chantant aux combattants :

Gloires éternelles
A Dieu aux cieulx haulz...
Et paix sans querelles
Aux bons et loyaulx (1).

On rencontre fréquemment dans les chants de Martin ce genre d'invocation, sa confiance en Dieu, ses imprécations contre les horreurs de la guerre et son inébranlable espérance du retour de l'infortuné duc Charles III de Savoie (2). Le chantre des noëls avait vécu les sombres jours de l'invasion, des maladies contagieuses qui avaient décimé le peuple mauriannais, la disette affreuse du pays, l'inquiétude du lendemain : son être, généreux et sensible, avait tressailli tout entier des sentiments du patriote. D'autres, à la suite, ont pu s'inspirer tristement des mêmes douleurs, mais leurs accents ne sont-ils peut-être que la reprise d'un refrain parti des Alpes de Savoie dans les chants de la nativité

JOSEPH ORSIER

(1) Page 27 des *Noëls et Chansons*, dans mon édition. Conf. note 2

(2) Idem, p. 42 *in fine* d'un Noël patois.



Le Collège de la Trinité à Lyon avant 1540

avec une notice sur Jean Raynier d'Angiers (1)

C'est pendant le courant des années suivantes que Raynier commença la publication de quelques livres qui devaient le rendre célèbre. En 1537 il fit paraître son édition des distiques de *Publii Faustii Andrelini* avec des commentaires de Jean Maurus de Toulouse. Le nombre d'éditions de cet ouvrage nous fait voir qu'il jouissait d'une certaine popularité pendant la première moitié du XVI^e siècle (2).

Jean Voulte, qui se trouvait alors à Lyon (3), dédia à ses amis Malenfant et Raynier, l'admirable oraison funèbre du premier

(1) Voir la *Revue de la Renaissance* de 1909.

(2) *Disticha Publii Fausti Andrelini Foroliviensis poetæ laureati, cum Ioannis Mauri Costantiani enarrationibus. Que ab Ioane Raenerio optima fide, parique diligentia recognita sunt omnia. Theobaldus Paganus excudebat Lugduni*, 1537, in-8°, Brunet, Manuel, I, 272. Il paraît qu'il y avait une édition de cet ouvrage en 1533, dont un exemplaire se trouve dans la Bibl. de Troyes. Voir Buisson, *Répertoire des ouvrages pédagogiques au XVI^e siècle*, 1886, p. 31. L'édition de 1539 (Bibl. nationale YC 9571) contient 118 pp., et I, f. n. chiff. A la page 3, il y a une épître, datée de Toulouse (le 5 septembre), adressée par Maurus à Mathurino Almandrino, Angeliaco; et à la page 118 un poème de 12 vers adressé ad studiosam juventutem de Joannis Crucci Paulinatis Picardi. Autres éditions: *Lugduni, Paganum*, 1549, in-8°, Baudrier, *Bibliogr. lyonnaise*, IV, p. 242.

(3) Voulte, qui mourut le 30 décembre 1542, séjourna à Lyon de 1536 à 1538. Péricaud, *Notes et Documents*, Lyon, 1838.

président du Parlement de Toulouse, Jacques de Minut (1). Voulté rappela à ses amis toutes les qualités de l'aimable président. C'était peut-être vers cette époque que Raynier publia son éloge de la ville de Chambéry et surtout du président Raymond Pellisson (2).

En 1538, Raynier édita les *Autores octo morales* pour son imprimeur, Thibaud Payen (3). Les huit ouvrages qui font le sujet de ce volume sont les *disticha moralia* de Caton, le *duellum* de Théodule, le *libellus* de Facet, le *de contemptu mundi*, les préceptes de Floret, les fables d'Esopé, les *parabola*e d'Alanus, et les gestes de Thobie. A la fin de ce volume (c. à d. au vo. de la p. 245) on trouve deux règles de savoir-vivre qui paraissent suffisantes à l'auteur. D'abord on ne devait toucher rien avant le benedicite — *nemo cibum capiat donec benedictio fiat* — et ensuite il gaut être gai en mangeant — *dum manducatis vultus hilares habeatis*.

Parmi les poètes lyonnais du XVI^e siècle, Ducher est peut-être celui qui estima Raynier le plus. Ce poète, qui professait aussi au Collège de la Trinité, préparait en 1537 un volume d'épigrammes (4), ddnt nous aurons à parler plus loin. Dans la préface de ces deux livres d'épigrammes, Ducher nous dit qu'il

(1) *Oratio tu multuario a Ioanne Vulteio in funere Iacobi Minutii primi praes. Tholos. habita*, qui se trouve à la fin du volume intitulé *Ioannis Vultei Remensis Epigrammatum Libri III Lugduni, Michaellem Parmanterium* 1537, in-8°, Bibl. nationale, Yc 8751. A la p. 3, *Ioannes Vultei Malafantio et Reynerio*, s. d.

(2) *De Remundu Pellisonis ac urbis Camberii laudibus oratio, impressa Lugduni apud Grypfium*, in-4°. Gesner, *Bibl. univers.*, 1545, f° 449, v°

(3) *Autores octo morales, cum appendicibus non contenendis; quorum nomina ex sequenti disces pagella, emaculatiores quàm antehac prodieruntunquam, Ioannis Raenery opera. His accessit punctorum formula, cum Regimine in mensa seruando. Lugduni, Apud Theobaldum Paganum*. 1538, in-8° de 245 pp. t. 3 pp. à la fin, car. ital., rel. parchemin. Bibl. nationale Yc 7,518. Baudrier, *op. cit.* IV, p. 219 ; Buisson, *Répertoire* etc., p. 38.

(4) *Gilberti Ducherii (tonis Aquaper) sani Epigramma (ton Libri duo)*. Lyon, Gryphe, 1538. Les épigrammes que nous allons citer se trouvent aux pp. 1, 74, 152, 155.

avait le bonheur d'avoir comme Aristarque, ou critique, un homme qui savait à fond le latin. C'est son ami, Raynier, *homo omnibus doctrinae numeris absolutus*. Il soumit donc ses épigrammes au savant Raynier qui 'es trouva *lectorum oculis digna*. Sans l'approbation formelle de Raynier — *absque eo fuisset*, dit le poète — elles se cacheraient encore sous la poussière — *delitissent adhuc in situ pulvereo*. Et dans une épigramme adressée à Raynier et mise en tête du volume, Ducher raconte comment les Atrides, après la prise de Troie, avaient envoyé Euripylus à l'oracle de Phébus pour savoir *tutum ne in patriam classis haberet iter*. *Sic ego*, dit le poète, *quando mei legi monumenta laboris, Euripylus fiam, tu mihi Phæbus eris*.

Puis dans une autre épigramme adressée au même personnage, Ducher s'exclame :

*Verum Raeneri ubi partes assumis eorum
Emaculandorum, mens mihi uersa fuit.
Sic deploratos facies mihi uiuere uersus,
Doctrinae haud dubia dexteritate tuæ.*

La réponse de Raynier, qui se trouve dans le même volume, nous fait voir l'extrême habileté et l'élégante tournure de ses vers latins. Son épigramme, adressée à Ducher, est ainsi conçue :

*Ista licet numero tua sint epigrammata paruo,
Non tamen ingenti mole minoris erunt.
Nam nati inferior non hoc ætatis es ulli
Ingenio, Aruerni gloria prima soli.
Nec locus in terris nunc quo oblectetur Apollo
Plus, quàm quæ te aluit, quæque Aquapèrsa tulit.*

Dans un autre endroit, Ducher remercie Raynier de la façon on ne peut plus chaleureuse de lui avoir présenté ses savants élèves — *quod mihi fecisti Rufum et Bigoterium amicos* — Claude Rufus de Trévoux et Claude Bigothier, *Segusianus* (1) Le poète les trouve :

(1) Ducher se trompe ici. Bigothier était Bressan.

*Eximie doctos, eximieque bonos.
Quorum uoce mihi cantare videtur Apollo:
Tam tersi, tam sunt perlepidè lepidi.*

Et si Ducher est heureux, c'est parce que

Tam celebres demum nactus amicitias.

Parmi les poètes qui séjournèrent alors à Lyon, il y en avait un que Ducher a mis au premier rang de tous les poètes latins en France. C'était Nicolas Bourbon l'ancien, qui florissait à Lyon de 1537 à 1540 (1). Bourbon soumit aussi ses œuvres à son savant ami Raynier et se rendit à ses critiques. Donc en 1538, lorsqu'il fit imprimer ses *Nugae*, il était fier de mettre l'éloge de Raynier en tête de ses poésies comme la meilleure des recommandations. Dans ce poème, qui contient 26 vers, Raynier dit d'abord à Bourbon que toute chose doit finir.

*Omnia sed quoniam perdit cariota vetustas,
Omnia tempus edax obliterare solet.*

Il n'y a que les savants et les historiens — *qui non mortali carmine concelebrent* — qui puissent les conserver dans l'esprit de l'homme. Bourbon restera célèbre, car il a reçu de beaux éloges des savants; et puis le poète termine ainsi ses vers :

*Magna tamen de te scribunt praeconia docti
Quas ego tam laudes non reor esse meras:
Quam quas, dum relegunt tua scripta, absente loquuntur
Te, ac animis de te concipiunt taciti.*

Parmi les pièces adressées par Bourbon à Raynier, se trouve un chant assez long (d'une vingtaine de vers, à la page 218) intitulé *Amor caecutiens*, tiré du grec; un poème de 14 vers adressé à lui et à Ducher; ensuite une épigramme où il félicite Raynier parce qu'il sait qu'une femme, c'est *damnosum et acre malum*. Mais le poète continue,

(1) Péricaud, *op. cit.*

*Quod tamen acre malum est, dulcessit tempore: set dum
Dulcessit, multo fit magis acre malum.*

Dans une autre épigramme Bourbon s'écrie, « pourquoi le nom de Lyon m'est-il si agréable? C'est parce que cette ville renferme deux hommes,

*Egregios candore animi, et pietate, mihique
Amore coniunctissimos.*

Ces deux hommes sont Jean Raynier et François Piochet (1).

Enfin, Bourbon termine une dernière épigramme, adressée à son savant ami, de la façon suivante :

*Immodicis igitur ne me obrue laudibus ultra,
Meque tuum nihilo sic minus esse puta (2).*

Mais pendant ce temps-là, la paix avait été faite en Savoie. Les Syndics de Chambéry voulurent donc rétablir les écoles de la ville, lesquelles allaient de mal en pis depuis l'occupation française en 1536. Ils pensèrent naturellement au maître qui avait si bien réussi lors de son séjour dans leur ville quelques années auparavant. Ils envoyèrent donc le messenger Antoine Petit à Lyon pour offrir la place de grand-maître des écoles de Chambéry au régent Jean Raynier. Celui-ci trouva les conditions tout à fait à son gré, c'est-à-dire un traitement de 80 francs par an, outre les droits d'écolage. A Lyon il touchait une somme beaucoup moins grande. Il alla ensuite à Chambéry avec son domestique. La Ville les logea à ses frais dans un des meilleurs hôtels, le *Lion d'Or* (3). Raynier ne continua son enseignement à Cham-

(1) Pendant le mois d'avril 1546, Calvin fait mention plusieurs fois de Piochet dans ses lettres à Viret et à Farel. Le 28 de ce mois-là, il écrit à Viret: *de Piocheto nostro quid dicam, nisi hominem esse male compositi cerebri?* etc. *J. Calvini Opera*, XII, col. 336, 341, etc.

(2) *Nicolai Borbonii Vandoperani Lingonensis Nugarum. Libri octo* Lyon, Cryphe, 1538, in-8°, Bibl. nationale, Rés. p. Yc 1035, pp. 9, 218, 363, 462, 479, 481.

(3) Mugnier, *Jean de Boyssonné*, pp. 83-84.

béry que quelques années, mais ce furent des années de travail.

Au moment du départ de ce savant pour Chambéry, Dolet fit publier en vers son histoire de François I^{er}, un des ouvrages qui furent brûlés par arrêt du Parlement de Paris, le 14 février 1543 (1). Parmi les quelques poésies qui furent insérées dans ce volume, se trouve un *carmen* en 29 vers par Raynier.

Après avoir loué le style de Virgile, chéri des Muses,

Quarum conspicuus fuit Sacerdos,

et l'élégance de Cicéron,

In cuius labiis resedit alma Pitho,

voici ce qu'il dit de Dolet :

*At facundia tam elegans Doletto,
Tam solers simul, atque copiosa:
Sermonis quoque castitas Latini
Tanta, ut Rhetoras antecellat omneis
Ad unum ueteres novosque. Et idem
Sic Phorcynidos ebibit liquores
Fontis (Pieridum fauente coetu)
Ut priscisque nouisque Apollinarem
Laurum dempserit omnibus Poëtis (2).*

La même année, Raynier fit paraître un assez gros volume intitulé les *Préceptes des Elégances de la Langue latine* par Augustin Dathi. Dans le même volume il avait réuni les commentaires de Badius Ascensius intitulés *de epistolis componendis, regulae constructionis, ordinis, etc., de recte scribendi ratione*, et des traités par Sulpitius Verulanus, Clichthoveus (*Neoportuensis*), François Nigri, Georges Valla, etc. Ce volume est dédié à un ancien élève de Raynier, Amédée Brassicanus de Trévoux (3).

(1) *Calvini Opera*, XI, cols. 513-14.

(2) *Francisci Valesii Gallorum Regis Fata*, 1539, in-4°, p. 77. Voir aussi Picot, *Cat. de la Bibl. Rothschild*, II, p. 566.

(3) *Augustini Dathi Senensis Elegantiarum Linguae Latinae Praecepta cum familiari Iodoci Clichthouei, ac Iodoci Badij Ascensii enaratione*

Vers 1539, un ancien élève de Raynier commença à professer au Collège de la Trinité, ce fut le poète Claude Bigothier. En 1540 il publia ce poème si bizarre où il fait l'éloge de la rave. A la fin de cette épopée, Bigothier fait passer devant nos yeux une liste de doctes mangeurs de raves dont il loue les multiples qualités et les vertus sans nombre. Parmi ceux-ci se trouve le professeur Raynier, homme tout à fait remarquable, qui se distingue parmi ses collègues *veluti rapina per agros*. En effet pourquoi cet homme a-t-il la parole si facile et tant d'autres qualités?

*Unde viro tanta est raræ facundia linguae
Judicium nulli melius vel copia fandi,
Aut probitas, doctrina magis sincera fidesve
Contigit?*

La réponse n'est pas difficile à trouver. C'est tout simplement parce que *raporum numina sensit* (1).

Ce fut en 1541 que Raynier publia l'ouvrage qui lui valut l'estime de ses contemporains, c'est son édition des *Elégances de la Langue latine* de Laurent Valla (2). Publié d'abord par son ami Etienne Dolet, l'ouvrage de Raynier eut plusieurs éditions pendant les années suivantes. Dans la courte préface adressée à Raynier, en date du 1^{er} décembre 1541, Dolet signale

nuc demum ab Ioanne Raenerio diligenter recognita. Lugduni Apud haeredes Simonis Vincentii 1539, in-8° de 525 pp. num. et 9, pp. de tables, Bibl. Mazarine 22, 585. A la fin: Excudebat Dionysius Harsius Lugduni Anno a Natali Christiano, 1539.

(1) Bigothier, *op. cit.*, p. 117.

(2) *Laurentii Vallae Elegantiarum Linguae Latinae Libri sex Eiusdem. De reciprocatione Sui, et Suus, libellus. Omnia ad uetustiss. et probatiss. exemplarium fidem, sedulo recognita per Ioannem Raenerium, et fidelius quam antea usquam excusa. Lugduni, Apud Steph. Doletum, 1541, in-12 en car. elzévir, 488 pp., et 19 ff. index. Autres éditions: Robert Estienne, Paris, 1542; Guillaume Rouille, Lyon, 1543; Seb. Gryphe, Lyon, 1544, in-4° de 486 pp., et 22, pp. n. chiff., Bibl. nationale, Inv. X 8, 738; Jean Gymnicus, Cologne, 1545, in-8° (Bibl. Uilenbroukiana pars tertia, 1377); Seb Gryphe, Lyon, 1551, in-8°; Thibaud Payen, Lyon, 1554, in-8° de 552 pp. t. 19, ff. n. chiff. Voir Christie, Et. Dolet, 1880, p. 514; Buisson, Séb. Castellion, I, p. 21; Gesner, *Bibliotheca universalis*, 1545, f° 449, v°; Baudrier, *Bibl. Lyon*, IV, p. 260, etc.*

d'abord au lecteur les nombreuses erreurs des éditions précédentes — *ante a barbaris omni barbaria inquinatam*. Mais Raynier corrigea plus tard toutes ces fautes, au nombre de six cents — *sexcentis mendis antea infuscatum* — et ainsi remit l'ouvrage en son premier état — *primo suo splendori restituisti*. Dolet ajoute que le livre est alors devenu celui de son ami — *tua tibi dicamus* — et pour ce motif, il lui dédie l'édition qu'il en imprime afin que la postérité sache combien grande a été leur amitié — *ut etiam posteritas intelligat summam inter nos fuisse amicitiam*.

Nous avons heureusement une étude très soignée des *Elégances* de Valla par le savant M. Mugnier (1). Il suffira donc de noter que l'ouvrage de Valla parut d'abord vers 1447 ou 1448. En tête de chacun des six livres des *Elégances* ainsi que du traité *de Reciprocatione Sui et Suus*, il y a une préface spéciale dont M. Mugnier a fait une analyse. L'édition de Raynier contient en marge l'indication des ouvrages des auteurs classiques dans lesquels les citations de Valla sont puisées. Ensuite il y a des gloses qui corrigent les citations (2).

Pendant le courant de la même année (1541), l'infatigable Raynier fit publier par son ami, Dolet, une édition des *Douze Césars* de Suétone (3), avec une préface et des notes d'Erasme. Comme dans l'édition des *Elégances*, il y a aussi des gloses qui complètent d'ordinaire les citations quoique parfois elles signalent des variantes dans la lecture des textes, ce qui en fait l'édition la plus complète de Suétone qui ait paru jusqu'alors, édition de plus grande valeur, par exemple, que celle de Gryphe

(1) *Les élégances de la Langue Latine de Laurent Valla et les Gloses Latino-Françaises de Jacques Greptus*, par Franç. Mugnier, *Mém. de la Soc. savoisienne*, vol. 31 (1892), pp. 295-324.

(2) Par exemple, la citation *amantum autem imitationem ad amorem*, tirée d'un traité de Priscien sur le Supin, est glosée ainsi: *Quidam non impèriti apud Priscianum non ut Valla imitationem ad amorem, legunt: sed initiationem*. Mugnier, *op. cit.*, p. 311.

(3) *C. Suetonii Tranquilli XII Caesares*. Lugduni opud Steph. Doletum, 1541, in-8° de 528 pp, et 32 pp. n. chiff. Christie, Dolet, 1880, p. 512.

publiée en 1537. Le volume contient aussi le traité d'*Egnatius*, intitulé *de Romanis Principibus* et les annotations du même humaniste sur les *Douze Césars*.

Par l'entremise du célèbre imprimeur Dolet, Raynier fit la connaissance du poète et jurisconsulte Jean de Boyssonné, ancien professeur de droit à Toulouse. Après l'arrivée de Raynier à Chambéry où Boyssonné siégeait au Parlement, ces deux humanistes devinrent des amis intimes. Dans une épître adressée à Alardet, ancien précepteur du prince de Piémont, le 7 juillet 1542, Boyssonné lui signale l'arrivée de Raynier, *vir apprime doctus, ludo litterario urbis nostre prefectus*. Ensuite il invite Raynier à venir philosopher avec lui (1).

Dans un autre poème de la même année, Boyssonné invite Raynier à venir à sa villa de Cruet où ils feront la vendange ensemble. Tout en buvant l'excellent vin de ce pays, ils étudieront les jurisconsultes romains,

*Nunc folia Alpheni, Labeonis, Papiniani
Vertimus, aut Pauli scripta legenda mihi.*

En même temps ils feront des vers, non pas *in pede fontis*

Castalii, verum ad rubra fluentia meri.

Ce n'est pas à Calliope mais à Bacchus qu'ils adresseront leurs poésies,

*Nec nos Calliopem nostra haec ad sacra vocamus:
Bacche pater, tua sunt carmina, quae facimus.*

De cette façon, ils ressembleront à Horace, *ipse bibax*, et à Ennius — *in hoc similes erimus : gravitote sed illi dissimiles* (2).

En attendant l'arrivée de Raynier, Boyssonné ne peut s'empê-

(1) Bibl. de Toulouse, ms. 835, f° 147.

(2) *Ibid.*, ms. 835, f° 52 v° (*Elegorum Liber*, XLIV). Voir aussi Mugnier, *Jean de Boyssonné*, p. 422.

cher de lui envoyer un sixain où il lui dit qu'on trouve tout chez lui — les sources fraîches, le vin doux — *dulcia vina* — les poires, les pommes, les grives engraisées de raisin — *uvis pastiturgi* — les lièvres,

*Non desunt libri, non desunt carmina: qui fit
Quod non huc venias ?*

Peu avant le départ de Raynier pour Lyon pendant le carême de 1543, Boyssonné fit un voyage à Paris avec le président Raymond Pellisson, celui dont Raynier avait fait l'éloge quelques années auparavant (1). Boyssonné envoya à son ami une épître dans laquelle il raconta en détail (70 vers) tous les événements du voyage, comment, après avoir parcouru Montferrand, patrie de Pellisson, Moulins, Nevers, etc., ils arrivèrent à Paris où ils s'ennuyèrent parce qu'ils durent manger du poisson et des fruits — *sed nos*.

*Conturbat victus ratio, quae piscibus uti.
Hisque malis cogit (2).*

Un peu avant Pâques de cette même année (1543), Raynier revint à Lyon où il enseigna pendant quelque temps au Collège de la Trinité, alors sous la direction de son ancien collègue, Aneau. Mais il s'occupa surtout de ses ouvrages littéraires, et même, paraît-il, de la médecine.

En 1546, Oporin publia à Bâle un volume assez curieux, intitulé *Bucolicorum auctores XXXVIII* (3). C'est un recueil de morceaux choisis dans les œuvres des meilleurs poètes latins de l'époque. La plupart de ces poètes sont des Italiens, les Français n'étant représentés que par quelques versificateurs lyonnais dont deux

(1) Voir plus haut.

(2) Bibl. de Toulouse, ms. cit., f° 68, *Epistolarum Liber IV*. Mugnier, *op. cit.* pp. 174-175 et 436.

(3) In-8° de 800 pp., Bibl. nationale Y 573. Pour le titre complet de cet ouvrage, voir Buisson, *Castellion I*, 286.

noms nous intéressent surtout, ce sont Gilbert Ducher et Jean Raynier. De celui-ci il y a un très long morceau de 421 vers intitulé *Mopsi et Nisae Metamorphoses*. C'est une histoire assez scabreuse d'une jeune fille lyonnaise et d'un chirurgien-barbier de la même ville auxquels le poète a donné les noms de *Nisa* et de *Mopsus*. Les vers trop faciles de ce poème n'ajoutent rien à la renommée de notre poète. C'est peut-être une œuvre de jeunesse emportée à Bâle par un élève de Raynier, Sébastien Castellion, qui étudiait au Collège de la Trinité de 1535 à 1540 (1).

Pendant les dix années qui suivent la publication de l'églogue dont nous venons de parler, on ne trouve aucune mention de Raynier, si ce n'est qu'il édite les ouvrages de médecine publiés chez Frellon à partir de 1549 (2).

(1) Voir l'œuvre magistrale de M. Buisson sur *Castellion*, I, p. 22. Le poème commence ainsi :

*Virgo fuit claris quondam natalibus orta,
Hic ubi Arar Rhodano confunditur agmine leni.
Nomen Nisa fuit, Cephalo nomenque parenti,
Et Stephanam matrem vicinia tota vocabat.*

.....
*Tonsor erat quidam Lugduni nomine Mopsus.
Crudelis, durus, tristis, morosus, agrestis,
Pallidus, atque macer, faciem deformis, avarus,
Saepe suos, tenuante fame, tabescere laetus, etc.*

(2) Il y a d'abord l'ouvrage intitulé, *De Morborum internorum curatione, Libri tres, Dionysio Fontanono Doctore Medico Mompessulensi Authore. Adietis ab Ioanne Raenorio medico... Lugduni, apud Ioannem Frellonium*, 1549, in-8° de 8 ff. lim., 438 pp. et 1 f. n. chiff. Le privilège est daté de Lyon, le 22 août 1548. La préface de *Raenerius* est adressée à Philibert Girinet de Lyon. Baudrier, *op. cit.*, V, p. 214. Ensuite un autre ouvrage qu'il intitule, *De Morborum internorum libri quatuor*. Edition partagée entre J. Frellon et A. Vincent, Lyon, 1553, in-8° de 12 ff. lim., 381 pp., et 1 f. n. chiff. Deux autres éditions chez Frellon en 1558 et 1560. Baudrier, *op. cit.*, V, pp. 227, 244, 249. Enfin, *De Morbis internis curandis liber unus. D. Ioanne Mesue Damascano medico authore... cum vocum Arabicarum in toto opere contentarum interprætatione, ab Ioanne Raenerio medico adiecta. Lugduni, apud Ioannem Frellonium*, 1551, in-8° de 12 ff. lim., 493 pp. et 1 f. blanc. Baudrier V, p. 221.

Mais c'est en 1555 que Frellon publia le dernier ouvrage de Raynier, lequel est son édition des *Métamorphoses d'Ovide* (1). Dans la préface adressée à un de ses anciens élèves, le jeune François Laurencin de Lyon, Raynier lui rappelle que son édition des *Métamorphoses* a été faite avec tant de soin que *non in hanc diem emaculatus emissus*. Et quant aux fables de Lactance, il a fallu corriger les anciennes éditions en beaucoup d'endroits — *in numeros locos correximus* — et y ajouter maintes choses qui y faisaient défaut — *multa quae deerant adiecimus*. Raynier dédia ce volume à son élève non seulement comme *indicium amoris*, mais afin que Laurencin gardât toujours un souvenir de son maître — *sic enim mei apud te memoria nunquam exolescet*.

JOHN L. GERIG,
Columbia University (New-York).

(1) *Publ. Ovidii Nasonis Metamorphoseon, Hoc est Transformatio-
num, libri XV cum breuissimis in singulas quasque fabulas Lactantij
Placidij argumentis. Omnia multo diligentius ac unquam antea ab
Ioanne Raenerio denuo recognita. Lugduni, apud Ioannem Frellonium,
1555, in-16 de 20 ff., 406 pp. et 1 f. n. chiff. Bibl. nationale p. Yc 698
Rés. Deux autres éditions chez Frellon en 1562 et 1568. Baudrier, op.
cit., V, pp. 234, 261, 268.*



Les Indiscrétions de Garganello

OU LA VIE GALANTE EN AVIGNON

AU XVI^e SIECLE

*Villo de proumission et dou cel benhurado,
Villo de tout soulas et gloutoun passatems.*
(BELLAUD DE LA BELLAUDIÈRE, XVII^e siècle.)

Lorsque, au dire de Rabelais, Pantagruel, en son jeune âge, arriva dans la Ville Sonnante — ainsi nommait-on Avignon à cause de ses innombrables cloches — il n'y fut pas trois jours sans tomber amoureux, « car les femmes y jouent volontiers du serrecroupière ». Il semble bien en effet qu'à l'époque où le curé de Meudon venait de prendre ses grades en l'université de Montpellier Avignon était la ville de l'amour par excellence, et, si l'on en croyait quelques mauvaises langues, la cité des papes ne serait point déchue de son passé glorieux. Insinuer que les filles y sont toujours d'humeur facile serait impertinent, mais on peut bien dire, puisque tout le monde le sait, qu'elles y sont encore belles (1).

(1) Il sied de rappeler ici que Stendhal a dit quelque part d'Avignon que c'était la ville des jolies femmes (*Mémoires d'un touriste*, Paris, 1838, I, p. 314).

C'était donc, au XVI^e siècle, un fort agréable séjour que celui d'Avignon-Cythère. Peu de villes, en France et même en Italie, pouvaient rivaliser avec elle pour la beauté du climat, le charme et la commodité de la vie. Assise au bord de son fleuve magnifique, derrière la solide barrière de ses remparts, Avignon goûtait pleinement la joie de vivre. De France, d'Italie, d'Espagne, d'ailleurs encore les étrangers y affluaient, attirés les uns par la réputation plus qu'européenne de son marché, les autres par le renom de son université florissante. Dans les étroites ruelles qui dévalaient du Rocher des Doms jusqu'au pont Saint-Bénézet et à l'île de la Barthelasse, c'était un chatoiemment de costumes hétéroclites, un coudoiemment de marchands affairés, de soldats arrogants, d'étudiants gouailleurs, un baragouin des idiomes les plus divers, tout le bourdonnement des cités fiévreuses que perçait parfois, en notes graves ou aigües, le tintement des couvents et des églises. A cette époque encore, comme au temps déjà lointain où les papes l'avaient choisie pour capitale, Avignon était une ville d'opulence. Les richesses qu'y avaient accumulées les pontifes n'étaient point épuisées ; les splendides demeures qu'ils avaient ornées et meublées y étalaient toujours leur magnificence ; enfin le goût du luxe et des plaisirs y était resté dans les mœurs. D'ailleurs, si les papes n'étaient plus à Avignon, Avignon était toujours aux papes. Des légats, qu'entourait une cour d'Italiens passionnés d'art et de plaisir, les y représentaient et y maintenaient les traditions fastueuses de la cour romaine.

Au temps où se place notre récit, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e siècle, le personnage qui portait le titre et exerçait les pouvoirs du légat d'Avignon était le cardinal Alexandre Farnèse. Ce n'était rien moins qu'un barbon. Né en 1520 à Valentano, dans la province de Viterbe, du fameux condottière Pier-Luigi et de Gerolama Orsini, il avait revêtu la pourpre l'année même de l'élection de son grand-père — on disait oncle pour sauver les

apparences — le pape Paul III, à l'âge de quatorze ans. Ce cardinal-enfant fut bientôt accablé de riches bénéfices, et comme il avait, malgré son jeune âge, l'esprit prompt et délié, déjà mûr pour les intrigues et les courtoiseries, on n'attendit pas qu'il fût sorti de l'adolescence pour lui confier en Espagne, dans les Flandres et en France plusieurs négociations délicates. Quand il reçut, en mars 1541 (1), la légation d'Avignon, il n'avait pas accompli sa vingt-unième année. Il serait trop long et d'ailleurs superflu de conter ici sa longue et aventureuse existence, tout entière remplie par les intrigues les plus compliquées et les plus périlleuses, entre l'orgueil de la toute-puissance, la terreur du poison et les tristesses de l'exil (2). Il suffira de dire qu'il aima avec la même ardeur les lettres, les arts, le plaisir et le faste, qu'il fut servi par des secrétaires comme Annibal Caro, qu'il acheva le Palais Farnèse et que devant le Capitole il dressa la statue équestre de Marc-Aurèle.

Dans le cours de sa légation, qui dura plus de vingt ans, Alexandre Farnèse, occupé à pousser ou à maintenir sa fortune, à négocier des traités, à ménager des alliances, à déchaîner la guerre ou à rétablir la paix, ne fit pas de très longs séjours à Avignon. Mais il eut le temps de goûter les charmes de cette ville au point de désirer un compte exact de ce qui s'y passait en son absence, d'en vouloir connaître au jour le jour les grandes et les petites nouvelles, quelles fêtes s'y donnaient, quels personnages de marque on y recevait, si un tel brûlait toujours d'amour pour une telle, si une telle s'était laissé surprendre aux bras de quelque amant.

De ces confidences intimes, de ces libres récits pleins de détails

(1) Arch. mun. d'Avignon, registre de délibérations du Conseil de la ville, 1540-1550, fol. 31, cité par J. Girard, *les Etats du Comté Venaisien*, Paris, 1908, p. 103.

(2) Il mourut doyen du Sacré-Collège, en 1589, après avoir enterré sept papes : Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV, Pie V et Grégoire XIII.

savoureux sur la société avignonnaise au milieu du XVI^e siècle, les Archives de Naples et de Parme, où sont conservés les papiers des Farnèses, gardaient jalousement le mystère. Qu'on nous pardonne de prêter un instant l'oreille aux indiscrétions de Garganello, le très irrévérencieux correspondant du curieux légat (1) !

*
**

En cette fin de l'année 1553, la venue de l'illustrissime seigneur légat, alors à la cour de France, était attendue à Avignon (2) avec grande impatience, comme le prélude de fêtes qui ne devaient point finir.

J'avais pris la résolution de ne plus vous écrire, disait le serviteur au maître, dans sa lettre du 20 novembre, pensant que vous étiez déjà en route pour vous en venir à votre délégation. Tous ceux qui arrivaient de la Cour n'apportaient pas d'autre nouvelle que celle de la venue de Monseigneur le légat d'Avignon. Ce bruit s'est si bien répandu que beaucoup de belles dames sont accourues des environs et

(1) Sauf quelques exceptions, nous donnons la traduction intégrale des lettres de Garganello. Il a fallu pourtant laisser de côté quelques passages, soit que le franc-parler de Garganello y frisât de trop près l'obscénité, soit que l'obscurité des allusions les rendit à peu près incompréhensibles.

On nous permettra de réclamer pour l'annotation un peu d'indulgence. Il n'était pas facile de retrouver les noms de tous les personnages, souvent fort obscurs, qui ont été plus ou moins clairement désignés par Garganello, et, malgré l'obligeant et précieux concours de M. J. Girard, conservateur de la Bibliothèque et du Musée Calvet d'Avignon, nous ne saurions nous flatter d'y avoir toujours réussi.

(2) Le cardinal Farnèse y avait déjà fait un court séjour au début de cette année. Il était entré solennellement dans Avignon le 16 mars et dans Carpentras le 16 avril (*la magnifique entrée de reverendissime et très illustre Seigneur Monseigneur Alexandre, cardinal de Farnez... légat de la ville et cité d'Avignon, faicte en icelle le XVI^e mars 1553.* Avignon, M. Bonhomme, s. d., pet. in-4, pièce. — *L'intrata del illustrissimo cardinal Farnèse fatta in Carpeniraso, principal città del Contado di Venissa, composée aussi en rime françoise par M. Antoine Blegier de Carpentras.* Avignon, M. Bonhomme, 1553, in-8. Cf. une délibération du 16 juin 1553, approuvant les dépenses faites à l'occasion de l'entrée du légat.

qu'en leur honneur, voulant toujours comme un sot faire le magnifique, je me suis mis sur les bras une folle dépense en violons, torches, gâteaux et confitures ! Aussi je voudrais bien savoir si, oui ou non, vous venez par deçà, car, si vous ne venez pas, je dirai à ces dames en quête de distractions de s'en aller à la Porte de la Ligne (1), cependant que, moi, je m'adonnerai à quelque travail de belles-lettres, tel que volte ou pyrrhique, pour ne point gaspiller mon temps et ma jeunesse.

Il est vrai que le même jour notre homme écrivait au secrétaire du cardinal, Francesco Gherardino, que la venue du légat ne faisait guère son affaire.

Je mangerai bien, dit-il, mais je dormirai mal ; je ne sais où reposer dans ce Palais.

Et il continuait par le récit fort leste de ses exploits amoureux et des craintes que lui inspirait la redoutable approche de l'hiver.

Il y a ici au Palais beaucoup de chambrières avec lesquelles, quand le soleil était dans la constellation du Lion et celle du Petit Chien et que les chaleurs de l'été me disposaient aux ardeurs amoureuses, je me donnais, ma foi, quelque divertissement. Mais maintenant que la tramontane souffle, que je suis mal vêtu et sans feu, on pourrait me piquer dans le dos avec autant de fourches qu'il y en a à Rome dans le *Prato* pour sécher la lessive que je ne sentirais point s'éveiller mon désir. Je voudrais bien que le Prieur de Lombardie (2) ne revînt pas avant le printemps ; j'ai ici une sienne fourrure de martre couverte de damas ; je ne puis la porter, elle est trop longue, mais elle me sert de couverture pour mon lit et certes je lui dois la vie... Mais je ne puis être à vous plus longtemps. Quelques bons compagnons m'appellent. Il faut que j'aille me faire masquer. Nous allons à un bal où nous attendent les dames les plus parfumées du monde et des baisers autant que nous en voudrons.

(1) La porte de la Ligne, anciennement Aurose et porte du Sel, tirait son nom de ce qu'elle donnait accès au port au bois.

(2) Carlo Sforza, qui fut au service de la France « nelle cose di mare ».

Sur ces entrefaites, le jeune François de Lorraine, Grand Prieur de France (1), se rendant en Corse, vient passer deux jours à Avignon. On lui fait la grande chère qui convient aux gens de son rang et Garganello, persuadé dans sa modestie que « sa présence est aussi indispensable à la légation d'Avignon qu'à la cour celle de ser Ceccho (2) », de hausser son cothurne pour conter dignement au cardinal ses exploits de boute-en-train et la joie du jeune prince.

Le premier soir nous allâmes chez Montfaucon (3), où nous attendait un festin digne des dieux ; le second, chez monsieur de Rochefort (4), où se trouva une belle société de dames. Le plaisir que prit Son Excellence fut tel que les gentilshommes de sa suite, transportés par les danses, s'écriaient : *O Avignon!* Cette diversité de danses, tarentelle, volte favorite, piémontaise et pyrrhique, plut tant au jeune prince qu'il ne prit pas de repos. Il dansa presque continuellement les brandons, mais il les dansait à la mode de la Cour. Je lui enseignai comment on les danse à Avignon : baiser et changer de place. Ce soir-là je fis le mascaron parfait, si bien que Son Excellence me prit pour compagnon. Il m'a dit qu'il espérait vous trouver à son retour, et il m'a conté votre étroite et fraternelle amitié. Il vous a écrit pour avoir des chevaux de la race des vôtres. S'il s'en va en Corse, il les aura vite !

Mais Son Eminence ne vient toujours pas. Elle est auprès du roi très chrétien, Henri II, en compagnie de son frère Octave Farnèse. Garganello s'en plaint, dans sa lettre du 4 janvier 1554, en termes fort congrus :

Je suis bien marri, écrit-il, de n'être pas moi aussi à la cour pour

(1) François de Lorraine, Grand-Prieur de l'ordre de Malte de la province de France, et général des galères, était né en 1534. Il avait donc vingt ans à cette époque. Il fit une expédition en Corse en 1558 et mourut, le 6 mars 1564, d'un refroidissement pris à la bataille de Dreux.

(2) Cecco est un diminutif de Francesco. Je ne sais de quel messire François veut parler Garganello.

(3) Gabriel de Panisse, baron de Montfaucon.

(4) Laurent d'Arpajon, baron de Rochefort.

me délecter de la vue de deux illustres frères tels que vous, mais si je n'y suis pas en personne, j'y suis si bien avec le cœur, l'esprit et l'âme que très aisément je puis me contenter de mon dévot désir.

Pour lui, Garganello, il se trouve bien à Avignon, et il ne voudrait pour rien au monde quitter ce paradis terrestre. On lui a dit que, sans le plaisir qu'il prend à lire ses lettres, son maître le ferait venir auprès de lui. Il lui en écrira donc une chaque jour, de celles qu'il aime. Et ce sont, sous sa plume endiablée, récits truculents de festins pantagruéliques, histoires de dames coquettes et d'amoureux transis, tous les cancans, tous les potins, tous les petits riens de la ville :

Il y a trois jours, la Caderousse (1) étant en visite au Palais, chez monseigneur Sala (2), s'invita à souper le soir suivant avec Sa Seigneurie. Elle amena madame de Tarascon, madame la baronne et toutes les demoiselles. La Spinetta (3) est plus belle que jamais et humble servante du seigneur Germanicus, à qui j'ai servi véritablement d'entremetteur. Il y eut aussi le vice-légat avec son frère monseigneur de « Turi », et nous fîmes un très glorieux festin.

Il y a en ce moment à Avignon des demoiselles très parfumées et dans huit jours il y aura Lestrangle (4), Lers, La Vallée. Il y a aussi quatre troupes de violons qui jouent en grec et en latin, dont une de Placentins qui touchent un « Sant'Arcolano » ; on laisserait de boire, de manger et presque de faire l'amour pour entendre si douce harmonie.

Je ne sais quel soir après souper, comme le chevalier Grivetto rentrait chez lui, on lui lança un cric au travers du visage avec une grande violence. Au moment d'entrer dans sa maison, il se rappela qu'il n'avait pas ses pantoufles et il revint sur ses pas. Moi, j'aurais perdu un œil que je ne serais pas retourné le chercher. A tous ceux qui vont

(1) Peut-être Philiberte de Clermont, veuve de Jean d'Ancezune.

(2) Giacomo-Maria Sala, bolonais, vice-légat d'Avignon de 1554 à 1560.

(3) Peut-être Marguerite d'Urre, femme de Faulquet de l'Espine, seigneur d'Aulan.

(4) Peut-être Rose Rochette des Hoteix, mariée en 1545 à Louis de Lestrangle.

le voir il dit qu'il a été pris pour un autre. Nous lui avons fait porter dans sa chambre une épinette. Un prêtre la touche, ce qui nous épargne une sérénade. Tout le jour il est visité par les premières dames de la ville.

Notre Sutri, effrayé par la tramontane qui le gonflait dans les rues comme la voile d'un navire, si bien qu'on eût dit un dauphin ballotté par la Fortune, a pris la résolution de quitter ce pays pour un climat plus chaud. Il a choisi Fréjus, mais il reviendra ce printemps avec les hirondelles pour faire son nid. Le traître est tombé amoureux de la Réauville (1). Pauvres dames! Quels galants! La mère un misérable vieux, la fille une grosse bedaine (2)! Il m'écrit toutes ses perfections.

Monsieur le Prieur (3) est passé par ici, pour mon malheur, car ses gens ont emporté la robe fourrée qui m'était si utile comme couverture, encore que, à cause du froid, je me sois mis entre la paille et le matelas, ainsi qu'il arrive aux courtisans maigres mes compères. Mais c'est pour la douceur des baisers que je reste de ce côté-ci des monts.

Hier le docteur Papio (4) fut pour la première fois parrain à un baptême et la marraine fut Jeanne Donis (5).

Plus d'un an s'écoule — on est en juin 1556 — et le cardinal Farnèse ne se montre toujours pas. Aussi son correspondant le plaisante-t-il sur les faux espoirs qu'il a donnés et sur la néces-

(1) La Réauville est peut-être Sibille de Jarente, veuve d'Antoine Rolland, seigneur de Réauville.

(2) Le texte porte *bozzuto*. Or, Annibal Bozzuti était alors archevêque d'Avignon. N'est-ce pas une allusion à ce personnage? et il fait des vers en l'honneur de sa belle! Nouveau Pétrarque d'une nouvelle Laure!

(3) Le prieur de Lombardie, Carlo Sforza, dont il a été question plus haut.

(4) Giovanni-Angelo Papio, de Salerne, lecteur de l'Université d'Avignon, puis professeur à Bologne pendant vingt-deux ans et enfin à Rome, où il fut appelé par Grégoire XIII, est cet illustre jurisconsulte à qui un de ses contemporains, Jacques de Novarins, décernait ce pompeux éloge :

*De Papio breviter si vis quod sentio dicam,
Illo nihil tellus Itala majus habet.*

(5) Sans doute Jeanne de Baroncelli-Javon, femme de Pierre de Doni.

sité de se débarrasser avant de venir de tous les soucis de la diplomatie pour pouvoir se livrer au plaisir corps et âme.

A présent, dit-il, je crois que vous allez venir pour de bon et que vous n'allez plus nous berner de *carottes* plus grosses que les mâts des galères que vous avez envoyé chercher. Certes, vous ne fûtes jamais plus saintement ni plus dignement inspiré qu'en faisant table rase de toutes les affaires ennuyeuses et en secouant l'ambition romaine — si toutefois vous en ressentez quelque atteinte. — Vous savez bien qu'à Avignon il ne s'agit pas d'être occupé de soucis, mais de vivre autant que possible dans la joie et l'oisiveté. Je n'attends jamais Tibaldeo avec autant d'impatience qu'on ne vous attend dans ce pays, surtout les demoiselles. Ceci sans flatterie ; je suis, vous le savez, la franchise même, et la louange n'est pas mon fait. Ah ! si ce n'était l'amour et mon bréviaire — deux choses dont je suis plus tracassé que ne l'était par la générosité l'évêque des Pouilles ! — Sot que je fus d'aller me fourrer dans la prêtraille, comme si j'étais canoniste ou grand docteur en Sainte Ecriture ! De l'amour je n'en parle pas. Je suis un beau jeune homme, aux dents très blanches, et je me figure que les demoiselles m'aiment pour de bon. Ah bien ! c'est ma bourse qu'elles aiment, ma bourse toujours plus vide que l'arche de Noé n'était pleine de toutes sortes d'animaux. Bref, pour conclure, venez joyeusement avec toute la compagnie. Le jeu ne finira pas, comme dit Cosano. Nous serons tous des Garganello et je servirai de modèle. Quant à la vie mondaine, nous prendrons pour exemple le sage Salomon. Honni soit qui mal y pense ! D'ici à cinquante ans nous nous entretiendrons tous dans un autre monde. Aussi donnons-nous du bon temps et jouissons de cette papauté d'Avignon, puisque le ciel nous l'a accordée.

Ici il y a un nouvel intervalle de plus d'un an dans la correspondance de Garganello. La première lettre qu'on trouve est du 11 novembre 1557. C'était l'époque où le roi catholique Philippe II, vainqueur, trois mois auparavant, à Saint-Quentin, semblait maître du nord de la France.

Les violons de Plaisance, gémit Garganello, arrivèrent ici dans un

mauvais moment. Les danses portent le deuil des malheurs de la France. De tous côtés on n'entend que les cris de *guerre! guerre!* S'il plaît à Dieu qu'un jour on apprenne quelque bonne victoire, ce n'est pas seulement avec les violons que nous ferons de la musique, mais avec les poëles et les landiers.

Que de tristesses encore ! Ne voilà-t-il pas que sévit une épidémie de coqueluche et de fièvre quarte et que les hérétiques vont au bûcher en chantant !

Je ne fais que visiter des malades survivants de la coqueluche, et si jamais quelqu'un doit par ses œuvres pies gagner le Paradis, ce sera bien moi. Il n'en arrivera pas autant à Ghigliotto. Il a montré quelque repentir de son hérésie, mais, pour voir s'il était dans son bon sens, on l'a mis en cage. Il y est resté dix-huit mois et en fin de compte il a fallu le brûler. Il discourait de la religion comme un perroquet du Souristan et il alla au bûcher avec plus d'ardeur que le cerf poursuivi ne se jette *ad fontes aquarum*. Un frère observantin essaya de le prêcher sur l'âme à ses derniers moments, mais il se moquait de lui comme je ferais de quelqu'un qui ne saurait pas ce que c'est que l'amour.

Madame de Mondragon (1) et mademoiselle de « Bordo » ont le visage un peu amaigri à cause des soucis que leur donne tous les jours la maladie de leurs maris atteints de la fièvre quarte. Mademoiselle de Lers est aussi au lit d'une petite fièvre tierce plus caractérisée encore que la bosse du chevalier Grivetto.

Mais voici un hôte d'importance : c'est le cardinal d'Armagnac (2), ambassadeur de France à la cour de Rome, qui, pour quelque temps, revient dans son pays. Précisément il va rendre visite à Mlle de Lers, toute heureuse de l'honneur que lui fait un si haut personnage.

Ce fut toute une affaire que de mettre le cardinal *in brevis* pour

(1) Jeanne de Lascaris ou de Tende, femme de Paul d'Albert de Mondragon.

(2) Georges d'Armagnac avait quitté l'Italie à Civitavecchia et avait débarqué à Marseille

cette visite. On ne trouvait pas de manteau assez long. On chercha par la ville, chez Javon (1), chez Brancas (2), tous deux grands personnages. Enfin notre Portugais dénicha un manteau bordé de velours qui lui arrivait au milieu de l'échine, mais il ne put être assez long que le justaucorps ne le fût davantage, si bien que le bon cardinal dut le retrousser tout autour de lui. On eût dit une jardinière de chez nous, et il se déroba *per posticuloni*, accompagné de Monsieur de Rochefort et de Monsieur Bianchetti (3) qui étaient, comme par hasard, magnifiquement vêtus.

Voilà, n'est-ce pas, assez prestement croquée, la silhouette un peu ridicule de ce cardinal embarrassé ! Mais la verve maligne de Garganello n'épargne personne, et tout le Sacré Collège y passerait pour peu que l'occasion s'en présentât. Il lui est revenu que son maître allait à Padoue. Padoue, la grande ville universitaire ! Alexandre Farnèse y va-t-il pour prendre ses grades en droit canon ? Et notre homme de rire :

Avant que vous ayez terminé vos études et que vous soyez gradué, il y en aura pour un moment. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, je ne dis pas que je me débaptiserais, mais je me réjouirais d'avoir une si belle occasion d'étudier en votre compagnie et de passer docteur par la porte de derrière pour ne pas faire honte à l'ignorance de mon défunt professeur.

A Avignon, l'automne finissant a ses charmes encore. Les femmes ne laissent point d'y être belles sous les rayons tièdes d'un soleil adouci quand, se promenant à leur bras, on se penche vers elles pour leur parler d'amour. Et Garganello fait sa petite revue de la société féminine et détaille complaisamment les charmes de la vie galante.

La Montfaucon a eu un fils ; du baptême il n'est pas question encore.

(1) Pierre de Baroncelli, seigneur de Javon.

(2) Honoré ou Jean de Brancas (sans doute Jean).

(3) Giovanni Bianchetti était bolonais, comme Garganello.

La Philippine (1) et la Baptistine sont comme un couple de juments de Barbarie, belles comme le soleil. La Bruyère (2) embellit aussi : vraiment elle sera comme sa sœur Réauville. Nous faisons maintenant nos promenades en dehors de la porte du Pont (3) jusqu'à celle de la Ligne, en donnant le bras aux dames et en devisant du *Salve regina*. Pour nous rafraîchir des chagrins d'amour et des doux entretiens avec les demoiselles, nous mangeons à bouche-que-veux-tu des pommes et des nèfles. C'est la véritable saison de ce passe-temps qui dure jusqu'à Noël.

Mademoiselle d'Oraison (4) va dans deux jours à Marseille, où sa sœur l'appelle. Certes j'en éprouve un grand déplaisir. M. Lorenzo sait à merveille combien cette gente dame me voit volontiers et me fait fête. Elle voudrait bien m'emmener avec elle, car la comtesse désire me connaître. Ah ! il vaut mieux pour moi n'être pas connu. Je fais rire tout le monde, sauf ceux de chez moi, mais il suffit que vous me regardiez comme la perle de votre trésor et certes je vous en suis grandement obligé. Je sers, je le sais, un prince qui m'aime. Il est vrai qu'il est bien loin de moi. Tant mieux ! nous ne ferons pas beaucoup de bruit ensemble. Pardieu, m'ont dit par deux fois ces demoiselles, nous aimons mieux te voir pauvre auprès de nous que riche avec le légat. Lui, il n'aime que les tarots. Puisse-t-il être malade de nouveau, je ne dis pas de coqueluche !

Le seigneur Paul-Antoine Guadagne (5), sorti des forêts touffues de la philosophie, vous baise les mains.

(1) Il semble que cette dame soit cette « Belle Philopine », qui, d'après Brantôme (éd. Lalanne, II, p. 25), se serait fait épouser à Avignon par le prince de Salerne.

(2) Suzanne de Jarente, mariée en 1553 à Jean-Baptiste de Jarente, seigneur de La Bruyère.

(3) La porte du Pont se trouvait devant le Pont Saint-Bénézet, à 600 mètres environ de la Ligne. Elle était le centre des communications et du commerce ; on allait de là droit au Palais.

(4) Peut-être Marthe de Foix, qui avait épousé en 1542 Antoine d'Oraison, enseigne à la compagnie de Tende.

(5) Paul-Antoine de Guadagne, qui fut capitaine de Châteauneuf-des-Papes, est qualifié par Louis de Pérussis, dans son *Discours des guerres du Comtat*, de « docte et vertueux gentilhomme ».

Le zèle épistolaire de Garganello s'est-il ralenti et le légat a-t-il dû le rappeler à son devoir ? Il commence en tout cas par des excuses sa lettre du 15 mai 1558. Ce n'est pas sa faute s'il n'écrit pas plus souvent ; il faut s'en prendre à l'extravagance des temps et à la sottise des princes qui ne savent pas vivre en paix.

Plût à Dieu, s'écrie-t-il plaisamment, que je pusse, moi, vivre sans guerre d'amour comme ils pourraient, eux, s'ils le voulaient, en finir avec ces querelles ! De tout cela le monde est plus las que la Philippine de sa grossesse.

Et puisque voilà notre homme, de par cette transition inattendue, sur le chapitre des femmes, il y reste et s'y étend avec complaisance.

L'oisive demoiselle — c'est de Philippine qu'il s'agit — reste presque continuellement au lit, ce qui fournit à Monsieur le prince (de Salerne) (1), l'occasion plus que douce et agréable de l'entretenir à toute heure du jour. Elle s'appelle maintenant Mlle de Verclos, du nom d'une terre que M. de Suze (2) a achetée au capitaine de Courthézon, à trois lieues d'ici. On dit qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus agréable. Déjà Monsieur le prince y est allé avec elle en partie de plaisir. Heureux ceux qui jouissent de la vie sans avoir d'inquiétude !

(A suivre.)

CHARLES SAMARAN.

(1) Ferrante de San-Severino, prince de Salerne, d'une des plus anciennes familles du royaume de Naples, s'était jeté dans le parti français après avoir servi longtemps Charles-Quint. Il commandait l'armée navale de France. Il mourut à Avignon en 1568.

(2) François de la Baume, comte de Suze, né en 1528, avait épousé, en 1551, Françoise de Lévis-Ventadour. Il était lieutenant de la compagnie du prince de Salerne et chevalier de l'ordre depuis 1553. — Verclos se trouve un peu à l'Est de Courthézon (canton de Bédarrides), sur la rivièrre de l'Ouvèze.

Bibliographie

Pages 229 - 234

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD. — *Etudes sur la Réforme française*, par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, 1 vol. in-18.

Dans ce petit livre substantiel, M. Henri Hauser, développant la leçon d'ouverture d'un cours qu'il professa, en 1893, à l'Université de Clermont-Ferrand, a étudié la façon dont s'est constituée la doctrine réformée, et la façon dont elle s'est propagée. Il a joint ensuite à cette étude, à titre de vérification, divers travaux de détail où cette même question est reprise d'une manière plus concrète. L'étude sur Aimé Maigret, par exemple, est une contribution à l'histoire des doctrines des premiers réformés français, histoire esquissée dans le premier morceau de ce recueil: de *l'humanisme et de la réforme en France* (1512-1552). Les fragments sur la Rebeine, sur le consulat de Nîmes, sur l'Auvergne, complètent et corrigent les vues générales émises dans la *Réforme et les classes populaires*. M. Hauser a indiqué, pour chacune de ces études, la date de sa première apparition dans une revue, pour avertir le lecteur que telle formule représentait l'idée qu'il se faisait des choses à telle date, d'après les documents que l'on possédait alors. Sur quelques points seulement il a opéré des remaniements profonds à l'aide de documents nouveaux. C'est ainsi qu'une obligeante communication de M. Weiss, l'érudit conservateur de la Bibliothèque protestante de Paris, lui a permis de refaire presque entièrement la fin de la *Rebeine de Lyon*, de transformer en une quasi-certitude ce qui n'était, en 1896, qu'une aventureuse conjecture. De même, en se procurant le texte complet d'une délibération consulaire dont le début seul lui était connu, il a pu effacer, dans son étude sur Nîmes, quelques points d'interrogation.

Tout ce travail de revision fait grand honneur à la probité littéraire le M. Henri Hauser.

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE. — *Les Poètes du Terroir, du XV^e siècle au XV^e siècle*, t. II, par Ad. VAN BEVER, 1 vol. in-12 de 576 pages, illustré de cartes des anciens pays de France.

Dans ce volume consacré au Dauphiné, à la Flandre, à la Franche-Comté, à la Gascogne et Guyenne, à l'Ile-de-France, au Limousin et à la Marche, les poètes du xvi^e siècle sont beaucoup moins nombreux que dans le volume précédent, mais on y relève tout de même quelques noms de premier ordre, tels que Clément Marot, Olivier de Magny, Estienne de la Boétie, du Bartas, Pierre de Brach. Comme toujours, M. Ad. van Bever a très bien choisi dans leur œuvre ce qui pouvait nous en donner une juste idée. On sait que Montaigne affectionnait particulièrement les vers de La Boétie, et qu'il publia vingt-neuf sonnets de son ami à la suite de ses *Essais*. M. Ad. van Bever en cite deux, dont celui-ci, qui est vraiment remarquable :

*Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas ;
De te monstrar Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a-t-il bien esté quelquefois aussi bas.*

*Veoy-tu le petit Loir comme il haste le pas ?
Comme desjà parmy les plus grands il se conte ?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte,
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas ?*

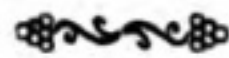
*Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse-moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,*

*Si je devine bien, on te cognoistra mieulx ;
Et Garonne, et le Rhône, et ces aultres grands dieux
En auront quelque envie, et possible vergoigne.*

Les patois ont une large place dans ce volume, et c'est justice. Du moment qu'on s'occupait exclusivement des poètes du terroir, on ne pouvait oublier ni mépriser les rapsodes de la poésie populaire, comme Brûle-Maison, Desrousseaux, Jasmin, pour ne citer que les plus connus. Mais ce qui fait l'intérêt principal de cette anthologie, ce sont incontestablement les notices bibliographiques que M. Ad. van Bever a rédigées sur tous les poètes, grands ou petits, qui y figurent, et les

tableaux littéraires qu'il a mis en tête de chaque province. Quelques-uns de ces tableaux renferment en sept ou huit pages la matière d'un volume, et sont d'une précision, d'une justesse d'aperçus remarquables. Nous n'avions pas encore, pour les anciennes provinces de France, un travail d'ensemble qui approchât de celui-ci, aussi peut-on dire dès à présent que M. Ad. van Bever a érigé un véritable monument à la poésie nationale.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



Le XVI^e siècle

A TRAVERS LES JOURNAUX ET LES REVUES

REVUE HISTORIQUE (mars-avril). — *Deux brefs inédits de Léon X à Ferdinand*, au lendemain de Marignan, par Henri Hauser.

REVUE PHILOMATIQUE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST (1909 n^o 1). — *La Boétie et Machiavel*, d'après une publication récente par le D^r Armingaud. (Voir le dernier numéro de *la Renaissance*.)

LE MOIS (n^o de novembre 1909). — *Comment on fêtait l'Immaculée autrefois. Le Puy de Palinod à Rouen*, par Edward Montier.

LES ANNALES FLÉCHOISES (tome X). — *Autour de Cassandre. Les Salviati, à propos du testament de Jacques Salviati*, par Pierre Dufay.

LE LISEUR.

Table

PAR NOMS D'AUTEURS

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

BALLU (Camille). — Curiosités poétiques du xvi ^e siècle :	pages
— Pierre Belet.	84
— Les de Pincé.	167
DESLIGNIÈRES (Emile). — Peintures murales de la première moitié du xvi ^e siècle, retrouvées à l'église Saint-Riquier (Somme).....	88
DUBOIS (Pierre). — La Renaissance romantique à Amiens....	61
DUFAY (Pierre). — Ronsard et le Prieuré de Croixval.....	1
GERIG (L.). — Le Collège de la Trinité à Lyon.....	137
ORSIER (Ch.). — La moquerie savoyarde.....	117
— Nicolas Martin.....	181
ROUXIÈRE (Jean de la). — Le xvi ^e siècle à travers les journaux et les revues.....	56, 180, 235
Bibliographie	57, 107, 179, 233
SAMARAN (Charles). — Les indiscretions de Garganello.	216
URSEAU (Le chanoine). — Les peintures murales de l'ancien couvent de la Baumette, à Angers.....	98
VILLEY (Pierre). — Les sources italiennes de la Défense et illustrations de la langue françoise.....	11
VULLEUMIER. — Calvin en images.....	174

GRAVURES

Le passage de la Renaissance, à Amiens, 2 planches... ..	63 et 71
--	----------

B.S. col.
57731

Princeton University Library



32101 045357462

